



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

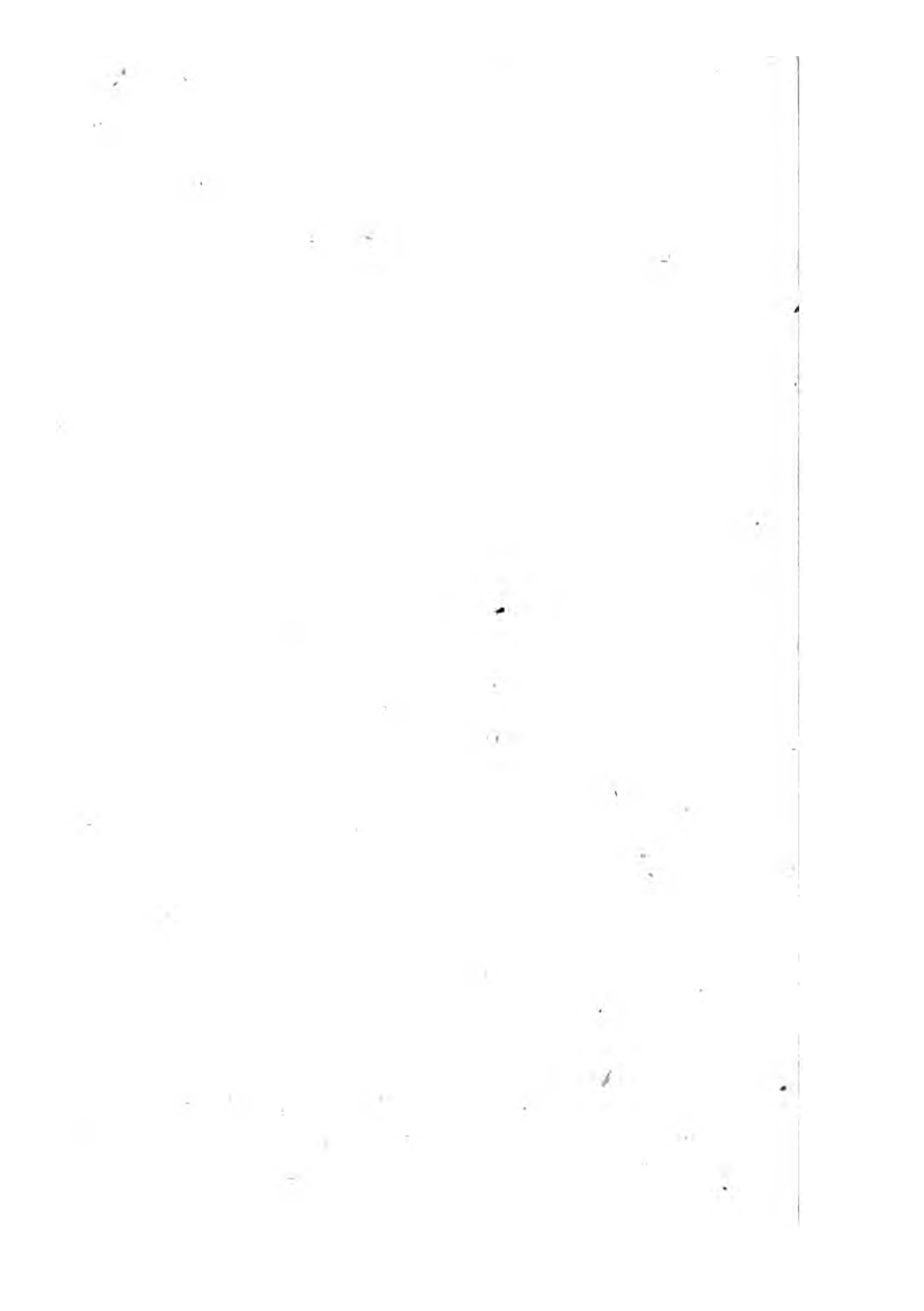


256 f. 3495

19.20





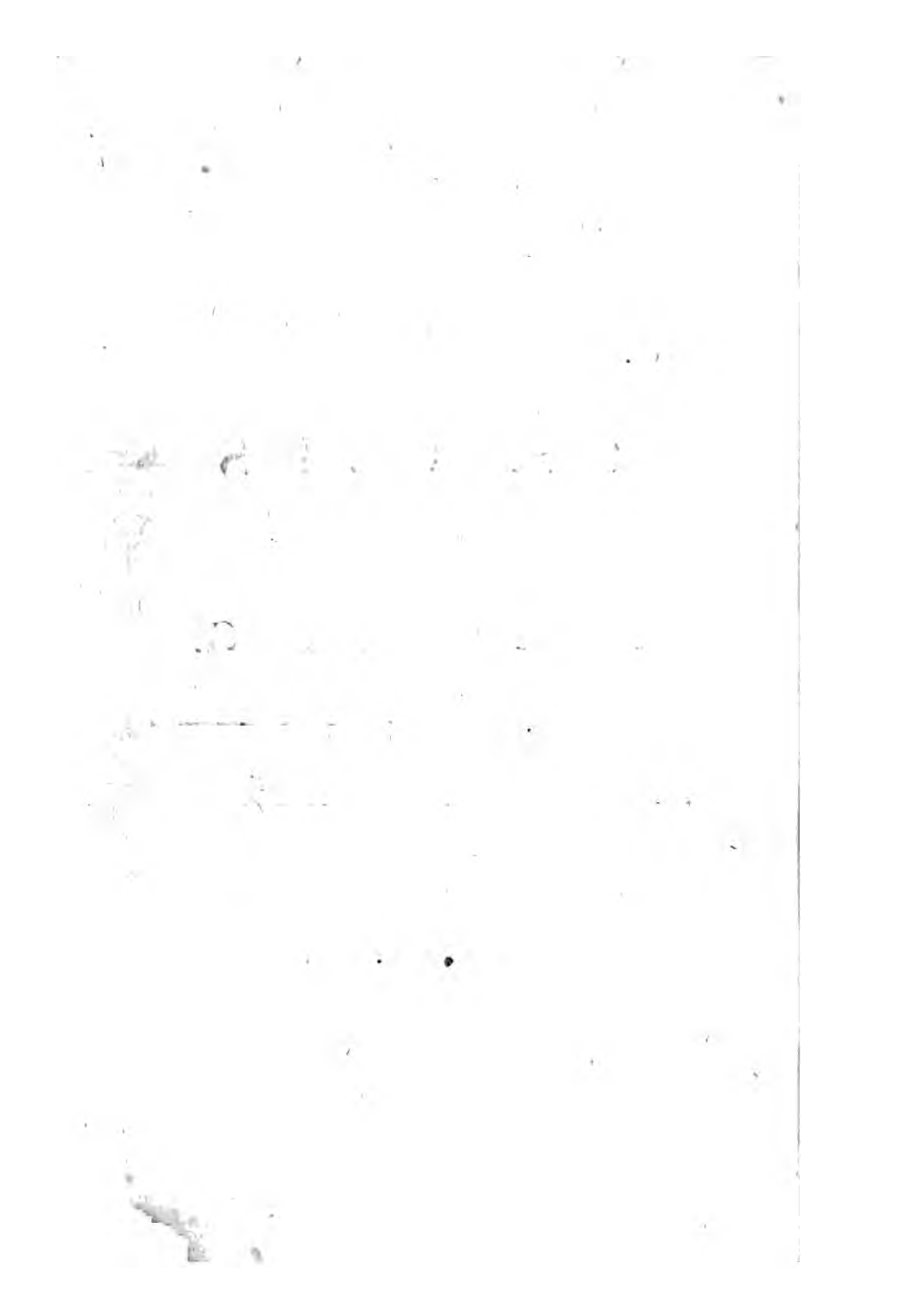


OE U V R E S

COMPLETTES

DE FIELDING.

T O M E X I X.



DAVID SIMPLE,
OU
LE VÉRITABLE AMI.

TOME SECOND.

A PARIS,

**Chez L. DUPRAT-DUVERGER , rue des
Grands-Augustins , n^o. 24.**

1804.





DAVID SIMPLE

O U

LE VÉRITABLE AMI.

SUITE DU LIVRE II.

CHAPITRE VII.

Suite de l'histoire de Cinthie.

SIMPLE ne manqua pas de se rendre le jour suivant auprès de Cinthie, et, après quelques momens d'entretien, elle reprit ainsi la suite de son histoire.

Je pense que j'en étois à mon départ d'Angleterre avec Milédy... Ma cousine se retira chez sa mère, pour y vivre avec elle de leur petit revenu. J'avois aussi oublié de vous dire que mon frère étoit mort au collège, à l'âge de quinze ans.

TOME II.

A

Il étoit naturellement foible et délicat, et à force de le battre et de le tourmenter pour le faire étudier, on acheva de ruiner le peu de santé qu'il avoit, et il mourut pulmonique. Je n'entreprendrai pas de vous décrire les endroits par où nous passâmes. Comme nous ne fîmes que le tour de France et d'Italie, je ne doute pas que vous n'ayez vu plus de cent descriptions de ces pays.

Milèdy me traita d'abord avec toute la bonté et la politesse imaginables. Elle avoit pour moi des manières si engageantes, que je l'aimai bientôt sincèrement. Je considérois avec joie les obligations que je lui avois, m'imaginant qu'elle étoit assez généreuse pour prendre plaisir à m'obliger, et j'étois bien éloignée de cette sorte d'orgueil que les sots prennent pour la grandeur d'ame, et qui leur fait dédaigner les faveurs qu'on voudroit leur faire; je ne voyois de la bassesse qu'à n'en point sentir de reconnaissance, après les avoir acceptées. J'avois appris le français; je veux dire que j'avois lu quelques livres en cette langue, avec l'aide d'un dictionnaire, et pour satisfaire ma curiosité; car on ne m'a-

voit jamais enseigné la moindre chose. Cependant le peu que j'en avois appris, m'aida à le parler passablement lorsque je fus dans le pays. Milédy ne le parloit pas du tout; et comme elle ne s'appliqua guères à l'apprendre pendant que nous fûmes à Paris, nous ne fréquentions presque que des anglais.

Je me trouvois donc dans l'endroit où j'avois toujours souhaité le plus d'aller : je nageois dans l'abondance, et cependant jamais je n'avois été plus malheureuse. Vous ne pouvez deviner sans doute ce qui pouvoit causer mon malheur : c'est que j'étois destinée à l'occupation du monde la plus pénible et la plus insupportable, au plus terrible de tous les esclavages; en un mot, à être le souffre-douleur de Milédy.

David lui demanda avec surprise ce qu'elle vouloit dire par souffre-douleur, ajoutant que c'étoit un poste dont il n'avoit jamais ouï parler. Je ne m'étonne pas, reprit Cinthie, que cet emploi vous soit inconnu, et plût à Dieu que j'en eusse ignoré les fonctions toute ma

vie ! C'est un emploi inventé dans la supposition (qui n'est en effet que trop générale) que ces pauvres infortunées , que leur mauvaise fortune a réduites à vivre dans la dépendance , sont obligées de se soumettre aux occupations les plus humiliantes pour complaire à leurs bienfaitrices. Dans cette condition , il n'y a point de mauvais procédés qu'il ne faille essayer de leurs caprices ; elles font leurs délices de tyranniser notre repos. Les discours les plus durs et les plus désobligeans , les mortifications , les reproches , les insultes ne leur coûtent rien. C'est sur nous qu'elles se déchargent de leur mauvaise humeur , de leurs chagrins , de leurs pertes , et de tous les contre-temps qui leur arrivent ; et lorsque quelque agréable aventure les ramène au logis avec un visage plus riant que de coutume , elles ne vous témoignent leur belle humeur que par des railleries grossières , encore plus piquantes que leurs injures ; plus vous paroissez sensible , plus leur malignité s'anime , et elles ne lâchent jamais prise , que lorsqu'elles sont lasses de vous tourmenter , ou qu'elles commencent à craindre

que le désespoir ne vous pousse à les quitter. Alors elles s'adoucissent ; elles vous laissent reprendre haleine pour avoir occasion de retourner à la charge , et de vous persécuter avec plus de fureur que jamais. C'est à ces malheureuses , que la tyrannie des riches a condamnées à ce supplice , qu'on donne généralement le nom de souffre-douleur , par dérision , quoiqu'à le bien prendre , la satire de l'expression regarde seulement la personne qui a le cœur assez bas pour traiter si indignement ceux qui dépendent d'elles. Mais il arrive assez souvent qu'on se sert de termes qu'on n'entend pas ; et d'ailleurs il suffit d'être misérable pour être ridicule auprès des beaux esprits du temps.

J'accompagnai une fois Milédy dans une visite qu'elle rendit à quelques dames anglaises , chez qui nous trouvâmes une nombreuse compagnie. En ressortant de la chambre , j'entendis le mot de souffre-douleur ; je me doutai que c'étoit de moi qu'on parloit , et je laissai tomber mon éventail pour avoir le prétexte de m'arrêter à la porte. Là j'entendis une dame qui disoit à une autre :

« Que cette fille est stupide ! Je crois qu'elle est muette ; elle n'a pas dit le mot depuis qu'elle est entrée. Je suis cependant bien aise de la voir, car rien ne me divertit tant que les ridicules ». Je ne pus en entendre davantage, et je méprisois trop ces deux dames, pour me mettre en peine de ce qu'elles pouvoient dire : je connus à leur ton que c'étoient des dames du bel air ; et de tous les caractères, il n'y en a point qui me paroisse plus méprisable que celui-là.

Ici Simple interrompit Cinthie, pour lui demander ce que c'étoit que ces dames du bel air. En vérité, Monsieur, reprit-elle, il n'est pas facile de vous satisfaire sur la question que vous me faites. Je connois ces dames quand je les vois ; mais comme elles n'ont aucun caractère fixe, je ne saurois par où commencer leur portrait. Elles sont pétries de caprices et de boutades ; elles haïssent, elles se fâchent, elles s'appaisent, elles sont tristes et gaies tour-à-tour, sans savoir comment ni pourquoi. S'il y a en elles quelques choses qui les distinguent, c'est leur vanité ; c'est elle

qui dirige toutes leurs actions. Elles affectent une bonté de cœur sans égale ; elles frémissent , elles se pâment à la vue de quelque mal corporel , pendant qu'elles se font un amusement des inquiétudes et du désespoir qu'elles causent par leurs procédés envers tous ceux qui ont le malheur de les approcher. Il faut cependant avouer que la cruauté n'est pas tant un effet de leur malice , que de leur ignorance. Comme elles ne pensent jamais , elles ne sauroient se former une idée des peines d'esprit que les autres peuvent souffrir. Je doute qu'elles soient comprises dans la malédiction prononcée sur Eve , puisqu'elles ne jouissent pas de l'unique avantage qu'Eve acquit par sa transgression , je veux dire la connoissance du bien et du mal. Leur discernement est si borné , qu'elles croient que c'est un signe évident de stupidité que d'ignorer des choses dont on n'a jamais ouï parler. Personne ne les a jamais mieux connues que Congreve ; il nous en donne un portrait au naturel dans Milédy Wishfort à sa toilette , où elle insulte et raille une pauvre servante , parce qu'elle ne fait pas ce

8 D A V I D S I M P L E .

qu'elle n'a jamais vu auparavant (1). Elles n'appellent jamais personne par son nom. Les noms de sottise, de grosse bête, d'étourdie, ont un son bien agréable à leurs oreilles. Cette manière de maltraiter ses inférieurs, est souvent contagieuse ; elle se communique des maîtresses aux domestiques. J'ai remarqué plusieurs fois que pendant que Milédy faisoit enrager sa femme de chambre dans son cabinet, une autre femme de chambre jouoit à peu près le même rôle dans la cuisine, à l'égard de quelque domestique qu'elle croyoit son inférieur.

Milédy est exactement une de ces femmes que je viens de vous décrire. Je n'eus pas été quatre mois avec elle, qu'elle commença à me traiter comme une créature née pour être son esclave. Si je parlois, je l'offensois ; si je me taisois, je boudois ; si je me plaignois dans les termes les plus doux du changement de son amitié, j'étois une fantasque et une ingrate. En un mot, pour

(1) Dans sa comédie appelée *the Way of the World*, ou la mode du temps.

lui plaire , je ne devois avoir ni passions ni inclinations à moi. Il étoit dit que je serois réduite à l'état d'un automate , que madame devoit monter et démonter à son gré. Il n'est pas possible d'être plus mal à son aise que je l'étois. Miledy avoit gagné mon attachement par les bontés qu'elle avoit eues pour moi , et elle excitoit sans cesse mon indignation par ces mauvais traitemens. Je fus long-temps sans pouvoir comprendre cette conduite. Si elle ne m'aimoit pas , me disois-je , elle n'avoit que faire de se charger de moi ; et de l'autre côté , si elle m'aimoit , pourroit-elle me traiter avec cette cruauté ? « Je découvris à la fin que la plupart de nos dames du bel air étoient possédées d'un esprit de tyrannie : comme elles sont nées dans un pays où les lois ne permettent pas de faire des esclaves ouvertement , elles tendent des pièges aux malheureux , pour les réduire en servitude , sous prétexte de leur vouloir du bien. Ce qu'il y a de pire , c'est que leur choix tombe toujours sur les personnes les moins propres à porter leurs chaînes. Ce sont les esprits vifs et impatiens qu'elles veu-

lent dompter , pendant qu'elles méprisent les soumissions de ceux à qui elles ne coûtent point d'efforts. J'avois été prise à l'amorce qu'on m'avoit tendue , et j'appercevois trop tard l'hameçon qui me perçoit le cœur. Rien ne peut égaler les tourmens que je souffrois. Les offenses d'un ingrat que j'aurois comblé de biens, m'auroient été mille fois moins sensibles que les insultes d'une personne à qui je me croyois obligée. Quoique j'eusse à craindre en quittant Milédy , j'avois assez de résolution pour m'y exposer sans frayeur ; mais je ne pouvois souffrir qu'on me taxât d'ingratitude , quoiqu'à tort : car , de croire qu'on me tint compte de tout ce que j'avois souffert , je ne m'y attendois pas. Bien des gens mesurent nos obligations à l'argent que nous avons reçu , et semblent croire que nous ne saurions nous acquitter que par une restitution. Mais il me semble que ceux qui sacrifient leurs plus belles années , leurs plaisirs et leurs inclinations aux caprices d'un autre , ne sauroient être trop payés de leurs peines. Un esclave nous est-il obligé de ce que nous lui donnons du pain , après qu'il s'est

épuisé de fatigue à nous servir ? Or, c'est un double esclavage , que d'être asservi sous prétexte d'amitié ; le travail le plus pénible m'auroit paru plus doux , que les angoisses où l'on me mettoit à tous momens. Cet esprit , dont on m'avoit tant fait la guerre autrefois , n'étoit plus mon partage ; j'étois devenue si misérable , que personne ne daignoit m'écouter. La seule consolation qui me restoit , c'étoit la conversation d'un jeune gentilhomme , qui étoit à la suite de Milord... qui venoit de temps en temps chez Milédy. Il y a deux sortes de ces gentilshommes suivans. L'un est un parasite , favori de Milord , son mercure , son bouffon , et son factoton. Il flatte , il rampe , il applaudit à tous les vices de son bienfaicteur , qui l'emploie dans tous les services honteux qu'il n'oseroit exiger d'un honnête domestique. En récompense , il s'assied à la table de son maître ; il est de toutes ses parties , et il se tient heureux d'être admis dans des compagnies où sa naissance et son peu de mérite n'auroient pu l'introduire. L'autre est une espèce de souffre-douleur mâle , qui ayant été jeté par la

fortune au-dessous de la condition où il étoit né , trouve un protecteur qui prétend avoir de l'inclination pour lui , et qui s'en fait un ami sincère : tel étoit le cas de notre gentilhomme. Il y avoit tant de rapport entre son état et le mien , que nous nous faisons souvent un plaisir d'en faire la comparaison. J'étois bien plus étonnée du procédé de son bienfaicteur , que je ne l'étois de celui de Milédy.... Quoiqu'elle ne manquât pas d'esprit , elle n'en avoit pas assez pour qu'on s'étonnât des fautes où elle pouvoit tomber ; au lieu que Milord... étoit remarquable par son esprit et par la solidité de son jugement. Cela ne l'empêchoit pas de faire sentir à ce pauvre gentilhomme tout le poids de sa dépendance. Il étoit même encore plus fantasque que Milédy. Comme il auroit voulu s'attirer l'estime d'un chacun , il étoit fâché que son esclave s'aperçût de sa cruauté , ne considérant pas que le supplice de ce malheureux auroit été plus léger , s'il n'avoit connu à fond le cœur de son tyran.... Voyant donc qu'il ne pouvoit persécuter et être aimé en même temps , il prit une aversion totale
pour

pour celui dont le cœur s'opposoit si opiniâtrément à son humeur extravagante. J'ai ouï parler d'un certain esprit bizarre, qui n'alloit jamais chez personne dans un autre équipage que le sien ; disant que le seul moyen d'être bien reçu des hommes , c'est de les convaincre qu'on est en état de se passer d'eux. Il avoit raison dans le fond , et une triste expérience m'a appris ce que c'est que de se livrer à la merci des autres. Cependant admirez l'inégalité du cœur humain : ce même gentilhomme qui avoit ainsi gémi sous le joug de Milord... ayant hérité d'un bien considérable , qui lui revint à la mort d'un de ses cousins , qui n'avoit point laissé d'enfans ; ce même gentilhomme , dis-je , devint peu après le plus cruel de tous les tyrans. Il prit chez lui un pauvre gentilhomme , qu'il traita encore plus mal qu'il n'avoit été traité lui-même , comme s'il eût voulu se venger sur un innocent , des insultes qu'il avoit essayées autrefois des caprices d'un autre.

Il est surprenant de voir la peine que les hommes prennent à se rendre malheureux les uns les autres. J'ai remar-

qué presque dans toutes les maisons où j'ai mis le pied , qu'une partie de ceux qui les composent , se font un devoir de faire enrager l'autre partie , et cela uniquement parce qu'ils osent le faire , et de peur qu'on n'ignore leur pouvoir ; pendant que ceux qu'ils oppriment , passent leurs jours languissans à déplorer leur sort , qui les a soumis aux fantaisies de quelques extravagans , qui font tous leurs efforts pour se priver de l'amitié de ceux-là même à qui ils ont le plus d'obligation.

« Ici Cinthie s'arrêta , autant parce qu'il se faisoit nuit , que parce qu'elle étoit lasse de parler. Simple , qui évitoit soigneusement de se rendre incommode , se retira un moment après.

Le lendemain il revint à l'heure accoutumée ; et après les complimens ordinaires , Cinthie continua son histoire , comme on va le voir au chapitre suivant ».

CHAPITRE VIII.

Suite de l'histoire de Cinthie , et autres choses dont il n'est pas nécessaire de prévenir le lecteur.

JE passai tout le temps que je fus hors d'Angleterre , à déplorer mon malheur et la cruauté de Milédy... qui aimoit mieux entendre mes gémissemens , que de voir la gaieté de mon visage exprimer ma satisfaction , et lui témoigner la reconnaissance de mon cœur.

« Simple , qui n'avoit d'autre plaisir que celui d'en faire , étoit plus étonné du procédé de Milédy.... qu'il ne l'eût été du phénomène le plus étrange. Cependant il étoit si curieux d'apprendre la fin de l'histoire de Cinthie , qu'il n'osa l'interrompre ».

Depuis notre arrivée à Londres (c'est toujours Cinthie qui parle) il m'est arrivé un accident auquel je m'attendois aussi peu que je le souhaitois. Milédy a un neveu âgé d'environ dix-sept ans , qui après la mort de son père sera comte

de..... et possesseur d'un bien considérable. Ce jeune seigneur prit du goût pour moi il y a quelque temps, jusqu'à qu'il me proposa de m'épouser, la première fois qu'il eut occasion de m'entretenir en particulier. Cette manière d'agir me parut fort étrange, toute ordinaire qu'elle soit parmi certaines gens, qui se tiennent si fort au-dessus de nous, qu'ils croient pouvoir passer sans façon par-dessus les formalités du vulgaire, sans courir le risque d'un refus. Je fus si fort surprise de ce compliment, que je ne sus d'abord lui répondre. Cependant, après m'être un peu rassurée, et avoir repassé dans mon esprit la situation où je me trouvois, je lui dis que je lui étois fort obligée des sentimens qu'il me témoignoit, mais qu'étant chez Milédy sur le pied que j'y étois, je me serois crue coupable de la plus grande perfidie, en épousant un de ses parens sans son consentement; et que, comme il n'y avoit point d'apparence que je pusse jamais l'obtenir, je le priois d'abandonner ce dessein. Mais plus je m'obstinois à rejeter ses offres, plus il me pressoit de les accepter. Milédy entra dans ces

entrefaites ; je rougis , je parus embarrassée. Milord.... l'étoit encore plus que moi. Milédy a des yeux fort perçans ; elle vit d'abord qu'il venoit de se passer quelque chose d'extraordinaire entre nous ; cependant elle cacha ses soupçons tant que Milord demeura. Dès qu'il fut sorti , elle voulut à toute force savoir de quoi il s'agissoit , et elle me pressa tant , qu'enfin je lui avouai tout. Comme je n'avois rien fait dont je dusse avoir honte , et qu'au contraire j'en avois agi avec honneur à l'égard de Milédy , je ne songeai pas que mon aveu pût m'être désavantageux en aucune façon. Cependant je ne lui eus pas plutôt appris la cause de l'embarras où elle m'avoit trouvée , qu'elle s'emporta de la manière du monde la plus violente , et comme si j'eusse commis le plus énorme de tous les crimes. Elle me reprocha mon ingratitude dans son style ordinaire : je tâchois de séduire son neveu , c'étoit-là la reconnoissance que je lui marquois de ses bienfaits. Quoique je lui puisse dire , il ne me fut pas possible de l'apaiser. Elle envoya à l'instant avertir de ce qui s'étoit passé le comte de... qui

emmena aussi-tôt son fils à la campagne , d'où il va l'envoyer en France pour l'empêcher de me revoir.

Pour ce qui est de moi , j'en dois être traitée plus mal que jamais ; mais ma patience est poussée à bout. Quoiqu'il puisse m'arriver , je ne saurois être plus malheureuse que je le suis. Je suis persuadée que Milédy ne s'embarrasseroit guères que Milord épousât toute autre fille que moi , fût-elle sans bien , sans honneur et sans naissance : mais de penser qu'une personne qu'elle a regardée si long-temps comme son esclave , puisse un jour devenir son égale , voilà ce qu'elle ne sauroit endurer. Ainsi , monsieur , me voilà à la fin de mon histoire. J'aurois souhaité qu'elle eût été plus divertissante : votre envie de l'entendre m'a paru mêlée de tant de bonté d'ame et de compassion , que je n'ai pu m'empêcher de la satisfaire.

David l'assura de nouveau qu'il étoit prêt à tout faire pour lui rendre service : il dit que si elle avoit dessein de quitter Milédy , et de s'en aller loger en ville , elle pouvoit disposer de sa bourse , et de tout ce qui dépendoit de lui. « Vous

n'avez que faire , ajouta-t-il , de craindre que je vous reproche jamais les petits services que j'ai l'honneur de vous offrir. Je me croirai au contraire fort heureux de pouvoir faire quelque chose pour une personne qui le mérite tant. Le monde m'a paru jusqu'ici si mercenaire , que je suis aussi ravi qu'étonné de trouver une personne de votre âge , et dans la situation où vous êtes , capable de sacrifier les plus grands avantages aux intérêts de son honneur ».

Pendant que Simple et Cinthie s'entretenoient ainsi , Milédy entra dans la chambre. Elle avoit changé de sentiment , et étoit revenue de la campagne plutôt qu'elle n'avoit dit. David qui crut que sa présence pourroit être incommode dans ce moment , sortit peu après. Dès qu'il fut retiré , Milédy fit à Cinthie tous les reproches dont elle put s'aviser. « Ma maison , dit-elle , va sans doute devenir le refuge de tous les jeunes fainéans de la ville : il faut que vous ayez de grandes bontés pour eux , Mademoiselle , car assurément ce n'est pas votre beauté qui les attire ici ». En un mot , elle dit toutes les duretés dont elle auroit

pu charger la plus grande effrontée ; et cela devant tous les domestiques. Outre son amour naturel pour la tyrannie , elle étoit sans doute une de ces femmes , qui , comme Vénus dans Télémaque , ne comptent pour rien le grand nombre de leurs adorateurs , si un seul mortel leur refuse ses hommages. Elle trouvoit d'ailleurs ridicule qu'on trouvât des charmes à une petite fille qu'elle croyoit si fort au-dessous d'elle.

David se rendit le jour suivant auprès de Cinthie , qu'il trouva seule , Milédy étant allée en visite : elle étoit toute baignée de pleurs , et ses soupirs sembloient prêts à l'étouffer. Elle lui apprit d'une voix entrecoupée comment Milédy l'avoit traitée le jour précédent. David la conjura de ne plus souffrir un procédé si barbare , et d'accepter la petite offre qu'il avoit pris la liberté de lui faire ; ajoutant qu'il lui auroit déjà cherché un appartement , si elle eût voulu le lui permettre. Cinthie fut touchée de cette générosité , mais elle dit que son malheur étoit tel , qu'il ne lui permettoit pas même d'accepter ses bontés , et que si Milédy venoit à savoir de qui

elle avoit reçu les moyens de la quitter , elle ne manqueroit pas de la déshonorer dans le monde. Mais David lui ayant assuré qu'il se soumettroit aux conditions qu'elle voudroit , et qu'après lui avoir fourni tout ce qui lui étoit nécessaire , il se refuseroit même le plaisir de la voir , si elle le jugeoit à propos , elle se rendit enfin à cette générosité ingénieuse , et ils consultèrent ensemble comment ils devoient se conduire. Ils convinrent que Cinthie quitteroit aussitôt l'endroit détesté où elle étoit , mais qu'auparavant elle informeroit Milèdy de son dessein , de peur que son départ n'eût l'air d'une fuite. Elle prévoyoit bien les reproches et les invectives qu'elle s'attireroit par-là ; et comme c'étoit le dernier orage qu'elle devoit essuyer , elle se sentit assez de résolution pour y résister.

Simple devoit lui louer un logement , et l'envoyer avertir par une femme , afin qu'il ne parût avoir aucune part à cette démarche. Lorsque tout fut arrêté entr'eux , il sortit , de peur que Milèdy ne le trouvât encore chez elle à son retour.

Dans tous nos malheurs , l'incertitude où l'on est touchant le parti qu'on doit prendre , est toujours le plus grand tourment. Cinthie ayant fait ce petit arrangement , se trouva à son aise : ses esprits agités se calmèrent , et son visage prit un air de gaieté qu'il n'avoit pas eu depuis long-temps. Milédy avoit résolu d'avoir de bonnes manières pour Cinthie ce jour-là , ce qui arrivoit ordinairement une fois dans quinze jours , comme si elle eût arrêté qu'elle lui donneroit de temps en temps un goût passager du plaisir , pour lui faire sentir après plus vivement l'amertume de sa disgrâce. Cependant , lorsqu'elle apprit que Simple avoit été chez elle , et qu'elle eut remarqué l'air satisfait de Cinthie , elle ne put résister à la démangeaison de la quereller. Au moment qu'elle commença , Cinthie , au lieu de garder le silence comme à l'ordinaire , la pria de lui donner un moment d'attention. « Ah ! ah ! voyons , dit Milédy ; voici sans doute quelque nouvelle folie , que son dernier galant vient de lui mettre dans la tête ».

« J'avoue , Madame , dit Cinthie ,

que vous m'avez tiré de la misère pour me mettre dans l'abondance. Je déclare ouvertement les obligations que je vous ai , et je n'ai même jamais tâché de les diminuer dans ma pensée : dès le moment que notre orgueil s'efforce d'effacer le souvenir des bienfaits que nous avons reçus , en nous les représentant sous de fausses couleurs , il nous fait tomber dans une lâche ingratitude que j'ai toujours détestée. Si vous en aviez usé avec moi , comme je m'étois une fois flattée que vous en useriez , vous auriez trouvé en moi , Madame , une esclave volontaire. J'aurois cru ma vie un petit sacrifice à vous offrir , lorsque votre avantage me l'auroit demandé. Mais j'ai fait encore plus , j'ai sacrifié ma jeunesse , le temps le plus précieux de la vie , à contenter vos humeurs , et à complaire à tous vos caprices. C'est vous qui avez voulu , Madame , qu'au lieu de vous regarder comme une bienfaitrice généreuse , je vous craignisse comme le tyran de mon repos. Le moindre de vos domestiques n'a pas essuyé la moitié des insultes et des duretés dont vous m'avez chargée. En un mot , Madame ,

votre autorité est finie , et demain je prends congé de vous : je vous souhaite toute sorte de bonheur ; mais j'espère en même temps que personne n'aura jamais le malheur d'être à votre merci , comme je l'ai été ».

Milédy , qui étoit accoutumé à se voir traiter de tout ce qu'il y avoit dans la maison , sans en excepter son mari , avec toute la soumission imaginable , fit une grimace terrible à ces mots : ses yeux se troublèrent , et sa rage qui l'étouffoit , ne pouvant s'exhaler par la voix , ouvrit enfin le passage à un torrent de larmes. Cinthie qui étoit la bonté même , croyant que cette douleur étoit un effet du sentiment secret que Milédy avoit de sa cruauté , se sentit pénétrée par cette vue ; elle ne put résister au mouvement qui l'entraînoit , et se jeta aux pieds de Milédy , lui demanda mille pardons , et dit que si elle avoit pu prévoir l'effet que ses paroles avoient eu , elle auroit mieux aimé mourir que d'ouvrir la bouche pour l'offenser. Mais hélas ! la pauvre Cinthie étoit bien éloignée de son compte. Dès que les pleurs de Milédy eurent frayé le chemin à ses paroles ,
elle

elle éclata en invectives et en injures. Elle perdit de vue toute les règles de la bienséance ; elle rugit , fit un tintamarre de commère , et se servit des termes les plus bas et les plus grossiers pour insulter Cinthie. En un mot , elle se montra toute aussi petite qu'elle l'étoit en effet , et que l'affectation et l'orgueil l'empêchoient de paroître. Cinthie , qui avoit une aversion extrême pour les criaileries , vit bien l'inégalité de la partie , et la laissa pester et railler jusqu'à ce qu'il fût temps de s'aller coucher.

Le lendemain matin Cinthie , considérant qu'elle s'étoit acquittée de son devoir en instruisant Milédy de son dessein de la quitter , résolut de ne plus s'exposer à sa furie ; et dès qu'elle eut reçu le message que David avoit promis de lui envoyer , elle sortit , et s'en alla au logement qu'on lui avoit préparé. Ici quelques prudes , qui pourront lire cette histoire , seront sans doute prêtes à condamner Cinthie d'avoir fait cette démarche , et de s'être confiée si légèrement à la foi d'un homme qu'à peine elle connoissoit. Je ne prétends pas justifier entièrement cette conduite , quoi-

qu'il soit certain qu'il y a des cas dans la vie , où l'affliction est si grande , et l'esprit si fort agité par ses souffrances , qu'on est bien excusable de se laisser entraîner à des actions qui paroîtroient dignes de censure dans une autre occasion.

Aussi Cinthie , lorsqu'elle vint à réfléchir sur la hardiesse du parti qu'elle venoit de prendre , commença à s'alarmer , et fut sur le point de regretter les mauvais traitemens de Milédy Elle avoit trop d'expérience pour croire aisément que Simple n'en agissoit que par un principe de pure générosité. Simple lui-même ne la laissa pas long-temps en doute ; et quoiqu'il lui témoignât tout le respect imaginable , elle s'aperçut bientôt qu'elle en étoit aimée. Cela la jeta dans de plus grands embarras que jamais ; c'étoit une petite consolation pour elle , de voir que l'amour de David n'avoit que des vues honorables , puisqu'elle se trouvoit dans un état à ne pouvoir y répondre. Outre le motif de l'honneur , qui l'avoit engagée à refuser la main du neveu de Milédy... et qui auroit sans doute été suffisant à le

déterminer , elle en avoit encore un autre qui l'empêchoit d'entrer dans les vues de David. Elle aimoit en secret un jeune gentilhomme , qu'elle avoit connu dès son enfance. Enfin , après avoir long-temps réfléchi au parti qu'elle devoit prendre , elle se détermina à aller en province chez cette cousine dont on l'a souvent ouï parler au commencement de son histoire.

Quoique David ne pût voir ce départ qu'à regret , il n'essaya pas de la dissuader d'un dessein pour lequel elle marquoit tant d'inclination. Il la pressa seulement d'accepter l'argent qu'il lui falloit pour payer sa dépense en chemin , et elle y consentit après bien des disputes , et de peur de le fâcher. Prenons ici congé d'elle , et laissons-la partir pour la province ; peut-être la reverrons-nous dans la suite.

La liaison de Simple avec Damis ne dura pas long-temps. Quoique rien ne flattât davantage la passion de notre héros , que d'entendre les louanges de tous ceux avec qui il faisoit connoissance , il s'apperçut bientôt , que malgré toutes les apparences de bonté qui brilloient en

Damis , il n'étoit point touché des maux d'autrui. Damis demouroit avec sa mère , et lui marquoit tant de respect , il la traitoit avec tant de complaisance , que tout autre moins crédule que Simple auroit cru qu'il avoit pour elle l'amitié la plus tendre. Mais comme cette pauvre dame étoit sujette à la pierre et à la goutte , qui la jetoient souvent dans de terribles angoisses , David remarqua qu'au milieu des cris douloureux qu'elle pousoit , et dont il se sentoit lui-même percer le cœur , Damis ne perdoit rien de son calme et de sa gaieté ordinaire. Cela lui rappella le portrait que Criton lui avoit fait de Damis , et le détermina à abandonner une personne qu'il ne pouvoit estimer. Mais quoiqu'il eût été si souvent trompé dans son attente , il résolut de poursuivre son premier dessein , et de tenter de nouveaux moyens pour y réussir.

CHAPITRE IX.

Nouvelle preuve de la générosité de Simple.

L'ARTIFICE et la dissimulation que Simple avoit remarqués dans le grand monde, lui avoit presque ôté l'espérance d'y trouver ce qu'il cherchoit. Il étoit las de voir qu'après tous les mouvemens qu'il falloit se donner pour découvrir les véritables caractères des personnes qui le composent, on ne trouvoit souvent que de nouvelles raisons de les mépriser. Il résolut donc de pousser ses recherches parmi des gens plus faciles à sonder, et qui n'ont pas reçu de l'éducation l'art ingénieux de déguiser leurs penchans. En un mot, il voulut savoir si ces vertus qu'il cherchoit, et qui paroissent inconnues dans les plus hautes conditions, ne se seroient pas réfugiées parmi les pauvres et le menu peuple.

Dans ce dessein, il se fournit d'un habit de drap grossier, et s'alla loger chez

de petites gens. Il changea plusieurs fois de maison , sans y trouver la moindre chose d'estimable. Le coup-d'œil qu'il eut de cette classe d'hommes , lui parut plus décourageant que tout ce qu'il avoit vu encore jusque-là. Il étoit difficile de se méprendre à leur caractère , et ce qu'il en voyoit lui faisoit tirer de tristes conséquences contre le reste du genre humain. Leurs esprits envieux , leurs vues mercenaires , leurs bassesses , leurs rancunes , lui sautoient aux yeux , et à peine entrevoyoit-il par-ci par-là des vestiges de quelque vertu. « Si c'est-là l'homme , disoit-il , dans ses véritables couleurs , si les riches ne paroissent dans un jour plus avantageux qu'à l'aide de leurs fourberies , plus de société , c'en est fait , et je vais m'ensevelir dans un désert ».

Un jour qu'il étoit plongé dans ces réflexions , il ouït tout-à-coup au-dessus de lui la voix d'une femme , dont le ton aigu et querelleur lui donna la curiosité d'en savoir le sujet. Il courut , en suivant cette voix , vers un galetas , où un spectacle des plus touchans se présenta à ses regards. Sur un tas de chiff-

sons joints ensemble , auquel la maîtresse du logis avoit donné le nom de lit , on voyoit un jeune homme d'une pâleur effrayante , avec des yeux enfoncés dans la tête , et à demi couvert d'un pan de couverture sale et trouée. Il ne respiroit qu'avec peine , et sembloit attendre que la mort vînt le délivrer de ses souffrances. Une jeune fille , avec une vieille robe de damas toute déchirée , étoit assise au chevet du malade , et lui tenoit une main entre les siennes. Un chagrin sombre étoit peint sur son visage maigre et exténué , et ses yeux étoient gros de larmes , qu'elle s'efforçoit de retenir , comme de peur d'augmenter l'affliction du malade par la sienne. On ne voyoit aucun meuble dans la chambre , les murailles en étoit percées en plusieurs endroits , et ne suffisoient pas à défendre le dedans des injures du temps. A l'autre côté du lit paroissoit une furie que David reconnut pour la maîtresse du logis , et dont les yeux effrayans et rouges de colère sembloient vouloir dévorer ce couple si malheureux. C'étoit elle dont la voix mugissante avoit attiré David , et il entendit

en' approchant , ces paroles au travers de ses hurlemens. « Je veux qu'on sorte mardi , ou qu'on me paie. De quoi diable s'avise-t-on de venir se fourrer chez moi quand on n'a point d'argent ? vous m'avez mené assez long-temps par le nez , gueusaille , et je ne veux plus attendre.

David fut frappé d'étonnement à ce spectacle. Tantôt il ouvroit de grands yeux sur le malade , et tantôt sur la jeune fille ; puis il tournoit des regards pleins d'indignation sur l'hôtesse , qu'il étoit sur le point de jeter en bas des degrés. Son saisissement l'empêcha pendant quelque temps de parler. La jeune fille , d'une voix foible et interrompue de sanglots , supplioit l'hôtesse de prendre patience , et de ne pas tourmenter son frère dans l'état où il étoit. « S'il doit mourir sans ressource , dit-elle , au moins qu'on le laisse mourir en paix. Au nom de Dieu , souffrez-nous encore quelque temps ! Si jamais je puis toucher quelque argent , je vous promets de vous payer le double de ce que je vous dois. Mon cher frère..... ». Ses soupirs l'empêchèrent de continuer.

David sanglottoit tout aussi fort qu'elle ; il cherchoit en vain des paroles pour s'expliquer , et il étoit-là comme une statue. Votre frère ! repartit brusquement la pigrièche. Vraiment il y a bien de l'apparence qu'on s'affligeât ainsi pour un frère ! Mais qu'est-ce que cela me fait à moi ? La belle chienne de raison vraiment ! on me paiera , si l'on a de l'argent. Allez-vous en payer le boucher et le boulanger avec cela ! comment diable dois-je faire pour vivre , si l'on ne me paie pas , moi ?

David n'y put plus tenir. « Quoi ? s'écria-t-il , on peut avoir un cœur humain , et persécuter jusques-là les malheureux ? Que vous doit-on ? Je m'en vais vous payer , et laissez ces pauvres gens en repos ». Dès que l'hôtesse entendit qu'elle alloit toucher de l'argent , elle baissa son ton furieux , et y fit succéder toute la douceur et la civilité dont elle étoit capable. Elle fit une profonde révérence à David , et d'une voix respectueuse : « Je ne crois pas , dit-elle , être déraisonnable en demandant ce qui m'est dû. Je ne prétends rien de plus. Je leur fournirai volon-

tiers tout ce qu'il leur faut , si monsieur veut me promettre de me payer. Je sais être aussi obligeante qu'une autre ». En disant ces paroles elle sortit.

La jeune affligée parcourut long-temps David avec des regards farouches , dont il fut presque effrayé. Enfin elle se jeta à ses genoux , et lui dit , : « C'est sans doute un ange que je vois sous une figure humaine , venu pour me délivrer de la seule disgrâce à laquelle je ne puis résister , du tourment de voir mon frère mourant et sans secours , et sans espérance d'en avoir ».

Quoique Simple ne sût que penser de cette jeune fille , à voir son air et ses manières , son cœur ne lui donna pas le temps de faire des questions. Il lui demanda seulement ce qu'il cherchoit , pour les rafraîchir son frère et elle , et la pria d'oublier son chagrin pour un moment , et de ne songer qu'aux moyens de reprendre leurs forces. Elle répondit à cette bonté avec un regard qui exprimoit plus de reconnoissance que le discours le plus étudié n'auroit pu faire ; puis elle pria son bienfaicteur de lui envoyer un biscuit et un verre de vin pour

son frère qui n'avoit point eu de nourriture depuis long-temps.

Simple , le cœur serré de compassion , et les yeux baignés de larmes , courut en bas de toute sa force ; et s'étant fait donner ce qu'on lui demandoit , il se hâta de le porter lui-même à ces pauvres gens. La jeune demoiselle (car c'en étoit une) oubliant ses propres besoins , ne songea qu'à faire prendre quelque chose à son frère pour le soulager. Il étoit si foible , qu'il pouvoit à peine s'aider de ses membres , et ce fut avec peine qu'elle lui fit avaler un biscuit trempé dans du vin. Il n'avoit pas ouvert la bouche depuis que David étoit entré. Enfin le secours qu'on venoit de lui donner , lui rendit assez de force pour dire en regardant David : « Monsieur , je ne souhaite de vivre que pour être en état de vous témoigner ma reconnoissance ». Puis se tournant vers sa sœur , il la conjura de vouloir prendre elle-même un peu de nourriture. Il ne put en dire davantage : tantôt il regardoit sa sœur avec des marques de pitié : et tantôt il jetoit sur Simple des regards pleins de surprise et de douceur ,

que celui-ci entendoit aisément. La jeune demoiselle qui avoit jusques-là étouffé ses soupirs par égard pour le malade , agitée en même temps par la tendresse qu'elle ressentoit pour lui , par la joie de recevoir ce secours inespéré , et par son excès de reconnoissance envers son bienfaicteur , ne put tenir contre tant de passions différentes. Elle fondit tout-à-coup en larmes , le seul moyen qui lui restoit pour exprimer ses pensées.

Simple , dont le cœur tendre et sensible sympathisoit avec tous ceux qui lui ressembloient , sentoit passer dans son ame tous les mouvemens qu'il voyoit dans cette fille , et se trouvoit moins capable de la consoler que n'auroit été une personne d'un caractère indifférent. Son émotion étoit trop forte pour lui laisser l'usage de sa raison ; et il resta quelque temps sans savoir ce qu'il devoit faire. Il se remit enfin assez pour la prier d'essuyer ses larmes , lui faisant remarquer l'effet que sa douleur avoit fait sur son frère. Cette considération lui ayant rendu sa présence d'esprit , David lui demanda si elle croyoit que son frère pût souffrir le mouvement d'une chaise

chaise pour aller dans une autre maison, où ils pourroient être servis avec plus de soin et de propreté ; « qu'à la vérité il avoit une chambre assez propre dans la maison où il étoit, dont elle pouvoit disposer à son gré, mais qu'il s'imaginait qu'ils seroient bien aises de quitter un endroit où ils avoient été traités d'une manière si indigne : que d'ailleurs il n'y avoit pas assez de place pour tous, et qu'il étoit résolu de ne pas les quitter jusqu'à ce qu'ils fussent parfaitement rétablis ». La demoiselle répondit que cette dernière réflexion suffisoit à la déterminer à sortir de l'endroit où ils étoient. « Mais, ajouta-t-elle, pour ce qui est des traitemens que nous avons reçus ici, j'ai appris par une triste expérience qu'on est traité dans ce monde selon la figure qu'on y fait : la plupart des hommes mesurent le respect qu'ils nous rendent, précisément à l'argent qu'ils nous croient, prenant grand soin que l'un n'excède pas l'autre ». Son frère dit qu'il se sentoit assez fort pour sortir, et que rien ne lui seroit plus fâcheux que de se séparer de son bienfaicteur. Là-dessus Simple sortit, et ayant pris un lo-

gement pour lui et pour eux , il revint payer son hôtesse. Le total de la dette dont elle avoit fait tant de bruit , ne se montoit qu'à deux guinées. Il ne put s'empêcher de réfléchir avec plaisir que cette femme y perdoit par sa cruauté. et par son avarice ; car sans cet accident il auroit resté chez elle quelque temps , et il avoit accoutumé de lui payer tout ce qu'elle demandoit pour ce qu'il prenoit d'elle. Ensuite il fit venir deux chaises , où il mit le frère et la sœur , et les suivit au logement qu'on leur avoit préparé. Ils se trouvèrent si foibles en arrivant , qu'il les fit mettre au lit tout aussi-tôt, et ordonna qu'on leur apprêtât à souper. Le mauvais équipage où ils paroisoient , étonna les gens de la maison. Chacun les regardoit sans savoir qu'en penser. Personne ne bougeoit pour les conduire à leur chambre , ou pour leur apprêter ce qu'il falloit , jusqu'à ce que David , dont l'habillement , quoique grossier , étoit propre et presque neuf , tira de l'argent pour les convaincre qu'il avoit de quoi payer ce qu'il demandoit. Il n'y avoit en effet que la vue de l'argent qui pût l'emporter sur les soupçons qu'un

habit déchiré leur avoit causés. Il envoya ensuite chercher un médecin , dont il croyoit que ces pauvres gens pouvoient avoir besoin. Le médecin étant venu , et ayant examiné ses malades , dit à David , avec un discours trop savant pour que l'écrivain de cette histoire pût l'entendre ou s'en souvenir , que l'agitation d'esprit que la fille avoit soufferte , l'avoit mise en danger d'avoir la fièvre , et que le jeune homme étoit si fort affoibli , qu'il seroit quelque temps à reprendre ses forces ; qu'il alloit leur ordonner un breuvage pour les faire dormir , et qu'enfin il ne doutoit pas de les voir sur pied dans peu de temps.

Simple prit soin qu'il ne leur manquât rien ; et après qu'ils eurent pris ce que le médecin leur avoit ordonné , il se retira à sa chambre , leur ayant laissé des gardes pour les veiller. Son esprit étoit rempli de ce qu'il avoit vu pendant le jour ; il ne savoit que penser de ces deux personnes : il jugeoit bien à leur air et à leurs manières , que ce n'étoit pas des gens du commun ; « et en cas qu'ils le soient , disoit-il , c'est une preuve encore plus forte de leur esprit ,

que de montrer tant de délicatesse dans tous leurs discours et dans toutes leurs actions , malgré leur défaut d'éducation et l'état humiliant de leur fortune ».

Il se leva le lendemain de bonne heure pour s'informer de l'état des malades. Il apprit qu'ils avoient reposé fort tranquillement la nuit , et qu'ils dormoient encore ; cela lui donna tout le plaisir imaginable. Cependant il leur envoya chercher des habits , et lorsque le jeune homme fut éveillé , il se rendit dans sa chambre , où il fut surpris de voir sa guérison si fort avancée. Au moment que le malade apperçut David : « Monsieur , lui dit-il , votre bonté a fait des miracles : il y a si long-temps que je n'ai couché dans un endroit propre à recevoir une créature humaine , qu'il m'a semblé d'être cette nuit dans un paradis. Je n'ai depuis long-temps d'autre mal qu'une grande foiblesse que la fièvre m'a laissée ; et le défaut de nourriture m'avoit mis dans l'état où vous m'avez trouvé. Je me sens encore languissant et épuisé , mais j'espère de reprendre bientôt mes forces. On m'a dit que ma sœur n'est pas encore éveillée , je ne m'en étonne pas :

il y a long-temps que la pauvre fille n'a point pris de repos , et qu'elle n'a eu d'autre nourriture que du pain et de l'eau ; ses forces sont usées , mais j'espère que le sommeil de cette nuit l'aura soulagée ».

David lui dit que s'il étoit en état de se lever , il lui avoit préparé des habits décens , et qu'il avoit envoyé une servante en porter à sa sœur. Ce que ce jeune homme , qui étoit naturellement tendre et reconnoissant , sentit en se voyant accablé de bienfaits par un étranger , je le laisse à penser à tous ceux qui ont le cœur bien placé ; et pour ceux qui ne sont touchés que de leur intérêt , ils ont l'esprit assez rempli de bagatelles , pour se figurer le plaisir de se voir un habit propre , après avoir été long-temps couverts de haillons.

Dès que la jeune demoiselle eut ouvert les yeux , elle se leva , mit les habits que David lui avoit envoyés , et tout de suite alla voir son frère. La pâleur et l'abattement de son visage n'empêchoient pas qu'on ne distinguât sa beauté. Elle étoit faite à peindre ; sa démarche étoit libre , et un air noble et

modeste éclatoit dans toute sa personne. Si elle avoit paru belle dans ses habits déchirés , elle parut charmante dans sa nouvelle parure. L'entrevue du frère et de la sœur fut un spectacle des plus touchans. Le plaisir de voir le changement de leur fortune brilloit sur leur visage , et ils versoiént tous deux des larmes de joie. Simple , outre le plaisir qui suit toujours une bonne action , partageoit encore toute la satisfaction qu'il voyoit dans ces deux personnes qu'il venoit de rendre heureuses. Il fut si attentif à avancer leur rétablissement , qu'il vit en peu de temps l'heureux effet de ses soins. Il ne rabattit rien de sa générosité , après qu'ils furent en santé. Au contraire , il les combloit tous les jours de nouveaux bienfaits , et sembloit n'avoir d'autre envie que de passer sa vie avec eux. Ils lui disoient quelquefois qu'ils ne pouvoient souffrir la confusion de lui être si fort à charge , et le prioient de modérer ses libéralités. Simple les supplioit de se tranquilliser sur ce point , disant qu'il étoit bien heureux de pouvoir rendre service à des personnes d'un mérite égal au leur. A dire vrai , tant de can-

deur et de sincérité brilloit dans leurs manières , et l'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre , étoit mêlée de tant de bonté de cœur et de générosité , qu'une personne moins facile que Simple , n'auroit pu s'empêcher de les estimer : ils avoient d'ailleurs tant d'esprit et de bon sens , qu'il étoit charmé de leur compagnie.

Il tarδοit à David d'entendre l'histoire de ces jeunes gens , et il ne pouvoit se résoudre à leur en demander le récit , de peur de découvrir dans leur conduite quelque circonstance qui pût diminuer l'estime qu'il avoit pour eux. Il craignoit , d'ailleurs , qu'ils n'eussent de la répugnance à la raconter ; et que , s'il leur témoignoit sa curiosité , il ne semblât qu'il se croyoit en droit de savoir tout ce qui les regardoit ; et cela étoit directement opposé à la générosité de notre héros. Il commençoit à sentir pour Camille (car c'est ainsi que nous appellerons cette demoiselle à l'avenir) , quelque chose de plus doux que de l'amitié , et de plus persuasif que la compassion. Cinthie , il est vrai , lui avoit semblé parfaitement digne de son estime , et

c'étoit-là ce qu'il cherchoit depuis longtemps. Mais il y avoit dans Camille un je ne sais quoi qui avoit touché son cœur de plus près , et qui lui avoit fait perdre aussi-tôt le regret d'avoir perdu Cinthie. Pour ce qui étoit de la réflexion malicieuse de l'hôtesse pigrièche , par où elle avoit voulu faire entendre que ce jeune homme n'étoit pas le frère de Camille , David n'étoit pas assez soupçonneux pour s'y arrêter. Comme il avoit une ame capable du plus fort attachement , sans le moindre mélange de sensualité , il croyoit aisément que d'autres pouvoient aimer avec autant de pureté et de désintéressement que lui , tout étrange que cela puisse paroître à la plupart des hommes. Cependant il ne pouvoit fermer son cœur à des appréhensions que son expérience passée ne rendoit que trop raisonnables. Quoique jusques-là il n'eût rien découvert en elle qui ne méritât son estime , il n'osoit se livrer entièrement à son penchant : il craignoit de s'apprêter de nouveau tous les chagrins où sa trop grande facilité l'avoit jeté par le passé.

Enfin , un soir qu'il étoit assis auprès

de Camille , et que Valentin (c'étoit le nom de son frère) étoit sorti pour prendre l'air , il ne put résister à l'envie qu'il avoit d'entendre l'histoire de leurs malheurs , et il la pria avec tout le respect et toute la précaution imaginable , de lui apprendre par quels accidens elle avoit été réduite à l'état pitoyable où il l'avoit trouvée. « Je vous aurois déjà satisfait là-dessus , dit Camille , si je ne connoissois la bonté de votre cœur. Le détail de nos disgraces est si triste , qu'il ne sauroit vous inspirer que de la douleur. Cependant , puisque vous le voulez , Monsieur , il est bien juste de vous obéir. La seule grace que je vous demande , c'est de me permettre de changer de discours au retour de mon frère. Je ne puis me résoudre à lui rappeler ces événemens que je me suis efforcée jusqu'ici de lui faire oublier ». Simple lui ayant dit qu'il seroit au désespoir d'exiger d'elle la moindre chose qui pût lui faire de la peine , elle se hâta de contenter sa curiosité.

CHAPITRE X.*Histoire de Camille.*

JE ne saurois retracer l'histoire de ma vie , et les traverses par lesquelles j'ai passé , sans être souvent interrompue par mes larmes ; mais la nature de mes disgraces , et votre naturel généreux , vous feront sans doute excuser ma foiblesse.

Je suis fille de monsieur N.... qui n'est pas moins connu dans le monde par sa valeur que par son esprit. Mon enfance fut plus heureuse que celle de la plupart des enfans que j'ai connus. On diroit que le plus grand nombre des pères et mères d'aujourd'hui aient résolu de s'attirer par leurs procédés , la haine de leurs enfans. Pour mon père , il avoit accoutumé de dire , que demeurant dans un pays où ses enfans n'étoient pas en danger de tomber dans l'esclavage , il n'avoit que faire de les accoutumer aux coups de fouet et aux mauvais traitemens. Ma mère étoit une bonne femme , qui don-

noit des preuves de son bon sens , en se soumettant en tout à mon père ; de façon que mon frère et moi nous goûtâmes dans notre enfance toute la félicité dont cet âge est capable. Le seul châtiment que nous avions lieu de craindre , c'étoit d'être bannis de la présence de mon père et de ma mère ; et à dire vrai , rien n'auroit pu nous retenir avec plus de succès dans notre devoir , que l'appréhension de cette mortification. Nous les aimions tendrement ; tout notre plaisir étoit d'aller jaser autour d'eux , et de voir le plaisir qu'ils prenoient à nos petites remarques. Lorsque nous leur faisions quelques questions , ils ne nous ordonnoient jamais de nous taire , ils ne nous appelloient pas impertinens : au contraire , ils prenoient soin de nous instruire dans tout ce que nous avions envie de savoir. Cet encouragement augmentoit notre curiosité , et nous ouvroit le chemin aux connoissances qui étoient au-dessus de notre âge. Nous nous aimions , mon frère et moi , avec une tendresse sans égale ; aussi nous traitoit-on sans partialité. On ne disoit jamais à l'un des deux , qu'on aimoit mieux l'au-

tre ; ce qui ne sert qu'à rendre les enfans envieux , et leur enseigne à se haïr les uns les autres.

Lorsque Valentin eut atteint l'âge de neuf ans , on l'envoya au collège. Ce ne fut qu'avec regret que mon père et ma mère consentirent à l'éloigner de la maison , mais ils crurent que cela tendoit à son avantage , et ils ne savoient ce que c'étoit que de se satisfaire à ses dépens. La douleur qu'ils sentirent à son départ , fut diminuée en partie par celle que nous témoignâmes mon frère et moi , en nous séparant. C'étoit une preuve de cette amitié réciproque qu'ils s'étoient étudiés de cultiver entre nous , espérant qu'elle nous seroit utile pendant toute notre vie. Je n'avois alors que huit ans ; j'étois trop jeune pour voir au-delà du présent , et pour connoître d'autre bien que le plaisir dont je jouissois dans la compagnie de mon frère ; aussi ne pouvois-je me consoler de son absence. La bonté de mon père et de ma mère , qui n'oublioient rien de ce qui pouvoit servir à m'appaiser , me fit entendre raison , en me représentant que Valentin ne seroit absent que peu de temps , et que je le
verrois

verrois bientôt plus heureux, plus content que jamais. Nous recevions de ses nouvelles une fois par semaine, et cela ne servoit pas peu à me tranquilliser sur son compte.

Cependant j'étois chérie plus que jamais de mes parens : on contendoit tous mes petits desirs innocens, et je n'avois d'autre souci que celui d'être éloignée de mon frère, lorsque je vis troubler toute la douceur de ma vie par un accident fatal que je n'ai jamais perdu de vue pendant un jour entier, depuis le temps qu'il arriva.

Un jour que nous nous promenions ma mère et moi dans une prairie, ce que nous faisons tous les matins avant de déjeuner, une épine lui entra dans le pied, et lui causa une douleur si aiguë, qu'elle n'eut pas la force d'aller plus loin. Comme j'étois seule avec elle, je ne sus quel secours lui donner. Je la vis pâlir tout-à-coup, et prête à tomber en défaillance. Cette vue m'effraya; je me mis à crier de toute ma force, et tant que je me fis entendre de quelques laboureurs qui travailloient près de là. Ils accoururent aussi-tôt; je les priai de dé-

tacher un de leurs chevaux , et d'essayer de porter ma mère à notre maison. Nous n'en étions qu'à un petit quart de lieue , de façon qu'un des paysans étant monté à cheval , la porta jusque chez nous entre ses bras. Mon père , qui aimoit ma mère passionnément , fut saisi de douleur en la voyant dans cet état. On se hâta de lui bassiner le pied avec de l'esprit de vin , et en peu de temps elle se sentit si fort soulagée , qu'elle fut en état de marcher sans beaucoup de peine. Elle ne se plaignit presque pas pendant quatre jours , à la fin desquels sa douleur la reprit. On visita son pied : il étoit fort enflé , et on y voyoit à peine la pointe de l'épine au milieu d'une tâche noire assez large. Aucun de nous n'avoit l'adresse ni le courage de l'arracher , et la main nous trembloit en l'approchant.

On envoya aussi-tôt chercher un chirurgien. Lorsqu'il fut venu , et qu'il eut arraché l'épine , je remarquai qu'il secouoit la tête comme en appréhendant de terribles conséquences. Ma mère le pria d'un air ferme de lui dire sans détour ce qu'il craignoit pour elle au pis-

aller. Le chirurgien répondit que rien ne pouvoit la sauver que la perte du pied. D'abord elle dit qu'elle aimoit mieux en mourir. Cependant, à la prière de mon père à qui elle ne pouvoit rien refuser, elle consentit à se laisser couper le pied. Mais la douleur de l'opération la jeta dans une fièvre violente, qui fut plus forte que tous les secours de l'art et de notre amitié. Elle conserva le sentiment jusqu'à la fin. Mon père et moi nous ne bougeâmes presque pas d'auprès d'elle tandis qu'elle eut un reste de vie. Elle voyoit notre douleur, et de peur de l'aggraver, elle évitoit de nous donner des marques de sa tendresse, mais nous n'en lisions que trop dans son visage. On voyoit bien qu'elle se faisoit violence pour retenir ce qui faisoit toujours le premier objet de ses pensées, son amour pour son époux et pour ses enfans. Un soir pourtant qu'elle avoit obtenu de mon père, à force de prières, qu'il iroit prendre une heure de repos, elle me dit : « Ma chère Camille, fais-toi toujours une étude de plaire et d'obéir à ton père. Si tu vis jusqu'à le voir

vieux , rends-lui les soins qu'il s'est donnés pour ton enfance. Aime ton frère. Que le souvenir de ta mère ne t'afflige pas. Souviens-toi seulement de suivre mon exemple dans ta conduite à l'égard de ton père , qui a eu tant de bontés pour nous ». Elle vit bien que mes soupirs m'étouffoient , et elle se tut. Elle expira peu après , sans donner la moindre marque de crainte ou d'inquiétude. Elle n'envisageoit l'avenir qu'avec joie ; et elle fit voir jusqu'au dernier soupir la même tranquillité qui l'avoit accompagnée dans toutes les différentes scènes de la vie.

C'est ainsi que je perdis la meilleure des mères , et c'est au jour de sa mort que commence la triste époque des malheurs de ma vie. Mon père faillit à succomber aux premiers transports de sa douleur ; mais dès que la raison put venir à son secours , il se soumit à sa destinée avec une véritable grandeur d'ame , que personne ne posséda jamais mieux que lui. J'étois trop jeune pour philosopher dans mon affliction ; aussi n'eut-elle d'autres bornes que la crainte d'affliger mon père , et à la vérité cela

suffisoit pour me résoudre aux efforts les plus difficiles. Je l'aimois avec une tendresse inexprimable , et mon penchant ne m'y portoit pas moins que les derniers commandemens de ma mère. Il n'avoit pas besoin de me dire ce que je devois faire. Un geste , un regard me suffisoit ; je lisois ses desirs sur son visage , et je mettois toute mon étude à les contenter. Je résolus de ne me marier jamais pendant sa vie. Y avoit-il de situation plus heureuse que la mienne ? Vivre avec une personne qu'on aime , voir que toutes nos actions contribuent à ses plaisirs , n'est-ce pas là le comble de la félicité humaine ?

Mon frère continuoit à nous écrire , et j'avois la satisfaction d'apprendre par ses lettres que son amitié pour moi étoit aussi vive qu'elle l'avoit été dans notre enfance. Il demandoit quelquefois de l'argent un peu plus souvent que mon père n'auroit voulu ; il m'en faisoit des plaintes de temps en temps. Ton frère , me disoit-il , fait tant de dépenses , que je ne saurois y suffire ». Mais j'ai reconnu depuis , que ce qu'il en faisoit étoit pour m'éprouver , et pour avoir la

plaisir de m'entendre intercéder pour Valentin , ou enfin que j'eusse moi-même la satisfaction de lui procurer les petits secours dont il avoit besoin : car mon père étoit si bon , qu'il s'appliquoit à me donner tous les sentimens de plaisir qui sont la récompense d'un cœur tendre et généreux.

Comme je demeurois constamment avec lui , et que je m'attachois avec chaleur à le servir , je crois que , malgré son amitié pour mon frère , j'avois la première part à sa tendresse ; mais je ne me servois de cet avantage qu'en faveur de Valentin. J'ai oui parler de quelques filles , qui , étant auprès de leurs pères , employoient tous les artifices imaginables pour leur inspirer de l'aversion pour leurs frères absens , dans l'espérance d'augmenter leur dot par ce moyen. Pour ce qui est de moi , si j'avois pu faire le moindre tort à mon cher Valentin , ou négliger une occasion de lui rendre service , je n'aurois jamais pu me le pardonner.

J'étois liée d'amitié avec une jeune demoiselle d'un esprit et d'une vivacité extraordinaire. Je passois quelquefois

mon temps avec elle à des amusemens innocens , et propres à des filles de notre âge. C'est ainsi que je vécus jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Il ne manquoit que ma mère pour rendre mon bonheur parfait ; mes plaisirs ne m'empêchoient pas de la regretter. Que ces jours n'ont-ils été les derniers de ma vie ! A combien de chagrins et d'angoisses n'aurois-je pas échappé ? Je perdis bientôt cette demoiselle. Son père étant mort , et l'ayant laissée dans un état assez fâcheux , elle alla demeurer chez une dame de qualité , qui avoit pris de l'amitié pour elle. Son départ m'attrista ; mais je ne pouvois être malheureuse , tandis que mon père m'aimoit , et qu'il étoit heureux.

Tout-à-coup je remarquai qu'il étoit devenu rêveur et inquiet. Je m'en alarmai , et pris un jour la liberté de lui demander la cause de son chagrin. Je le priai de me dire si j'avois fait quelque chose qu'il n'approuvât pas , pour l'éviter une autre fois. Il me regarda de l'air du monde le plus tendre , et me dit : « Ma chère enfant , comment peux-tu soupçonner de m'avoir déplu ? Non , ma fille , je suis tous les jours plus

content de toi ; ta conduite et ton esprit sont au-dessus de ton âge ; et si je ne te loue pas davantage , c'est que tu es ma fille ». Je ne saurois nier que ces louanges venant d'une personne comme mon père , ne produisissent quelque effet sur ma vanité : mais je puis dire aussi sincèrement , que ce qui m'en plut davantage , ce fut la partialité et la tendresse de celui qui me les donnoit. « C'est mon amitié pour toi , continua-t-il , qui fait toute mon inquiétude. J'ai ouvert mon cœur trop facilement à une passion qui pourroit te faire du tort. Tu sais que je n'ai pas de grands biens , quoique je sois en état de te maintenir noblement avec ton frère , en usant d'économie : si je me remariois , et que ma famille augmentât , votre fortune en souffriroit.

« J'aime Livie , la fille de monsieur... Sa dot doit être petite , car presque tout le bien de la maison est entre les mains du frère aîné. Comme il est marié lui-même et qu'il a des enfans , on n'en sauroit attendre grand'chose ». Je fus pénétrée de la bonté de mon père ; je le suppliai de n'avoir aucun égard à mes intérêts , et pour ce qui étoit de Valen-

tin, je lui dis que j'étois sûre qu'il seroit prêt à sacrifier tous les siens au bonheur d'un si bon père. » Je me serois à charge à moi-même, ajoutai-je, si, au lieu de contribuer à vos plaisirs, je savois augmenter le nombre de vos embarras. Nous pourrions vivre contents avec peu de bien, mais il nous seroit impossible de l'être en vous voyant affligé ». Pendant que je lui parlois ainsi, je vis briller la plus vive joie dans ses yeux : il étoit ravi de ce que j'approuvois sa passion, et moi je m'applaudissois du plaisir que je venois de lui donner.

Le lendemain il m'appella dans sa chambre : il me dit qu'il avoit examiné mes raisons touchant sa passion pour Livie, et qu'elles lui avoient paru justes et bien fondées ; que comme il ne pouvoit être content sans elle, il valoit mieux pour nous qu'il l'épousât. Enfin, il me prouva en un instant que ce qu'il pouvoit faire de mieux, c'étoit de se marier. Il ne lui étoit pas difficile de me surprendre ; son autorité étoit pour moi une preuve sans réplique.

Au reste, j'ai toujours remarqué qu'un jugement solide, accompagné d'une ima-

gination vive , ne fait penser juste , que lorsque l'inclination n'est pas de la partie. Dès que les passions s'en mêlent , l'esprit ne sert qu'à cacher ou colorer toutes les suites fâcheuses qui leur sont attachées , et à éloigner tous les obstacles qui nous empêchent d'aller à notre perte. Avec un petit esprit et une imagination froide nous ne nous perdrons pas si-tôt. La force de l'esprit , comme celle du corps , n'est utile que selon l'usage qu'on en fait. Je vous demande grace pour cette remarque ; je vais continuer mon récit , si vous n'êtes pas las de m'entendre.

« Je vous écoute avec toute la satisfaction et la curiosité possible , dit David , et je vous supplie de ne me pas priver du plaisir d'apprendre vos sentimens sur les accidens qui vous sont arrivés ».

Peu après, continua Camille, mon père me dit qu'il alloit rappeler mon frère à la maison ; qu'il avoit fini ses études , et qu'il savoit bien que nous serions bien aises de nous revoir. Sa tristesse avoit disparu , son incertitude étoit finie ; il avoit pris son parti ; « il étoit juste qu'il fit ce que son penchant lui dictoit » ;

et pour moi , j'y consentois du meilleur de mon cœur. Une ombre de chagrin sur son visage étoit l'objet le plus effrayant que je pusse rencontrer ; et de plus que je le voyois gai et satisfait , je croyois que sa joie ne pouvoit assez se payer. Valentin fut de retour peu de jours après , et ses sentimens sur le mariage de mon père s'accordèrent parfaitement avec les miens.

Mon père m'introduisit chez Livie , et nous devînmes bientôt amies intimes. Il me parut que son amitié pour moi étoit sincère ; et de mon côté je la trouvai si agréable , que je l'aimai bientôt tout autant que mon père pouvoit le souhaiter. Il me demanda ce que je pensois de sa maîtresse. Je lui dis tout naturellement que je la croyois fort aimable ; qu'elle m'avoit paru trop raisonnable pour ne pas régler sa dépense à l'état de ses affaires , et que sans doute il seroit heureux avec elle ». Il me répondit avec transport , que s'il n'avoit pas eu assez de preuve de mon discernement , ce que je venois de lui dire touchant Livie , auroit suffi pour l'en convaincre. Quoique mon père eût près de cinquante ans , il étoit d'une

figure fort agréable ; il avoit outre cela dans la conversation un fonds inépuisable de graces qui prévenoient tout le monde en sa faveur. Je ne m'étonne pas de ce que Livie se rendit si-tôt à ses vœux : en effet , elle ne tint qu'autant de temps qu'il en falloit pour remplir les bienséances , et ils furent mariés en peu de jours , au contentement de toutes les parties. Valentin reçut sa belle-mère avec tout le respect qu'il lui devoit. Pour moi , outre que je me sentois réellement portée d'inclination pour Livie , l'amour et l'estime que mon père avoit pour elle , auroient suffi pour me déterminer à l'aimer. Mon père devint de jour en jour plus passionné pour sa femme , et vous croirez sans doute que les choses étant sur ce pied , rien ne manquoit à la félicité de notre petite famille.

Je le crus aussi pendant quelque temps ; et si la bonne opinion que j'avois de Livie , eût été soutenue par la moindre raison , je n'aurois jamais rien souhaité au-delà du bonheur dont je jouissois. Peut-être , monsieur , si vous n'avez pas beaucoup d'expérience dans le monde , êtes-vous encore à savoir qu'il y a des femmes ,

Femmes , qui , pour convaincre leurs maris de leur tendresse , prennent une aversion totale pour tout ce qui les touche de près. C'est-là la manière de penser de Livie. Elle , dont je n'aurois pu me méfier , elle que je regardois comme la meilleure de mes amies , Livie , dis-je , ne fut pas plutôt ma belle-mère , qu'elle devint mon ennemie mortelle , et cela uniquement parce que mon père m'aimoit ; car je suis bien sûre de ne lui en avoir jamais donné d'autre raison.

Le premier stratagème dont elle s'avisait pour m'éloigner d'elle , fut de prendre un air forcé de politesse , au lieu de cette familiarité que nous avions eue l'une pour l'autre dès le commencement de notre connoissance. Lorsque l'amour se refroidit , il devient façonnier , dit *Shakespear*. Cependant elle fut trompée à ce coup dans son attente. Je connoissois si peu le monde , que j'interprétois favorablement les civilités de Livie. Je crus que son dessein étoit d'éloigner d'elle les soupçons désavantageux qu'on forme généralement (et souvent avec trop de raison) contre les belles-mères , et de faire voir au monde qu'elle me traitoit

avec plus de respect que jamais, depuis que j'étois sa belle-fille. Je ne m'accordois pas si bien de cette manière d'agir que de l'autre ; mais comme je me trompois au motif de ses actions, je ne l'en estimai pas moins.

Livie ne s'en tint pas long-temps à ces manières : elle passa d'une ruse à une autre, jusqu'à ce qu'enfin je ne pusse plus me méprendre à ses intentions. Malgré toute ma partialité, je vous avouerai sincèrement, et sans être honteuse de ma crédulité, que mes yeux ne se dessillèrent qu'avec peine sur la malice : j'ose même avancer qu'une jeune personne, qui peut soupçonner facilement ses amis, ne sauroit être véritablement vertueuse. Qu'un méfiant vante tant qu'il voudra sa pénétration, pour moi je ne puis m'empêcher de l'attribuer à la méchanceté de son cœur, plutôt qu'à la finesse de son esprit.

Simple, qui ne se méfioit jamais de personne sans les preuves les plus fortes, applaudit au jugement de Camille, et se déclara du même sentiment.

Vous ne sauriez vous figurer, Monsieur, continua Camille, tous les dé-

tours et les artifices que cette femme mit en usage pour nous rendre suspects à mon père, Valentin et moi. Elle s'imaginait sans doute que nos intérêts étoient incompatibles avec les siens, et que le seul moyen de s'approprier tout le bien de son époux, étoit de lui faire croire que nous étions ses plus grands ennemis. Elle étoit d'un caractère bien différent de celui que je lui avois cru. Au lieu de se contenter d'une dépense raisonnable et proportionnée à son état, elle ne mettoit jamais de bornes à ses desirs extravagans. Elle vouloit être de toutes les parties de plaisir, courir à tous les spectacles : il lui falloit des pierreries, et tout ce qu'il y avoit de plus riche et du meilleur goût en fait de parure. Le seul article où elle s'avisoit d'être économe, c'étoit celui de mon frère et moi, à qui elle refusoit même le nécessaire. Cependant elle n'en agissoit ainsi que sous main. Quoiqu'on proposât pour nous, elle paroissoit y consentir de bon cœur. Le chemin qu'elle prenoit pour nous prévenir, c'étoit de faire manquer l'argent par ses ménagemens, de façon que nous étions obligés

de nous passer de ce qu'on nous avoit promis. Elle descendoit quelquefois à des bassesses dont je n'aurois pu la croire capable , si mes yeux n'en eussent été témoins. Elle donnoit à mon père des mémoires où elle avoit mis en compte des choses que nous n'avions jamais reçues , pour lui faire croire qu'elle nous aimoit , et pour s'attirer son estime ; et lorsqu'elle devoit à notre générosité le succès de ses artifices , (car nous ne voulions rien découvrir à mon père qui pût lui faire de la peine) elle s'applaudissoit de son adresse , et croyoit avoir fait le plus beau coup du monde. Elle étoit assez aveugle pour donner le nom de prudence à une finesse lâche et grossière , méprisée par toutes les personnes de bon sens. Je découvris en peu de temps que toute la douceur et la tendresse qui paroisoient en elle , ne passaient pas les traits de son visage , dont les graces trompeuses donnoient un air si prévenant à tout ce qu'elle disoit , que l'envie seule pouvoit résister à ses insinuations.

Elle ne s'emportoit jamais contre nous ; sa haine n'agissoit que par des voies

sourdes et cachées. Elle prenoit si bien ses mesures, qu'elle nous mettoit ordinairement dans le tort aux yeux de mon père. Elle savoit que je ne pouvois supporter patiemment le moindre mépris de la part des personnes que j'aimois. Là-dessus elle s'étudioit de me toucher par cet endroit délicat, et de me jeter dans ces transports de colère que mon père ne manqueroit pas de condamner. Valentin se taisoit le plus souvent, et souffroit tout avec patience. Mais cela ne suffisoit pas à Livie; et comme il ne vouloit pas se joindre à elle pour me tourmenter, elle s'irritoit de son silence, comme de mon emportement. D'ailleurs mon intérêt et celui de mon frère étoient inséparables, et nous étions l'un et l'autre également odieux à ses yeux. Si dans la chaleur de mes mouvemens il m'échappoit par hasard une parole indiscrete, elle étoit au comble de sa joie. Comme elle savoit garder son sang froid, et que tout ce qu'elle faisoit étoit prémédité, elle soutenoit son rôle jusqu'au bout. « Elle étoit fâchée, disoit-elle, de ce que j'étois si emportée. Elle m'aimoit assez cependant pour souffrir tout

ce qui la regardoit uniquement ; mais elle soutenoit qu'étant la femme de mon père , c'étoit lui manquer de respect à lui-même , que de parler comme je faisois , et elle ne pouvoit endurer qu'on s'oubliât jusqu'à ce point ». Mon père admiroit la bonté de sa femme , et s'applaudissoit de l'amour qu'elle lui portoit. Pour moi , j'étois étonnée de voir le tour qu'elle donnoit à sa malice , et elle triomphoit de ma confusion. Ce n'est pas encore tout : pour m'insulter plus sensiblement , elle prioit mon père en ma présence de ne pas se fâcher. « C'est une promptitude , disoit-elle ; elle parleroit plus prudemment si elle étoit de sens rassis » : et là-dessus mon père , dont le cœur n'étoit pas tout-à-fait refroidi à mon égard , étoit bien aise d'avoir une excuse pour me pardonner. C'est ainsi qu'elle flattoit ses passions , et l'engageoit à suivre son penchant , pendant qu'elle le trahissoit sous un faux masque de bon cœur et de générosité , et qu'elle s'attiroit son estime , par ce qui méritoit sa haine et son horreur.

Lorsque tout étoit calme , elle prenoit tout-à-coup la plus belle humeur des

monde : « c'étoit un petit différend sans conséquence , et ce n'étoit pas la peine de se brouiller pour des vétilles ». Puis elle me faisoit mille caresses , et paroisoit si fort cette bonne amie qu'elle avoit été autrefois , que je m'y trompois bien souvent , que je m'appellois fantasque et méfiante , et que je croyois de m'être emportée contre mes propres chimères. Ainsi elle avoit le plaisir barbare de me délivrer pour quelque temps de la torture où j'étois , pour recommencer à me tourmenter aussi vivement que jamais , lorsque mes plaies seroient presque fermées , et que ma douleur m'auroit donné quelque relâche. Ce mélange de plaisir et de peine , d'espérance et de crainte , qu'une conduite inégale nous fait essuyer , est peut-être la plus affreuse situation où un cœur tendre et bien fait puisse jamais être exposé.

Mon frère et moi nous regardions avec horreur les suites où les profusions de Livie alloient entraîner son époux. Cependant comme nous ne pouvions pas nous y opposer , nous nous efforcions de cacher notre inclination. Mais l'appréhension des maux dont notre père étoit me-

nacé , ne pouvoit se contenir aisément dans les bornes , et , malgré tous nos efforts , elle passoit du cœur au visage. Livie ne manqua pas d'insinuer que ce chagrin étoit l'effet de notre avarice , et que nous regardions ses dépenses les plus nécessaires comme autant de rabattu sur nos espérances. Mon père , qui ne pouvoit résister aux desirs de sa femme , et qui lisoit sur nos visages que nous les désapprouvions , commença à nous regarder comme des obstacles à ses plaisirs , et comme les censeurs de ses actions. Cela diminua peu à peu son amitié pour nous , jusqu'à ce qu'enfin il nous craignit comme ses ennemis , au lieu de nous aimer comme ses enfans.

La maison de mon père , qui avoit été pour moi un asyle de paix , où je trouvois la source de tous mes plaisirs , s'étoit changée en enfer par le ménagement de Livie. J'étois comme une personne à qui le sort a enlevé son meilleur ami , dont le spectre la suit par-tout , et vient sans cesse s'offrir à ses yeux ; non pas sous cette figure aimée qui faisoit autrefois ses délices , mais avec un visage défiguré par les mains de la mort , et

couvert des marques sanglantes de la cruauté. Tel étoit devenu à mon égard ce père autrefois si tendre , dont je faisois toute l'attention , et qui étoit à son tour l'objet de tous mes soins. Je ne faisois plus rien qui ne lui déplût. Je n'osois lever les yeux de peur de rencontrer les siens , où je ne trouvois que des regards terribles qui me perçoient le cœur. « Tout ce qu'on me fournissoit , étoit toujours plus que je ne méritois » ; et quoique je me refusasse tout ce qui n'étoit pas absolument nécessaire , c'étoit à moi et à Valentin qu'on reprochoit toute la dépense de la famille. Tous les domestiques trouvant leur intérêt à nous désobliger , sembloient croire qu'ils nous faisoient bien de la grace de nous servir. Je crus que les procédés de ces esprits vils et mercenaires ne méritoient pas mon attention , et je ne m'en inquiétois qu'autant qu'ils me prouvoient de plus en plus l'éloignement de mon père.

Ici David interrompit Camille , en disant : « Il est certain , Mademoiselle , que la meilleure marque à laquelle on connoisse la disposition du maître d'une maison à notre égard , c'est la conduite

de ses domestiques ; mais vous vous trompez peut-être en croyant que l'état de qui que ce soit puisse la rendre indigne de notre attention. Pour ce qui est de moi , il n'y a rien que je m'applique plus à remarquer , que les manières de ces gens dont l'éducation simple et grossière laisse voir à découvert leurs inclinations ».

Camille avoit remarqué tant d'attendrissement et de compassion dans les yeux de Simple , pendant qu'elle en étoit au récit de ses souffrances , qu'elle ne put s'empêcher de lui témoigner qu'elle y avoit pris garde , et qu'elle étoit sensible à ces marques de son bon cœur. L'arrivée de Valentin interrompit leur discours , et elle remit à une autre occasion le reste de son histoire.

CHAPITRE XI.

Suite de l'histoire de Camille.

LE jour suivant , dès que Camille put se trouver seule avec David , elle continua ainsi son histoire.

Valentin étoit la seule consolation qui me restoit. Soit que ses passions ne fussent pas si vives, ou que ses résolutions fussent plus fortes que les miennes, il supportoit son sort avec plus de fermeté que moi, quoique ses sentimens et les miens fussent en tout les mêmes. Nous nous quittions rarement. Cela donna lieu à Livie de faire entendre à mon père que nous caballions contr'eux. L'inquiétude continuelle de mon esprit m'avoit si fort changée, que j'étois à peine reconnoissable. Ces marques du tendre regret que j'avois d'avoir perdu l'amitié de mon père, on les imputoit à ma malice, et à la rancune qui me rongeoit en secret. C'est ainsi qu'on me faisoit un crime de ma tristesse même. Mon père, quoique naturellement sincère et généreux, étoit si fort enivré de sa passion pour sa femme, qu'à son exemple il prenoit ombrage de tout ce qu'il voyoit autour de lui. Devant un juge si partial, les apparences devenoient des preuves, les ombrages des réalités. Enfin, si je devois vous dire tous les artifices auxquels ma belle-mère avoit recours pour nous rendre malheureux, pour tromper

un époux qui l'aimoit à la folie, et pour se perdre elle-même dans le fond, je ne finirois jamais, et j'abuserois de votre patience. Lorsqu'elle avoit formé le dessein de quelque dépense extravagante, elle n'en faisoit jamais la proposition directement; elle n'en disoit que deux mots, pour laisser entrevoir à mon père qu'elle eût été bien aise que la chose se fit. S'il la jugeoit déraisonnable; s'il ne saisissoit pas d'abord cette occasion qu'elle lui donnoit de lui plaire; s'il ne proposoit pas la chose comme s'il en eût formé le dessein lui-même, et qu'il n'obligeât pas sa femme à y consentir comme malgré elle, elle prenoit une humeur insupportable pendant tout le jour, et il n'y avoit rien qu'elle ne fit pour le tourmenter. Dès qu'elle s'appercevoit qu'il étoit touché de la voir en colère, elle s'étudioit à augmenter sa douleur par les discours les plus piquans, et les manières les plus cruelles. Je vous avouerai ma foiblesse; vous la blâmerez sans doute, j'en ai honte moi-même: je ne pouvois quelquefois m'empêcher de prendre plaisir à voir mon père tourmenté par une personne à qui il permettoit

mettoit lui-même de nous tyranniser mon frère et moi. « Ici David baissa les yeux en soupirant; et, sans s'expliquer, il ne pouvoit approuver Camille, et ne vouloit pas la condamner. Elle le remarqua, et se hâta de le tirer de l'embarras où il étoit, en se remettant sur le bon côté de son caractère, et continua ainsi ». Cependant elle pousoit les choses si loin, que l'angoisse où je voyois mon père, réveilloit toute ma tendresse. Je comparois cette conduite à celle de ma mère, dont toute l'étude avoit été de plaire à son époux. La façon dont j'avois vécu avec mon père me revenoit aussi dans l'esprit, et je quittois souvent la chambre les yeux baignés de larmes.

Livie étoit si bien au fait de l'humeur de mon père; elle savoit si bien où elle devoit s'arrêter, qu'elle ne pousoit jamais ses mauvaises manières au-delà de ce qu'il en pouvoit supporter. Dès qu'elle voyoit qu'il commençoit à s'échapper, et à répondre sur le même ton à ses duretés, elle savoit se métamorphoser de tigresse en agneau. Ce retour imprévu de la douleur à la joie, produisoit tou-

jours tant d'effet sur son époux , qu'il oublioit à l'instant tout ce que sa femme avoit pu lui dire d'injurieux , et ne lui tenoit compte que de sa bonne humeur où il la voyoit dans ce moment. Sa réconciliation le mettoit dans de tels transports de joie , qu'il se condamnoit lui-même d'avoir offensé une si aimable mortelle. Il lui demandoit mille fois pardon , et s'étonnoit de la facilité qu'elle avoit à le lui accorder. Sa tendresse pour elle en augmentoit. Une violente passion arrêtée en son cours en redouble de force , comme une rivière après avoir surmonté les digues qui la retenoient. Quand on aime bien , il n'y a rien qu'on n'accorde dans le moment du raccommodement. Mon père se fatiguoit à chercher ce qu'il pourroit faire pour reconnoître les bontés de sa femme , et il ne manquoit guères de proposer la chose qui avoit donné lieu à leur différend : il la prioit instamment de consentir à ce qu'elle desiroit autant que lui ; et enfin , après bien des refus , et ayant auparavant fait sentir à son mari les obligations qu'il lui avoit de sa complaisance , elle se rendoit à ses impor-

tunités. Ainsi tout se remettoit sur le bon pied ; mon père se croyoit le plus heureux de tous les hommes, et rien ne pouvoit troubler son contentement, que la haine qu'on lui faisoit croire que ses enfans couvoient contre lui.

Le pauvre Valentin et moi nous errions dans la maison, oubliés et haïs. Ce que nous sentions en voyant le changement de notre père, mes paroles ne sauroient l'exprimer aussi vivement que votre imagination pourra vous le représenter. Cependant Livie n'étoit pas encore satisfaite. Quoique accablés de mépris, et exposés tous les jours aux mortifications les plus cruelles, nous ne lui paroissions pas assez malheureux. Notre père ne nous avoit pas encore entièrement abandonnés. Quoiqu'elle mit tout en œuvre pour lui donner mauvaise opinion de nous, elle ne pouvoit le porter à nous mettre à la porte, sans nous charger de quelque crime atroce. Pour nous chasser, elle ne devoit pas même paroître le souhaiter ; tout son pouvoir n'étoit qu'une suite de l'aveuglement de mon père ; et si elle eût fait la moindre démarche qui eût pu lui dessiller

les yeux , la droiture de son cœur lui auroit certainement fait haïr sa femme autant qu'il l'aimoit. Elle se voyoit donc obligée d'en agir avec circonspection ; elle savoit que le seul moyen d'amener à ses fins une personne qui n'a point de mauvais desseins d'elle-même , c'est de cacher ses artifices , et d'affecter en tout une grande pureté d'intention.

Il y avoit si long-temps qu'elle nous haïssoit , et qu'elle tâchoit de nous faire paroître ses ennemis et ceux de mon père , qu'enfin , je m'imagine , elle crut que nous l'étions effectivement. Elle épioit toutes nos actions , comme si elle eût craint quelque sanglant projet de notre part ; elle ne s'acharnoit pas si fort à Valentin qu'à moi. Voyant que par notre amitié nous n'étions qu'un cœur et qu'une ame , et sachant que j'étois la plus aisée à émouvoir , elle jugea que c'étoit par moi , comme par le côté le plus foible , qu'elle devoit commencer ses attaques. Dans cette vue , elle faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour m'aigrir , et pour me pousser à ces transports de colère où l'on n'est pas maître de ses paroles et de ses actions.

« David ne put s'empêcher de soupirer de cette cruauté. Est-il possible, dit-il, que Livie pût pousser si loin sa malice, et que votre père fût si aveuglé par sa passion, qu'il n'en eût jamais le moindre soupçon ? »

Hélas ! monsieur, reprit Camille, vous ne sauriez croire à quels excès de pareilles passions peuvent pousser un esprit crédule. Elles l'entraînent dans des précipices, dont la vue l'auroit saisi d'horreur, s'il avoit pu les découvrir, et le font consentir à des actions dont il se croit tout-à-fait incapable, et qu'il condamneroit comme horribles dans une autre. Vous serez peut-être surpris de ce que je vais vous dire : c'est que si mon père n'avoit pas eu le cœur si bien fait, il auroit eu moins de foiblesse. Un homme qui regarde une femme comme une créature formée exprès pour ses plaisirs, qui n'a ni compassion ni amitié pour elle, ne se laissera jamais persuader, par tous les artifices dont elle pourra s'aviser, à offenser qui que ce soit pour lui plaire. C'est cette tendresse même, cette bonté naturelle, qui pousoient mon père à se prêter à tous les desirs de

la personne qu'il aimoit ; ce sont ses belles qualités , dis-je , qui étoient la cause de toutes ses erreurs.

Une femme a de quoi remuer en même temps toutes les passions d'un homme : l'amour qu'elle lui témoigne flatte sa vanité ; sa tendresse ne peut tenir contre la douceur qu'il voit en elle ; et pour peu qu'il s'emploie à gagner son estime , elle y réussit aisément , après avoir réussi à lui plaire. Il tâche lui-même de se persuader qu'il ne pourroit l'aimer si ardemment , si elle n'étoit digne de son estime. C'est ainsi qu'un homme , pour prouver son discernement et son bon goût , se voit dans la nécessité de justifier une femme , qu'il ne sauroit s'empêcher d'idolâtrer ; et c'est à cette foiblesse que les plus belles ames sont le plus exposées.

Si heureusement cette passion démesurée a pour objet une femme qui en soit véritablement digne , celui qui en est atteint en devient plus agréable et plus utile à tous ceux qui le connoissent. Ses sentimens en sont plus raffinés , ses actions plus conformes aux règles de la prudence. L'attention et les conseils in-

sinuans d'une femme vertueuse , qui n'a en vue que l'honneur et l'avantage de son mari , le dépouillent peu-à-peu de mille petits défauts dont il négligeoit de se corriger , et le rendent enfin plus sage , et par conséquent plus heureux qu'auparavant. Mais si au contraire , comme dans le cas de Livie et de mon père , la femme ne regarde l'amitié de son époux , que comme une occasion favorable de consumer son bien et de se jouer de sa crédulité , elle le privera de sa raison aussi facilement que de son argent. Ses amis l'abandonneront ; il sentira qu'il y a quelque chose qui n'est pas bien : mais sa passion , l'empêchant de l'attribuer à la véritable cause , il ne saura à quoi s'en prendre. Il éveillera le soupçon qui dort à la porte de la sagesse (1) , et se sentira agiter par une furie que tous les pavots de la terre ne sauroient endormir (2).

Pardon , monsieur ; je me laisse entraîner par mes réflexions , et je ne songe

(1) Milton.

(2) Shakespear.

pas qu'elles pourroient bien vous ennuyer. Pour revenir à mon histoire, voici la vie qu'on menoit chez nous. Mon père étoit toujours inquiet de voir la désunion qui régnoit entre ses enfans et sa femme; ma belle-mère employoit tout son temps à songer aux moyens de faire réussir ses mauvais desseins; Valentin paroissoit morne et abattu; il ne pouvoit cacher le chagrin qui le rongeoit; et pour moi, j'étois en proie à tant de différentes passions, que je pouvois à peine distinguer où j'étois, ce que je faisois, et avec qui je parlois.

Je vous raconte les choses sans ordre, comme elles se présentent à mon esprit. J'espère que vous pardonneriez le peu de liaison qui se trouve dans ma narration. J'appris une fois que les profusions de ma belle-mère avoient réduit mon père à un pressant besoin. Je n'hésitai pas à prendre mon parti, et je m'en allai emprunter d'une de mes amies quelque argent, que je lui apportai. Mon père, qui, malgré sa foiblesse pour sa femme, étoit la bonté même, fut touché de cette marque d'amitié que je venois de lui donner; et comme il ne savoit ce que

c'étoit que de seindre, il ne tâcha pas de me cacher combien il y étoit sensible. Je vis bientôt que ma générosité n'étoit pas du goût de Livie, quelque mine qu'elle fit pour déguiser ses véritables sentimens aux yeux de son époux.

J'avois depuis si long-temps perdu l'espoir de voir renaître les heureux jours que j'avois passés autrefois avec mon père, que je trouvois une espèce de repos à ne plus espérer. Ce petit service que je lui rendis, me procura un retour de tendresse de sa part, qui ne servit précisément qu'à me rappeler celle que j'avois perdue. Pendant le peu de temps que cela dura, je me trouvai encore plus malheureuse, que lorsqu'il m'avoit entièrement négligée. Ce qui me manquoit des témoignages d'amitié que j'avois reçus par le passé, s'offroit sans cesse à ma pensée, et j'eus à souffrir de nouveau toutes les peines que j'avois déjà éprouvées. Il m'avoit coûté bien du temps et des efforts pour calmer ma douleur et pour m'endurcir aux mauvais traitemens. Cette petite lueur de plaisir, ce rayon d'espérance l'emporta sur ma constance, et me replongea dans mes irrésolutions.

C'est nous arrêter à de vaines illusions , et flatter notre orgueil d'un pouvoir chimérique , que de penser que nous pouvons mettre hors d'état de nous nuire une personne qui nous hait , et avec qui nous sommes obligés de vivre.

Livie vit l'agitation de mon esprit , et résolut de la faire servir à ses desseins. Un jour que j'étois seule à rêver , et roulant dans mon esprit mille pensées sur la situation où j'étois alors , et celle où j'avois été autrefois , elle entra dans ma chambre avec un air de bonté peint sur son visage. Elle s'assit , parla de plusieurs choses indifférentes , et fit enfin tomber la conversation sur les affaires de la famille. Là-dessus elle prit occasion de me tenir le discours le plus offensant dont elle put s'aviser , quoique sans passer les bornes de la politesse ; car elle se piquoit d'être bien élevée , et c'étoit une de ces personnes dont tout le savoir-vivre consiste à insulter les autres , sans se servir de termes grossiers.

Lorsque Livie crut avoir poussé mon ressentiment à l'excès , elle haussa la voix pour se faire entendre de mon père , qui étoit occupé à lire dans une chambre

qui n'étoit séparée de la mienne que par une simple cloison. Il ne manqua pas d'accourir au bruit qu'elle fit. Je tâchai de parler; mais le tumulte des passions qui me combattoient ne me permettoit pas de m'exprimer. Les paroles de Livie avoient réveillé dans mon esprit une idée si vive de sa perfidie, et des cruels effets que j'en souffrois, que je succombai au poids de ma douleur. Livie étoit pâle de rage. Irritée au point que je l'étois, je n'avois pu m'empêcher de lui dire ce que je pensois de sa conduite. Son orgueil ne put souffrir de penser que je la connoissois, et je crois réellement que sa colère en étoit à son comble. Cependant elle ne s'oublia jamais jusqu'à perdre de vue son dessein principal. Mon père paroissoit troublé et confus de nous voir dans cet état: il pria Livie de lui apprendre la cause de ce désordre, jurant hautement que ni les nœuds du sang, ni aucun égard ne pourroit défendre de son indignation quiconque avoit pu la pousser à des violences si contraires à sa douceur naturelle. Livie avoit eu le temps de se remettre assez pour penser à la réponse qu'elle devoit faire. « Ce n'est

rien, dit-elle, n'en parlons plus : votre fille s'est emportée sur quelque bagatelle dont je lui ai parlé : » (et là-dessus elle répéta quelques discours qu'elle m'avoit tenus, et qu'on pouvoit expliquer de deux façons ; et l'air dont elle s'exprima leur donnoit un tour tout différent de celui qu'elle leur avoit donné en me parlant.) Vous jugez bien que son époux, prévenu en sa faveur comme il étoit, les interpréta dans le sens plus favorable. « Mais il auroit fallu être une souche ou une pierre, continua-t-elle, pour ne pas s'émouvoir des réponses qu'elle m'a faites. » Sur cela elle redit les expressions les plus piquantes dont je m'étois servies avec elle. A dire vrai, elle m'avoit mise dans un état à ne pas ménager les termes, et je lui avois dit tout ce que la rage avoit pu me suggérer... « Enfin, ajouta-t-elle d'un ton radouci, laissons cela, j'oublie tout, et je lui pardonne de tout mon cœur ». Pendant qu'elle parloit, mon crédule et malheureux père ouvroit de grands yeux furieux ; il se mordoit les lèvres, et enfin il s'élança sur moi et me frappa.

• Camille prononça ces derniers mots
d'une

d'une voix tremblante , qui s'affoiblit insensiblement , et qui enfin lui manqua tout-à-fait : un frisson la saisit , et peu après elle s'évanouit. David la prit entre ses bras , mais il ne savoit ce qu'il devoit faire pour la soulager : il étoit lui-même presque aussi foible qu'elle.

Valentin entra dans ce moment ; il ne savoit que penser de ce qu'il voyoit : cependant son premier mouvement fut de s'employer à secourir sa sœur. Il courut chercher de l'eau , lui en jeta au visage , et elle reprit en un moment ses esprits. Ils passèrent le reste de la soirée à parler de choses indifférentes. Valentin parut plus pensif qu'à l'ordinaire. Camille le remarqua , et en fut alarmée ; elle craignoit quelque nouvelle disgrâce. Lorsqu'elle se retira , Valentin la suivit dans sa chambre. Il sembloit qu'il avoit quelque chose à lui dire , qu'il craignoit de découvrir , et qu'il avoit cependant de la peine à cacher.

Son amitié pour Camille n'étoit pas comme celle de ces frères , qui , se voyant maîtres d'un gros bien par l'injuste partialité d'un père appliqué à agrandir sa famille , plus qu'à procurer le

bonheur de ses enfans , renvoient leurs sœurs dans quelque mesure à la campagne , où ils leur passent comme par grace de quoi se garder de la faim , et peut-être de quoi aller de pair avec les filles de leurs fermiers : encore ce qu'ils en font n'est que pour les empêcher de paroître dans le monde , et de venir en ville déshonorer la famille par leur pauvreté.

Valentin avoit les plus tendres égards pour sa sœur ; il n'osoit rien dire qui pût l'offenser. Camille s'aperçut de l'embarras où il étoit , et le pria de lui apprendre la cause d'un chagrin qu'elle étoit fâchée de ne pas partager. Malgré l'opinion de quelques beaux-esprits , elle étoit capable , quoique femme , de tous les sentimens généreux d'une véritable amitié. « Je pense , ma chère sœur , dit Valentin , que vous ne doutez pas de l'attachement sincère que j'ai pour vous , et je crois vous en avoir donné des preuves. Je vous avoue que c'est à votre sujet que vous me voyez inquiet à présent. L'état où je vous ai trouvée tout-à-l'heure , et le trouble que j'ai remarqué dans les regards de monsieur Simple , m'ont fait craindre que vous ne vous jetassiez dans

les plus grands malheurs , s'il se peut , que vous n'en avez éprouvés jusqu'à présent. Je sais bien que dans un cœur aussi généreux que le vôtre , les plus fortes inclinations sont celles que la reconnaissance y fait naître. Je ne suis pas naturellement soupçonneux ; mais l'expérience que j'ai des hommes , votre beauté , et sur-tout l'appréhension où je suis des accidens qui peuvent menacer votre repos , me font voir du danger où peut-être il n'y en a point. Personne ne doit entrer avec plus de précaution que vous dans un engagement qui porte la moindre apparence d'amour. Le naturel sensible que vous avez reçu du ciel , peut vous exposer aux plus terribles revers ; et à moins que vous ne trouviez un homme d'une humeur semblable à la vôtre , ce qui n'est pas fort aisé , vous seriez aussi mal avisée de prodiguer votre tendresse en faveur d'un amant , que le seroit un homme qui s'associeroit de bien avec un autre qui n'auroit pas le sol , qui seroit outre cela un prodigue , et qui enfin ne lui sauroit aucun gré de sa générosité. Monsieur Simple , je l'avoue avec plaisir , en a usé avec nous d'une

façon qui exige de nous des sentimens de la plus vive reconnoissance. Mais si ce qu'il a fait ne vient que de la passion que vous lui avez inspirée; s'il médite votre perte au-lieu de votre bonheur, j'aimerois mieux être encore dans l'état où il nous a trouvés, que de devoir mon bien-être à une personne qui auroit des sentimens si lâches et si indignes ». Camille écoutoit Valentin avec beaucoup d'attention. Dès qu'il eut achevé, elle lui témoigna combien elle étoit sensible à l'intérêt qu'il prenoit à ce qui la regardoit. Elle l'assura en même temps qu'après avoir examiné de près toutes les actions et les moindres paroles de Simple, elle n'avoit rien trouvé en lui qui ne la persuadât de plus en plus qu'il avoit en effet autant d'honneur qu'il paroissoit en avoir: qu'à la vérité elle croyoit qu'il avoit du penchant pour elle, mais qu'il sembloit plutôt soigneux de le cacher, qu'empressé à le découvrir; ce qu'elle imputoit à sa délicatesse, et à la crainte où il étoit qu'elle ne le soupçonnât de vouloir la gêner dans ses inclinations; en se prévalant des services qu'il lui avoit rendus. Ensuite elle pria son frère

de se mettre l'esprit en repos sur ce qu'il avoit vu; elle lui dit que c'étoit la répétition de ce qu'elle ne pouvoit se représenter sans horreur, qui l'avoit jetée dans le désordre où il l'avoit trouvée. Elle lui assura enfin que si on lui parloit d'amour, elle étoit résolue de l'en avertir, et de se conduire en tout par ses conseils.

Simple put à peine fermer les yeux de toute la nuit. Les diverses réflexions qui lui survenoient au sujet de l'histoire de Camille l'occupaient tout entier : les bonnes qualités qu'elle avoit louées dans son père, jointes au traitement qu'elle se plaignoit d'en avoir reçu, paroissoient à David de tristes preuves qu'il n'y avoit point de caractère parfait. Lorsqu'il envisageoit les souffrances de Camille, il se sentoit rempli d'indignation contre son père : mais lorsqu'il réfléchissoit que les artifices de Livie avoient été la cause de toutes les erreurs de son époux, il ne pouvoit s'empêcher de le plaindre et d'en avoir pitié. Mais dès qu'à ces funestes idées, où il ne trouvoit que du désagrément, il voyoit succéder celles de la bonté et de la tendresse de Camille, toutes ses pensées se fixoient sur ce seul

objet; il s'y livroit avec ravissement, et ne s'en sentoit arracher qu'avec peine par le souvenir de la foiblesse dont elle s'étoit avouée coupable, en se réjouissant des inquiétudes que Livie causoit à son père. Cependant tant de vertus lui parloient en faveur de Camille. Quand même ses défauts auroient été plus grands, il n'auroit pas laissé de croire qu'il avoit trouvé en elle ce qu'il avoit si long-temps désiré. Il lui tardeoit d'entendre le reste de son histoire, sûr de n'y rien apprendre qui ne fût fort avantageux à sa maîtresse.

C H A P I T R E X I I .

Continuation de l'histoire de Camille.

LE lendemain, Valentin sortit de bonne heure, et laissa David entretenir en liberté sa chère Camille. Dès qu'ils furent seuls, il la pria de continuer son histoire, ce qu'elle fit en ces termes.

Je finis hier à un endroit dont le souvenir me pénètre toujours si vivement.

que je n'ai pas la force de retenir mes esprits. Quoique j'eusse été dès l'enfance auprès de mon père , il n'en étoit jamais venu à des violences avec moi avant ce temps-là. Le coup m'étourdit ; mais le sentiment me revint bientôt , et me rappella une chaîne d'horribles pensées , qu'il m'est aussi difficile de bannir de ma mémoire , que de trouver des couleurs assez fortes pour les dépeindre. Quand mon père me vit tomber , je crois qu'il s'en effraya d'abord. Il m'aida à me relever , et me mit sur le lit ; mais Livie voyant que je n'avois point de mal , et craignant qu'il ne s'attendrît et me pardonnât , l'entraîna hors de la chambre , sous prétexte qu'elle appréhendoit les effets de sa colère , disant qu'elle étoit fâchée qu'il m'eût maltraitée à cause d'elle , et qu'elle aimoit mieux souffrir les plus grandes insultes , que de le voir épouser sa querelle avec si peu de modération. Elle répéta en même temps , pour l'aigrir davantage , les reproches que je lui avois faits , et qui avoient donné lieu à l'empirement de mon père ; je ne dis pas le mot pendant tout ce temps-là , et à dire vrai je n'en avois pas la

force. Dès qu'ils furent sortis , je me laissai aller sur le lit dans une angoisse que la plus vive imagination ne sauroit se représenter , et je ne comprends pas comment je pus y résister. L'indifférence de mon père à me laisser dans l'état où j'étois , sans se mettre en peine de ce que je souffrois , et sans s'informer si je méritois d'être traitée de la sorte , m'étoit mille fois plus cruelle que le traitement même que je venois d'en recevoir.

Valentin, qui avoit accoutumé de monter à ma chambre toutes les fois qu'il revenoit au logis , rentra peu après. Il me trouva noyée de pleurs , et incapable de lui apprendre ce qui les faisoit couler. Il soupçonna que quelle que fût la cause de ma douleur , Livie n'en étoit pas innocente. D'abord il s'écria qu'il alloit la trouver, pour lui demander à elle-même ce qui en étoit. Je l'arrêtai , et lui fis entendre par mes regards qu'il ne pouvoit faire une démarche plus contraire à mes intérêts ; et je le persuadai enfin à s'asseoir auprès de moi jusqu'à ce que je pusse me remettre assez pour parler. Dès que mes soupirs et mes larmes me le

permirent , je lui appris ce qui m'étoit arrivé. Valentin n'est pas emporté , tant s'en faut : mais les passions d'un homme qui n'est pas aisé à émouvoir sont bien plus à craindre , que celles de ces esprits prompts , que la moindre étincelle fait éclater en transports. Lorsqu'il fut instruit du procédé de ma belle-mère , sa colère ne put se contenir dans les bornes. Il me pressa de le laisser sortir : il dit que le respect qu'il avoit pour mon père ne pouvoit plus l'empêcher d'aller reprocher à Livie son injustice ; qu'il alloit découvrir devant son mari même toutes ses fourberies , et démasquer à ses yeux cette lâche hypocrisie dont il étoit la dupe.

Ces paroles me mirent dans une frayeur extrême , et j'aurois été au désespoir que mon père eût rencontré Valentin dans l'humeur où il étoit. Je le retenois toujours de toute ma force , et je me servis des plus tendres expressions pour l'engager à rester jusqu'à ce que ses esprits fussent calmés , et que nous puissions consulter ensemble sur ce qu'il nous convenoit de faire. Il se rendit enfin à mes prières : je fis ce que je pus pour

l'appaiser ; et dès que je le vis en état de m'écouter, je m'écriai : « Ah, Valentin ! je ne saurois plus vivre dans cette maison. La vue de mon père, depuis que j'ai perdu sa tendresse, m'est aussi cruelle, qu'elle m'étoit agréable autrefois. Que je sois vagabonde, le jouet de la fortune, et livrée aux plus grandes adversités, n'importe ! Y a-t-il misère dans la vie qui puisse égaler ce que je souffre ici ? Mais, hélas ! comment pourrai-je me résoudre à vous quitter ? Puis-je soutenir de m'éloigner de la seule consolation qui me reste ? ou puis-je vous conseiller de me suivre, de quitter la maison de votre père, et de vous plonger dans de plus grands maux que ceux que vous souffrez ? Voilà ce qui me déssole ; voilà la seule pensée qui m'alarme. Car pour moi, quoique le sort me prépare, je suis sûre que hors d'ici rien ne pourra me faire sentir la douleur que j'éprouve en ce moment. Il y a longtemps que j'aurois pris mon parti, si la peur de vous envelopper dans ma disgrâce ne m'avoit arrêtée ».

Valentin jura que rien ne pourroit le séparer de moi ; qu'il m'accompagneroit

au bout du monde si je voulois ; qu'il se croiroit heureux d'employer sa vie à défendre la mienne de tout ce qui pouvoit la menacer , et qu'il ne souhaitoit de vivre , qu'autant qu'il pouvoit m'être utile. « Cependant , ajouta-t-il , il faudroit faire encore un effort avant que d'en venir à ces extrémités , et tâcher de convaincre mon père de la perfidie de sa femme , et de notre innocence. Peut-être avons-nous encore lieu d'espérer un retour d'amitié de sa part. Peut-être que ses yeux s'ouvriront , et que tout se remettra sur le bon pied ».

Livie , (lui répondis-je) , après avoir réfléchi quelque temps à ce qu'il venoit de dire) « est gravé trop avant dans le cœur de mon père. Si sa passion pour elle pouvoit souffrir la moindre résistance , je suis sûre que tous les artifices de sa femme n'auroient pu le pousser à me traiter comme il a fait. Si nous lui ouvrons les yeux sur son erreur , il n'y remédiera pas , et nous en haïra davantage. En lui rendant Livie suspecte , sans le rendre meilleur , nous le rendrons malheureux. Quoique j'en doive souffrir , je ne puis me résoudre à troubler

son repos. C'est à son aveuglement qu'il le doit ce repos, et tout éclaircissement lui seroit plus fatal que son aveuglement même. Si un homme étoit chargé de chaînes, et qu'il fût assez fou pour se persuader que ce sont des bracelets de soie ou de perles, ne seroit-on pas cruel de l'arracher à cette illusion favorable, pour lui faire sentir le poids de ses fers, en lui faisant appercevoir son erreur ? bien plus : si j'aimois ce malheureux, et qu'il poussât sa folie jusqu'à me frapper de sa chaîne, qu'il croiroit trop légère pour me faire du mal, je ne le détromperois pas, à moins que la douleur que je sentirois de ses coups ne m'ôtât ma présence d'esprit. Il est vrai que je voudrois m'éloigner de lui si je le pouvois, comme j'ai dessein de m'éloigner de mon père, de peur que ma promptitude ne m'emporte à découvrir un secret dont dépend tout son bonheur, et que je me crois obligé de cacher ».

Mon frère, qui avoit eu le temps de reprendre sa tranquillité d'esprit, approuva mes raisons. Là-dessus nous convinmes de sortir de la maison, quoique sans bien savoir où nous irions, ou qui voudroit

voudroit nous recevoir. Après bien des réflexions, nous résolûmes de nous réfugier chez une tante qui nous aimoit, et qui sembloit sur-tout être fort portée d'inclination pour Valentin. Nous y fûmes en effet, et la priâmes de nous permettre de rester chez elle jusqu'à ce que nos affaires prissent un tour plus favorable, et que nous sussions où nous placer. Nous ne lui apprîmes de ce qui nous étoit arrivé, que ce que nous crûmes nécessaire pour excuser notre démarche; et nous parlâmes avec toute la précaution imaginable de ce qui pouvoit donner une idée désavantageuse de notre père. Pour ce qui est de Livie, nous n'eûmes pas tant de ménagemens pour elle: aussi ne pouvions-nous nous justifier sans découvrir en partie sa malice. Ma tante parut surprise du portrait que nous lui fîmes de Livie, dont tout le monde disoit du bien. Elle dit que cette querelle n'étoit sans doute qu'un effet de promptitude, et qu'elle nous garderoit volontiers jusqu'à ce qu'elle pût ménager un accommodement. Nous l'assurâmes que la chose étoit impossible, et que nous étions résolus à ne pas retour-

ner dans un endroit où nous n'attendions que du chagrin. La seule grace dont nous la priâmes , ce fut de nous accorder un petit coin dans sa maison , et de ne dire à personne où nous étions. Elle fit peu d'attention à nos paroles , et résolut d'en agir à sa tête.

Le lendemain elle sortit , et à son retour elle vint dans la chambre où nous étions , le visage tout en feu , et la fureur peinte dans ses regards. « Qu'est-ce donc , dit-elle en entrant , que vous venez me dire de Livie , de mauvais traitemens , et je ne sais combien d'autres contes en l'air ? Est-ce que vous avez cru m'en imposer , et me rendre complice de votre méchanceté ? Le frère et la sœur ! O mon bon Jésus ! que viens-je d'entendre ? Je ne croyois pas qu'on pût en venir à un tel abandonnement ». Elle continua long-temps sur le même ton , sans nous donner le temps de lui répondre.

Valentin et moi nous nous regardions avec surprise , et nous faisons en vain tous nos efforts pour entendre ce discours. Enfin , lorsque je la vis épuisée à force de parler , je la priai de m'ex-

pliquer ce qu'il ne m'étoit pas possible de deviner , d'avoir la bonté de nous dire de quoi on nous accusoit , et que nous tâcherions de nous justifier. « Oh assurément , dit-elle , vous êtes fort innocens !... Vous ne savez pas ce que je veux dire ».

Puis elle enfila une longue harangue contre le péché abominable d'inceste ; elle leva les yeux et les mains vers le ciel , parut affligée au dernier point d'entendre que deux personnes qui lui appartenoient de si près fussent de tels monstres d'iniquité. Je compris enfin le sens de ces paroles ; mais comme je me sentois parfaitement innocente , je ne pouvois m'imaginer comment cette pensée avoit pu lui entrer dans la tête : je la priai au nom de Dieu de m'apprendre qui avoit pu lui remplir l'esprit d'un conte si horrible , et je lui arrachai peu à peu la vérité.

Cette bonne femme avoit été l'après-diner chez mon père , dans le dessein de nous réconcilier avec Livie. En entrant , elle trouva mon père avec sa femme. Après les complimens ordinaires , elle nous mit sur le tapis ; elle leur apprit

que nous étions chez elle , et qu'elle étoit venue dans l'intention d'accommoder un petit différend qu'elle supposoit entre nous et notre belle-mère.

Livie s'avisa alors de jouer un rôle , auquel peut-être elle n'avoit pas songé long-temps auparavant. Quoi qu'il en soit , il est certain que quand on peut de gaieté de cœur méditer la ruine d'une personne dont on n'a jamais reçu la moindre offense , on est capable de tout faire pour arriver à ses fins. Si la personne qu'on persécute injustement ne donne point de prise , les plus énormes calomnies ne coûtent rien à inventer à un mauvais esprit , lorsqu'elles sont nécessaires à justifier ses intentions.

Dès que ma tante nous eut nommés , Livie se mit à pleurer amèrement. Elle s'écria qu'elle étoit la plus malheureuse des femmes ; qu'elle ne doutoit pas que nous n'eussions dit d'elle tout le mal dont nous avions pu nous aviser , et que nous étions assez rusés pour savoir les préjugés qu'on a dans le monde contre une belle-mère , quoique de son côté elle en eût toujours agi avec nous comme si nous avions été ses enfans. Elle ajouta



que ce qui lui pesoit le plus, c'étoit la situation où elle nous voyoit, et qu'elle étoit au désespoir lorsqu'elle pensoit aux discours qu'on en feroit dans le monde. « Un jeune homme et une jeune fille qui s'enfuient de chez leur père sans la moindre raison, (car elle n'en pouvoit deviner aucune) cela ne promettoit rien de bon ; et comme on savoit bien à quel point nous nous aimions, cela augmenteroit les soupçons ». Puis elle s'étendit sur plusieurs occasions où Valentin et moi nous nous étions donné des marques de notre amitié réciproque ; et elle finit en disant que quoiqu'elle eût toutes les raisons du monde de croire que nous la haïssions, lorsqu'elle considéroit que nous appartenions de si près à un époux qui lui étoit si cher, elle ne pouvoit s'empêcher d'épouser nos intérêts. Elle prononça ces paroles en jetant sur mon père un regard de tendresse et d'amour, sachant bien que c'étoit la plus forte preuve qu'elle lui pouvoit donner de sa sincérité. Mon père fut quelque temps sans parler. L'idée que Livie venoit de lui donner de nous, le remplissoit de confusion et d'horreur. Tout-à-coup il jura de nous

envoyer prendre , et de nous enfermer tous deux dans des chambres séparées : cela auroit fait avorter tous les desseins de Livie. Elle connoissoit assez l'humeur de son époux , pour prévoir que si nous retournions au logis , sa colère se ralentiroit , et que nous pourrions avec le temps rentrer dans ses bonnes grâces. C'est ce qu'elle avoit résolu d'empêcher ; et se voyant si fort avancée , elle se trouva dans la nécessité de pousser jusqu'au bout. Dans le crime , on s'arrête rarement au milieu de sa course ; il n'y a que le premier pas qui soit difficile.

Livie , feignant un déplaisir et une répugnance extrême à s'expliquer , dit enfin , les larmes aux yeux , que pour empêcher son mari de soupçonner qu'elle en eût mal usé avec ses enfans , elle se voyoit réduite à l'extrémité d'avouer malgré elle la véritable cause de la haine que nous lui portions. « J'ai découvert , dit-elle , en secret »... Elle s'arrêta à ces mots , et pria son mari de lui épargner la douleur qu'elle sentoit à continuer. Mon père , qui étoit tout en feu , dit qu'absolument il vouloit savoir le reste. Livie , avec un air de confusion ,

et baissant la voix , continua ainsi :
 « Le hasard m'a fait découvrir un secret que vos enfans ont toujours craint que je ne révélasse : c'est pourquoi ils cherchoient tous les moyens de me mettre mal dans votre esprit , afin que vous ne crussiez pas ce que j'aurois pu vous dire de cette affaire. Je devrois vous demander pardon de vous avoir caché si long-temps des choses de cette conséquence. La crainte de vous affliger est la seule raison que j'aie eue en cela. Je n'ai jamais pu me résoudre à vous porter le coup que vous sentirez à cette fatale découverte ; et à présent même , rien ne pourroit m'y engager , que le commandement exprès que vous m'en avez fait : en un mot , il y a quelque temps que je découvris un commerce criminel entre votre fils et votre fille. Voilà la source de cette amitié qu'on remarquoit entre eux ; voilà à quoi il faut attribuer la tristesse de Valentin ; et voilà enfin la véritable cause des emportemens de Camille , qu'elle auroit voulu colorer du faux prétexte des mauvais traitemens qu'elle recevoit de nous. Je leur avois promis , sur les sermens qu'ils me firent de se corriger , que vous

n'en sauriez rien. Je ne sais si je suis excusable d'en avoir agi de la sorte ; mais je ne craignois rien tant que de troubler votre repos ; et j'espérois d'ailleurs , par cette modération , retirer vos enfans du précipice où je les voyois courir. Je les veillois d'aussi près qu'il m'étoit possible. (C'est ainsi qu'elle rendoit raison de toutes ses actions.)

Comme j'avois remarqué que depuis peu Camille cherchoit les moyens de se trouver seule avec Valentin , je voulus hier lui donner quelques conseils là-dessus , et c'est à ce sujet qu'elle fit tout le vacarme que vous savez. Voilà ce que je suis prête à soutenir devant eux, et je crois qu'ils n'oseront pas le nier eux-mêmes ».

Vous vous étonnerez peut-être que Livie osât hasarder une calomnie si horrible. Mais si vous y réfléchissez sérieusement , vous trouverez qu'elle ne risquoit rien en tout cela. La franchise apparente étoit une confirmation de ce qu'elle avançoit ; elle savoit bien qu'il ne pouvoit y avoir tout au plus que notre simple témoignage contre le sien ; et devant un juge aussi prévenu en sa faveur que mon père l'étoit , elle ne cou-

roit point de danger d'être soupçonnée d'imposture. Mon père trouvoit tous ses doutes éclaircis par cette accusation. La cause de nos plaintes et de notre mécontentement , n'étoit plus un secret pour lui. Il étoit épouvanté de notre méchanceté , et s'appelloit mille fois malheureux d'avoir donné le jour à des monstres comme nous. Au reste , il jura hautement de ne plus nous revoir. Puis jetant tendrement les yeux sur Livie , il loua son bon cœur et sa prudence , et dit qu'il étoit étonnant qu'il y eût au monde d'assez mauvais esprits pour abuser d'une bonté pareille. Livie reprit qu'elle ne s'étoit jamais mise en peine de notre ingratitude , et que rien n'auroit pu lui arracher le secret de notre honte , que la nécessité où elle s'étoit trouvée de la découvrir ; que si on l'en croyoit , elle nous reverroit au logis ; qu'on se contenteroit de nous séparer , et qu'on ne feroit point de bruit dans le monde d'une affaire de cette nature. Elle connoissoit mon père ; elle savoit bien qu'en se montrant si modérée et disposée à rendre le bien pour le mal , elle se mettoit plus avant dans son esprit , et

qu'elle l'aigrissoit de plus en plus contre nous.

Ma tante, remplie d'horreur pour nous, et d'admiration pour Livie, s'en vint droit à nous en la quittant, s'étant bien promis d'avance de ne point accorder d'asyle dans sa maison à deux abandonnés comme nous.

Mon frère et moi nous restâmes immobiles et interdits au récit choquant de cette scène d'iniquité. On ne manqua pas d'attribuer au sentiment secret de notre crime et à la honte de nous voir découverts, ce qui n'étoit que l'effet de notre étonnement et de l'indignation de voir noircir si lâchement notre innocence. Nous eûmes beau chercher à nous justifier. Ma tante étoit bonne femme, autant que son peu d'esprit vouloit bien le lui permettre. Le malheur étoit qu'elle se trompoit presque toujours dans ses jugemens, et tous les raisonnemens du monde ne lui auroient pas persuadé le contraire de ce qu'elle avoit une fois résolu de croire. L'horrible idée du péché d'inceste avoit vivement frappé son imagination : c'en étoit assez pour nous condamner et pour nous croire coupables sans nous entendre.

David ne put plus se contenir , et regardant Camille avec des yeux qui exprimoient la sensibilité de son cœur : « Grand Dieu , s'écria-t-il , à quelles souffrances avez-vous été réduite , mademoiselle ; et comment pouviez-vous vous soutenir au milieu de ces afflictions ! J'aimerois mieux me voir renfermé dans une caverne , condamné à n'entendre jamais la voix d'un homme , que d'ouïr parler d'une autre Livie. Et comment votre tante pouvoit-elle être si barbare , que de ne pas vous permettre de vous justifier ? » Tant s'en faut , reprit Camille , qu'elle ne se crut pas en sûreté , tant que nous fûmes sous le même toit avec elle.

Ainsi nous nous vîmes abandonnés tout-à-coup , et privés de toute sorte de secours. Une guinée faisoit tout notre bien. Livie prit soin de répandre aussi vite qu'elle put le bruit que nous étions échappés de la maison , pour avoir occasion de continuer notre intrigue avec plus de liberté. Nous tâchâmes inutilement de parler à quelques-uns de nos parens. Il n'y en eut pas un qui voulût nous admettre , hors une vieille cousine ,

qui , au lieu de nous secourir , nous dit toutes les duretés que la malice la plus acharnée auroit pu inventer. C'étoit une espèce de bigotte , dont la conduite avoit toujours été fort réservée , et je crois fermement qu'elle étoit assez sotte , pour s'imaginer qu'elle défendoit la cause de la vertu , pendant qu'elle ne faisoit que purger sa bile , et soulager sa mauvaise humeur.

Nous ne savions de quel côté donner de la tête. Cependant , comme nous étions assez bien mis , nous crûmes qu'on ne refuseroit pas de nous loger dans un quartier où nous ne serions pas connus. Le hasard nous conduisit dans cette maison où vous nous avez trouvés , et où nous louâmes les mêmes chambres que vous occupiez. Mais de quelle façon nous en payerions le louage , c'est ce que nous ne pouvions imaginer.

Pendant ces entrefaites , mon frère tomba malade. Ce surcroît de malheur faillit à me faire perdre l'esprit. Que faire pour le soulager ? Pas la moindre ressource. Avec quels yeux pouvois-je souffrir de le voir manquer du nécessaire ? Et par l'envie de secourir Valentin , je
résolu

résolus d'essayer si je ne pourrois pas exciter la pitié de quelque personne charitable à nous assister. J'évitai tous les endroits où j'étois connue , et m'en fus dans plusieurs bonnes maisons à l'autre bout de la ville. Je leur racontai mon histoire en gros , cachant mon nom et toutes les circonstances qui auroient pu en faire tomber le soupçon sur ma famille.

Parmi ceux à qui je m'adressai , il se trouva plusieurs gentilshommes assez bienfaits (au moins je le croyois dans ce temps-là) pour me donner de quoi fournir à Valentin ce qui lui étoit nécessaire. Je fus vivement touchée de leur générosité , et je m'imaginois que je ne pourrois jamais leur en témoigner assez de reconnoissance. Mais lorsque j'allai chez eux une seconde fois (car on m'avoit dit de revenir quand je me trouverois en besoin) on ne m'entretint que de ma beauté , et on commença à me parler sur un ton à me faire entendre qu'on n'étoit pas assez sot pour donner sans intérêt. Enfin je trouvai qu'il n'y avoit rien à attendre de ce côté-là , à moins que je ne voulusse acheter leurs

bienfaits d'un prix que je croyois fort au-dessus de tout ce qu'ils pouvoient faire pour moi. Privée de cette ressource , je me vis obligée d'avoir recours à d'autres moyens pour nous soutenir. Par les soins que j'avois pris , la fièvre avoit quitté Valentin , mais elle l'avoit laissé si foible , qu'il ne pouvoit bouger de son lit. J'avois éprouvé qu'il n'y avoit qu'un seul moyen d'émouvoir la charité des hommes, et je remarquai bientôt que toutes les femmes à qui je me présentois , me regardoient d'un air sec et dédaigneux , quoique je n'en pusse deviner la raison. Mon courage et ma force étoient usés , et j'aurois succombé au poids de mes afflictions , si l'envie de soutenir Valentin ne m'avoit retenue en haleine.

Il me vint un jour dans l'esprit de me déguiser d'une façon à pouvoir affronter sans danger les regards les plus lubriques. Je me fis une bosse , je me barbouillai le visage de plusieurs taches jaunâtres ; je me défigurai si fort en un mot , qu'en me regardant dans le miroir je fus presque épouvantée de ma figure , et je me crus un préservatif parfait contre la tentation. Je m'habillai cependant assez

proprement , et je sortis pour essayer le succès de mon nouveau stratagème. Je ne trouvai pas un homme qui voulût m'écouter. Si je commençois à parler de ma misère , ils se regardoient l'un l'autre en riant , et paroissoient me dire que peu leur importoit ce que pouvoit souffrir une misérable qui n'étoit pas capable de contribuer à leurs plaisirs. Les femmes à la vérité n'avoient plus leurs airs dédaigneux ; elles me regardoient d'un œil de pitié , mais je n'en tirois pas grand'chose. Toutes disoient qu'elles m'auroient assistée , si elles eussent été en état de le faire. Et là-dessus on m'envoyoit chez d'autres , qui , à ce qu'on me disoit , possédoient des richesses immenses , et pouvoient être généreuses sans s'incommoder. Mais lorsque je venois chez ces personnes si riches , je n'y trouvois que des gens qui se plaignoient de leur pauvreté , et qui étoient au désespoir de n'avoir pas les moyens de me secourir. Vous vous imaginez bien que ce n'étoit pas chez des personnes du premier rang que j'allois ; je n'avois pas les moyens de percer jusqu'à eux. Je ne trouvois d'entrée que

chez ces sortes de gens où un habit propre est un passe-port suffisant pour arriver à les voir et à leur parler. Ma figure empruntée m'ayant servi aussi peu que celle que j'avois reçue de la nature , je commençai à me regarder avec une espèce d'horreur , et à considérer que c'étoit moi qui avois réduit Valentin à l'état pitoyable où il se trouvoit. Il étoit si foible , que ce que je pouvois lui procurer ne suffisoit pas à rétablir ses forces et sa santé. Si j'avois pu maîtriser mes passions , me disois-je , jusqu'à supporter patiemment les dédains de mon père et les mauvais traitemens de Livie , quoique mon frère n'eût pu mener une vie heureuse au sein de sa famille , il y auroit au moins trouvé les secours nécessaires dans sa maladie. Falloit-il sacrifier le repos , et peut-être la vie du meilleur de tous les frères à ma propre satisfaction ? Ces tristes réflexions , jointes à mes autres souffrances , faillirent à l'emporter sur le desir que j'avois de vivre , tandis que je pouvois être utile à Valentin. Il est constant que si je n'avois eu que moi à soigner , j'aurois renoncé sans regret à la vie , et je me

serois laissé mourir de faim , sans lutter davantage contre ma mauvaise fortune. Mais aussi-tôt que je jetois les yeux sur Valentin , je sentois mon cœur prêt à se fendre , et je ne songeois plus qu'aux moyens de le délivrer de ses souffrances. Le seul expédient dont je pus m'aviser , fut de sortir en haillons et d'aller demander l'aumône. Je mis aussitôt mon dessein en exécution , et j'allai prendre place au coin d'une rue , où je restai toute la journée. Là je disois à tous les passans autant de mon histoire , qu'ils en vouloient écouter. Plusieurs secouoient la tête , en disant que c'étoit une honte qu'on souffrit tant de gueux par la ville , qu'on ne pouvoit traverser une rue sans en être importuné : cela dit , ils suivoient leur chemin sans rien donner. Cependant , lorsqu'il passoit beaucoup de monde à-la-fois , il y en avoit plusieurs qui me jetoient un sol , d'autres deux liards , de façon qu'un soir je me trouvai au-delà d'undemi-écu.

J'allois me retirer sur la brune , fort contente de ma journée , lorsque tout-à-coup je me vis entourée de deux ou trois drôles aussi mal équipés que moi ,

qui me serrèrent de si près , que je ne vis point de moyen de m'échapper. Un d'eux me dit à l'oreille , que si je faisois le moindre bruit , j'étois une femme morte. Je me suis souvent étonnée qu'une menace semblable pût inspirer de la terreur à une personne aussi misérable que je l'étois. Cependant , soit par une timidité naturelle , soit par l'étourdissement où cette violence imprévue m'avoit jetée , je me laissai mener où ils voulurent , sans oser crier au secours. Ils me prirent par-dessous les bras , comme si j'eusse été de leur compagnie , et ils m'entraînèrent dans une chambre , où , pendant que deux me tenoient , un autre fouilla la poche où j'avois mon petit trésor , et prit tout ce qu'il y avoit jusqu'au dernier liard. Puis un d'entre eux me demanda brusquement comment j'osois mendier dans leur département. Ensuite m'ayant donné , l'un un coup de pied , l'autre un soufflet , ils m'emmenèrent par tant de détours , qu'il m'auroit été impossible de retrouver le même chemin , et me laissèrent enfin dans une rue que je ne connoissois pas. Je demandai le chemin de mon quartier , et

m'en retournai au logis accablée de chagrin. Mes haillons et ma difformité apparente me défendirent des insolens, et il y a apparence que ce fut mon déguisement qui fit que ces trois coquins se contentèrent de me voler, sans pousser plus loin leur brutalité.

« David frémit d'horreur à cette idée : quoiqu'il n'eût jamais fait d'imprécation, peu s'en fallut qu'il ne donnât Livie au diable dans ce moment. Cependant il se contenta de dire que les plus grands châtimens étoient au-dessous de ses crimes. A chaque mot qui sortoit de la bouche de Camille, il trembloit de ce qu'il alloit entendre, et sentoit dans son cœur toutes les angoisses qu'elle avoit essayées. Eh ! que pouviez-vous donc faire, s'écria-t-il, dans cet état déplorable ? Hélas ! monsieur reprit-elle, je ne savois où j'en étois ; le cœur me manquoit, et j'étois toute meurtrie des coups que ces malheureux m'avoient donnés : mais cela n'étoit qu'une bagatelle, au prix de l'horreur qui me saisissoit à la vue de Valentin languissant, et prêt à s'évanouir faute de nourriture, que je ne savois comment lui procurer.

La maîtresse du logis avoit déjà bien fait du bruit , pour être payée , et j'avois beaucoup de peine à l'appaiser d'un jour à l'autre par des promesses et des soumissions. De lui découvrir toute notre misère , je craignois que ce ne fût là le moyen de tout gâter , et de nous nous faire mettre à la porte. Néanmoins , tout désespéré que pût être ce remède , je me vis obligée d'y avoir recours. Je la menai donc dans notre chambre , où je la priaï de me donner quelque chose pour soulager ce pauvre malheureux qu'elle voyoit sur le point de mourir de foiblesse. Elle se mit à me quereller , et me demanda « comment je croyois que de pauvres gens pouvoient vivre et payer le loyer de leur maison , quand des misérables comme nous venoient louer leurs chambres ? Pourquoi ne travaillois-je pas , si je n'avois pas d'autres moyens de me maintenir ? qu'il faisoit beau voir de faire le monsieur et la madame , quand on n'avoit pas le sou ». Je lui dis que si elle vouloit me trouver de l'ouvrage , j'étois prête à travailler tant que mes bras pourroient suffire pour lui payer ce que je lui devois ; qu'en at-

tendant je la priois de nous donner quelque chose pour nous soutenir dans ce moment. « Vraiment oui , répondit-elle , je serois-là une belle équipée. Il me faudroit répondre de l'ouvrage , et je perdrois encore cela par-dessus le marché. Il n'y a personne que je sache qui veuille risquer de donner de l'ouvrage à des gueux ».

Grand Dieu ! dit David , ai-je pu demeurer sous le même toit avec un monstre de la sorte , une créature assez barbare pour insulter aux souffrances des malheureux ?

Hélas ! monsieur , dit Camille , il n'y a point d'état si fâcheux que celui d'une femme bien née , dans la misère. Par misère , j'entends d'être réduit à manquer du nécessaire ; car le bon sens doit nous apprendre à modérer nos desirs , à retrancher notre dépense lorsque l'argent nous manque , et à nous contenter du peu que nous avons. La naissance , l'éducation , les alliances deviennent des disgrâces , lorsque nous n'avons pas les moyens de nous soutenir dans le rang où nous sommes nés. Nos parens et nos amis croient se déshonorer

en nous avouant. Il est vrai que dans mon cas , il y avoit quelque chose de particulièrement malheureux. La perte de ma réputation excusoit en quelque manière la cruauté de mes parens , quoique je ne doute pas que sans cela ils n'en eussent agi à-peu-près de la même façon. Les hommes s'imaginent que notre pauvreté leur permet de choquer nos oreilles des propositions les plus indignes ; et je crains fort qu'il n'y ait des femmes qui ne soient pas fâchées de voir tomber au-dessous d'elles des personnes qui autrefois alloient de pair avec elles. Si nous avons recours au travail pour vivre , les gens de métier croient que nous tâchons de leur ôter le pain de la bouche ; ils s'unissent , ils cabalent contre nous ; ils disent que si nous n'avions pas mérité notre disgrâce , nos parens n'auroient pas manqué de nous aider. Les gens du premier rang sont occupés de tant de soins , que fussent-ils la générosité même , ils ne pourroient écouter les plaintes de tous ceux qui viennent leur demander du secours. Pour ce qui est des petites gens , ils traitent les personnes de nais-

sance que la fortune a jetées parmi eux , comme j'ai vu des vaches à la campagne en user les unes envers les autres. Lorsqu'il y en a une qui tombe dans un fossé , tout le reste lui tourne le derrière en ruant , et en la repoussant en bas quand elle s'efforce de sortir. Ils ne sauroient souffrir que nous allions de pair avec eux , ou que nous gagnions notre vie comme eux. Si nous ne pouvons nous mettre au-dessus de leur état , ils veulent avoir la satisfaction de nous plonger infiniment plus bas qu'ils ne le sont eux-mêmes. Enfin une personne qui a le malheur de se trouver dans ce cas , se voit dans un monde rempli d'habitans , aussi seule et délaissée que dans le plus sauvage. Elle n'est d'aucune condition ; d'aucune société ; personne ne veut l'admettre dans le rang qu'il occupe lui-même. Elle voit tous les bienfaits que la nature libérale répand à pleine main sur toutes les autres créatures , sans espérance de les partager avec elles. Telle étoit ma situation , monsieur , lorsque vous eûtes la bonté de m'en tirer.

Ces paroles de Camille tournèrent

toutes les pensées de David sur cet heureux jour , où la fortune lui avoit offert l'occasion d'arracher à un abîme de maux cette personne si aimable et si vertueuse. Le ravissement qu'il sentit dans ce moment ne sauroit s'exprimer ; et il n'y a que ceux qui sont capables de la même générosité , qui puissent s'en former une idée. « Non , mademoiselle , s'écria-t-il dans la plénitude de son cœur , eussé-je mille années à vivre , je ne pourrois goûter un plaisir égal à celui de vous avoir rendu ce petit service. Mais s'il est vrai que vous croyez m'avoir quelque obligation , la seule grace que je vous demande , c'est de n'en parler jamais à l'avenir ». Camille fut aussi touchée que surprise de ces sentimens nobles et désintéressés. Cependant elle ne dit pas ce qu'elle en pensoit pour lors , et elle continua son histoire en ces mots.

Pendant que cette femme impitoyable nous parloit sur le ton que je viens de vous dire , une voisine qui étoit venue la voir , attirée par le bruit extraordinaire de cette voix naturellement des plus fortes , monta à notre chambre pour savoir ce que c'étoit. Je courus vers
elle

elle dès qu'elle fut entrée , et aussi-tôt que les mugissemens de l'hôtesse baissèrent assez pour qu'on pût s'entendre , je lui exposai le cas où je me trouvois : cette pauvre femme , touchée au vif de mes paroles , et de la vue de mon frère pâle et languissant , tira une pièce de six sous qu'elle me donna , quoique son travail suffît à peine pour la maintenir. Avec cela je fus en état de soutenir Valentin pendant deux jours. Son estomac étoit trop foible pour souffrir autre chose que des biscuits. Pour moi , je n'avalais que du pain et de l'eau , ne voulant priver mon frère que de ce qui étoit précisément nécessaire à me tenir en vie. Dès que cette bonne femme fut sortie , l'hôtesse se remit sur son premier ton. Elle me dit qu'elle ne vouloit pas se mettre de nouveaux embarras sur les bras , et qu'elle alloit envoyer chercher les officiers de la paroisse , pour qu'ils fissent de nous ce que bon leur sembleroit. Je la priai au nom de Dieu de ne nous pas renvoyer dans l'état où nous étions , et j'obtins enfin avec beaucoup de peine que nous resterions encore chez elle , à condition que nous irions au galetas , où

nous nous contenterions d'une seule chambre. « C'étoit tout ce qu'elle pouvoit accorder à des gueux comme nous ; et si nous ne trouvions pas moyen de la payer au bout de huit jours , elle avoit résolu de ne se plus laisser amuser ». Comme nous savions qu'elle étoit naturellement bonne , nous cherchions à lui en imposer ». Ajoutez à cela un déluge de plaintes et de reproches , que nous étions bien heureux d'être tombés entre ses mains , et qu'il y avoit bien peu de personnes , dans ce temps de misère , qui auroient poussé la charité aussi loin qu'elle. Nous fûmes donc obligés de souscrire à tout ce qu'elle voulut , et de nous aller fourrer dans ce taudis où vous nous trouvâtes. Là elle ne manqua pas de nous venir voir une fois par jour , pour nous apprendre le besoin où elle étoit de son argent , quoiqu'elle sût fort bien qu'il nous étoit impossible de la payer.

Cette bonne voisine qui nous avoit déjà secourus , nous apporta encore six sous. Peu après elle quitta la ville pour aller servir en province , de façon que nous perdîmes encore le peu d'espérance qui nous restoit de ce côté-là. J'aurois

souhaité , je l'avoue , pendant cette terrible semaine , que Valentin eût été mort , plutôt que de le voir consumer de misère à mes yeux. Je ne dépeindrai pas à un cœur aussi tendre que le vôtre , l'horreur qui partageoit mon esprit entre l'angoisse que je souffrois , et l'attente de voir mon frère mis à la porte dans l'état pitoyable où il étoit. Le temps fatal étoit expiré en effet , et notre redoutable hôtesse étoit montée dans la résolution de nous chasser , lorsque le bruit qu'elle fit vous amena à notre secours. Elle s'étoit saisie peu-à-peu du peu de meubles qu'il y avoit dans cette chambre affreuse , sous ptétexte d'en avoir besoin , jusqu'à ce qu'elle ne nous eût rien laissé du tout. J'avois ménagé le peu que j'avois reçu de notre bonne voisine , de façon que mon frère n'avoit été qu'un seul jour sans nourriture. Pour moi , il y avoit deux jours que je n'avois goûté que de l'eau ; et dans cet abandon général , nous aurions péri , si le ciel ne vous eût envoyé nous sauver et nous remettre dans l'abondance.

Camille finit ici son récit ; et David l'ayant regardée avec étonnement , al-

loit faire quelques remarques sur les scènes différentes d'affliction par lesquelles elle avoit passé , lorsque Valentin , entrant dans la chambre , leur fit tourner le discours sur des sujets plus agréables.

C H A P I T R E X I I I .

Beaucoup plus court que le précédent, où l'on ne laissera pas de faire de surprenantes découvertes.

DÈS que Simple put retrouver l'occasion d'entretenir Camille en particulier, quelques réflexions qu'il fit sur son histoire , l'entraînèrent à parler de Cinthie. Camille n'eut pas plutôt ouï ce nom , qu'elle parut fort empressée à s'informer de la personne. Cela ouvrit les yeux à David , et il reconnut aussi-tôt qu'il avoit devant lui la demoiselle dont Cinthie lui avoit parlé d'une manière si avantageuse. Cette heureuse découverte , qui justifioit la passion qu'il avoit pour Camille , satisfit la délicatesse de David , et lui

Donna une joie qu'il est plus aisé de sentir que d'exprimer.

Pendant le récit que Camille lui avoit fait de sa vie , l'esprit de Simple avoit été trop attaché au rôle qu'elle y jouoit elle-même , pour s'arrêter à ce qui regardoit une autre personne. C'est pourquoi il n'avoit point fait d'attention à ce qu'elle avoit dit de cette amie , qui , après la mort de son père , étoit allée demeurer avec une dame de qualité. Mais , après quelques éclaircissemens , ils furent bientôt convaincus que Cinthie étoit la personne même avec qui Camille avoit été liée d'une si étroite amitié.

Là-dessus Simple raconta l'histoire de Cinthie , dont les afflictions touchèrent Camille si sensiblement , qu'elle ne put s'empêcher d'en pleurer. David sentit remuer toute sa tendresse à la vue de ses larmes , et goûta le plaisir secret de réfléchir qu'elle en pouvoit verser sur un si juste sujet.

Puis il lui dit qu'elle devoit apprendre à Valentin l'espérance qu'elle avoit de revoir son amie. Camille répondit en soupirant , qu'elle ne cachoit jamais rien à son frère de ce qui pouvoit lui faire

plaisir. Simple attribua ce soupir au souvenir des malheurs de son amie ; mais il y avoit là-dessous quelque chose qui la regardoit encore de plus près. Camille se rappelloit assez la conduite de son frère à l'égard de Cinthie , pour savoir qu'il ne pourroit apprendre la nouvelle de son retour sans un grand trouble d'esprit. Cependant , dès qu'elle le revit , elle l'informa peu-à-peu de ce que David lui avoit raconté. On ne sauroit exprimer l'émotion de Valentin , la pâleur de son visage et l'inquiétude qu'on lisoit dans ses yeux à chaque mot que Camille prononçoit. Simple , à qui la bonté de son cœur ne permettoit pas de connoître la malice sur les apparences , entendoit aisément par le même motif les caractères que la tendresse peint sur le visage d'une personne vertueuse. Il ne fut pas long-temps par conséquent à juger mal de Valentin , par ce qu'il voyoit.

Camille en avoit agi avec beaucoup de discrétion. Quoiqu'elle eût appris à David , comme à son ami et à son bienfaicteur toute l'histoire de sa vie , elle n'avoit dit de son frère que ce qui lui avoit paru absolument nécessaire ,

croyant qu'elle n'avoit pas le droit de découvrir les secrets d'un autre sans sa permission.

Valentin , après avoir changé plusieurs fois de couleur , se remit enfin de son agitation , et pria David de lui apprendre tout ce qu'il savoit de Cinthie. Simple satisfit à l'instant sa curiosité. Il alla même jusqu'à l'informer du refus qu'elle avoit fait de sa main et de celle de Milord....

Valentin pria sa sœur d'écrire sur-le-champ à Cinthie : ils étoient instruits de l'endroit où demuroit la cousine de leur amie ; et Camille , qui ne savoit ce que c'étoit que de refuser la moindre chose à son frère , alla faire la lettre au même instant.

Lorsque Simple , Camille et Valentin se furent séparés pour s'aller coucher , leurs réflexions furent aussi différentes que leur situation. Camille étoit sur les épines , lorsqu'elle songeoit que David avoit pu offrir sa main à Cinthie. David se réjouissoit de ce que le refus de Cinthie le laissoit en liberté de se donner à Camille. Pour ce qui est de Valentin , il passa toute la nuit entre l'es-

pérance et la crainte. Le refus que Cinthie avoit fait de Simple et de Milord... lui donnoit quelquefois le plaisir le plus sensible , par l'idée flatteuse que c'étoit lui qui en étoit la cause. Mais plus il se livroit à la joie que cette pensée lui causoit , plus la douleur en étoit vive , lorsque de cet état il passoit à celui de la crainte , et qu'il soupçonnoit un autre amant plus heureux , qui étoit peut-être en possession du cœur de sa maîtresse. Plus l'ardeur avec laquelle il souhaitoit d'être aimé de Cinthie , étoit grande , plus il doutoit de l'être. Ses plaisirs et ses peines augmentoient ou diminuoient selon le tour de son imagination , comme les objets paroissent grands ou petits en les regardant , tantôt par un bout de la lunette , et tantôt par l'autre. Mais laissons-le pour un moment à ses réflexions , afin de retourner à l'objet qui les causoit , et voyons ce qui arriva à Cinthie après qu'elle eut quitté David.

A son arrivée à la campagne , où elle s'étoit flattée du plaisir de trouver son ancienne amie , et de jouir de quelque repos après toutes les traverses par les-

quelles elle avoit passé, la première nouvelle qu'elle apprit, fut que sa cousine étoit morte depuis huit jours, avoit perdu sa mère l'année d'auparavant; que la défunte lui avoit laissé le peu qu'elle avoit, et qui se montoit à trente liv. sterling par an. La pensée que ni le temps ni l'absence n'avoient pu effacer du souvenir de cette pauvre fille, l'amitié qu'elle lui avoit témoignée autrefois, augmenta le chagrin que Cinthie avoit senti en apprenant sa mort.

Elle ne put souffrir de rester dans cet endroit, qu'autant de temps qu'il lui en falloit pour arranger ses affaires. Ensuite elle envoya prendre une place dans le carrosse de Londres, où elle étoit résolue de retourner; semblable à un malade qui a une fièvre ardente, et qui, étant toujours inquiet, croit se mettre à son aise en changeant de place.

C H A P I T R E X I V .

*Entretien de quelques voyageurs
dans un carrosse de voiture.*

IL y avoit trois hommes dans le carrosse , outre Cinthie . Il faisoit encore obscur quand on partit ; et les différentes pensées qui lui rouloient dans l'esprit , l'empêchèrent d'entrer en discours avec ses compagnons de voyage . Au point du jour , un homme de bonne mine qui étoit assis vis-à-vis d'elle , la tira agréablement de sa rêverie , par quelques remarques qu'il fit sur les beautés de la nature , sur l'aurore , sur le soleil qui se levoit , et sur les autres ouvrages de la main bienfaitrice du Créateur . Pendant ce discours , un des deux autres voyageurs secouoit la tête en murmurant entre les dents , et le troisième bâilloit de toute sa force . Enfin le bâilleur , las d'écouter ce qu'il croyoit le plus plat galimathias qu'on eût jamais prononcé , se tourna vers Cinthie , et jurant que les seules beautés naturelles qu'il eût jamais étudiées , étoient celles du beau-

sexe , il s'avança pour lui prendre la main : mais elle savoit assez son monde pour n'être pas embarrassée à repousser ces familiarités impertinentes ; et la manière dont elle y répondit , rendit notre dameret fort civil pendant tout le temps qu'elle fut obligée de se trouver avec lui.

La mine et l'habillement des trois voyageurs suffisoient presque à expliquer leurs caractères. Le premier , dont le discours avoit si fort plu à Cinthie , avec un habit tout uni , avoit un air de propreté remarquable : son visage calme et serein marquoit la tranquillité et le contentement de son cœur. Le second étoit aussi sale que le premier étoit propre : son air dérangé , ses habits chiffonnés et ses cheveux hérissés faisoient soupçonner qu'il ne s'étoit pas couché de trois jours tout au moins : il avoit un côté de visage tout livide et meurtri , apparemment des coups qu'il avoit reçus dans des querelles nocturnes : en un mot , tout son extérieur portoit des signes évidens du désordre et de la confusion de son ame , et on ne pouvoit l'envisager sans horreur. Le troisième , qui n'admiroit que le beau sexe , avoit ses cheveux en papillotes , une

veste bordée d'argent , et enfin tout ce qui peut marquer le soin de se bien mettre avec un air de négligence.

Au premier endroit où l'on s'arrêta pour déjeuner , les deux derniers eurent grand soin de demander qui étoit l'ennuyeux personnage qui avoit voulu les prêcher en chemin : et comme celui-ci étoit fort connu dans ces cantons , ils apprirent bientôt que c'étoit un ecclésiastique. Nous distinguons donc à l'avenir ces trois personnages par les noms de Ministre , d'Athée , et de Papillon ; car comme ce dernier étoit un de ces êtres indéfinissables , qui n'ont rien qui puisse les caractériser , on ne sauroit les marquer que par ses couleurs.

Dès qu'ils furent remontés dans la voiture , l'Athée qui s'étoit renforcé d'une bouteille de vin , son déjeuner ordinaire , se tournant brusquement vers le Ministre : « Oh ça , monsieur le curé , lui dit-il d'un air grossier , je n'étois pas en train de parler ce matin , lorsque vous vous imaginiez de prouver avec tant d'éloquence , qu'il faut que ce soit une sagesse infinie qui se soit mêlée des affaires de la création ». (Pendant qu'il prononçoit

prononçoit ces mots, il y eut une si violente secousse dans le carrosse, qu'ils purent à peine tenir dans leurs places.) « Bon, continua-t-il, d'un air de triomphe, voilà un accident qui vient fort à propos, pour prouver que le hasard est la seule cause de tout ce qui nous arrive dans le monde. Autrement, je voudrois bien savoir pourquoi les chemins sont si raboteux, qu'on ne sauroit aller d'un endroit à un autre sans être disloqué ». (En effet, à en juger par sa figure, on auroit cru qu'au moindre mouvement, tous ses membres alloient s'écrouler.) « Quant à moi, continua-t-il, lorsque je considère les maux innombrables qui règnent dans l'univers, je m'étonne qu'il y ait des gens assez hardis pour parler d'une divinité, sur-tout lorsque je considère qu'on ne croit un Dieu que sur le témoignage de quelques imposteurs, qui sont payés pour parler comme ils font. Au moment où je parle, je me sens un mal de tête et un désordre dans tout mon corps, qui me persuadent aisément que je ne suis pas l'ouvrage de la sagesse : il est vrai que j'ai veillé des nuits entières, et que j'ai diablement bu tous ces jours

ici. Mais si c'étoit un être plein de bonté et d'amour pour ses créatures qui nous eût placés sur la terre , il est certain que nous n'aurions eu ni tentation ni pouvoir de nous faire du mal. Cela me paroît absurde ; et , malgré la raison qui nous met , dit-on , au-dessus des bêtes , nous sommes , ce me semble , de si foibles , de si chétives créatures , que je conçois aisément que le hasard seul a eu part à notre création. Le clergé est intéressé sans doute à nous gouverner. Mais dans quelque folie que je puisse donner , j'éviterai toujours celle d'encenser les chimères des prêtres et de la superstition ». Il continua longtemps à débiter des raisonnemens de la même force ; et lorsqu'il crut qu'il étoit temps d'achever , je veux dire lorsque les fumées de son vin commencèrent à s'évaporer , il fixa ses gros yeux effarés sur le Ministre , dont il voyoit la modestie , résolu , s'il ne pouvoit l'emporter sur lui par ses argumens , de le déconcerter par son impudence.

Papillon , qui avoit gardé le silence jusques-là , et écouté attentivement le verbiage de l'autre , commença à jaser

à son tour. Ses discours furent tout aussi impies que ceux de l'Athée, quoique par un motif différent : car, au lieu que ce dernier, par un penchant naturel au vice, et une ferme résolution d'en éprouver toutes les suites, plutôt que de rien refuser à ses passions, s'efforçoit d'étouffer l'idée d'une divinité, et d'inventer mille sophismes pour donner le change à sa conscience ; Papillon qui étoit naturellement disposé à une vie réglée, et dont les inclinations ne le portoit à rien qu'on ne pût tolérer dans toutes sortes de religions, tâchoit de se charger de toutes les apparences de l'impiété, parce qu'il étoit assez sot pour s'imaginer que cela lui donnoit l'air d'un homme d'esprit. Comme il ne pouvoit percer assez avant pour juger du point en débat, il s'attachoit à l'opinion qui paroissoit lui offrir le plus beau champ d'étaler les talens qu'il se croyoit. Il étoit satyrique de profession, et s'étoit fait une loi de n'épargner jamais le ridicule : et pensant que rien n'en étoit plus susceptible que la religion et les ecclésiastiques, il répéta tout ce qu'il avoit ouï dire sur ce sujet. L'orgueil des prêtres,

leur avidité pour les dîmes , et mille autres railleries usées et rebattues , assaisonnèrent long-temps ses fades discours , qu'il débitoit d'un air à convaincre chacun de sa folie , et de la haute opinion qu'il avoit de son discernement.

Le Ministre écouta tous les argumens de l'Athée et les plaisanteries de Papillon, sans les interrompre ; et si leurs impertinences eussent roulé sur toute autre matière , il y a apparence qu'il n'auroit pas pris la peine de leur répondre. Mais dans ce cas il crut que le devoir de sa profession l'obligeoit à leur faire sentir leur erreur : il voyoit bien que d'approfondir la question , ce seroit se mettre hors de la portée de ceux qu'il devoit instruire , et perdre son temps par conséquent. Il résolut donc de s'en tenir à la surface des choses , et ne fit que prouver à l'Athée , que l'inégalité des chemins , et son mal de tête après la débauche (qui étoient les deux points où son homme s'étoit attaché) n'empêchoient pas qu'il n'y eût un Dieu : puis il tâcha charitablement de le retirer du genre de vie où il le voyoit plongé , en lui démontrant qu'il lui étoit aisé d'obtenir la

santé et la tranquillité d'esprit , en faisant ce qui dépendoit de lui , je veux dire en menant une vie sobre et rangée ; et qu'alors il auroit autant de raisons de rendre graces à l'auteur de son être , qu'il croyoit en avoir de se plaindre de lui.

Pour ce qui est de Papillon , (dont avec un peu d'expérience il étoit aisé de découvrir les dispositions) il s'appliqua seulement à lui faire comprendre le peu d'esprit qu'il y avoit à répéter ce qui avoit été dit et redit mille fois , et pour l'encourager à penser , ou , pour mieux dire , à parler d'une autre façon , il lui assura qu'il pouvoit apprendre beaucoup plus de bons mots et de railleries fines contre le parti qu'il venoit d'épouser , que contre celui qu'il attaquoit , et les répéter avec moins de danger qu'on s'apperçût du pillage.

Chaque mot qui sortoit de la bouche du Ministre , prouvoit clairement à Cinthie qu'il ne pensoit pas à faire parade de son esprit , et que ses discours étoient simplement l'effet de sa charité. Elle garda le silence pendant tout le temps qu'il parla ; mais dès qu'il eut achevé , elle ne put s'empêcher de railler Papillon

sur son empressement à montrer de l'esprit. Elle s'offrit en même temps à lui indiquer plusieurs sujets plus propres à exercer son humeur satyrique que la religion, et beaucoup plus à sa portée ; la galanterie , par exemple , le jeu , les modes , etc.

Ses paroles causèrent un grand éclat de rire de la part de l'Athée , et de Pappillon. « Parbleu ! s'écria ce dernier , les prêtres ne manquent jamais d'avoir les femmes de leur côté ; je n'ai jamais vu un exemple du contraire ». A quoi il ajouta plusieurs quolibets insipides , qu'il ne vaut pas la peine de répéter. Après cela il ne restoit à nos deux champions , qu'à bâiller et à faire bien du tapage , pour que l'amour de la paix fermât la bouche à leurs adversaires , puisqu'ils n'étoient pas en état de les réfuter. Cinthie et le Ministre furent étourdis de ce mélange de bruit et d'impertinence jusqu'à l'arrivée du carrosse à l'hôtellerie où ils devoient passer la nuit. Là ils prirent congé de leurs ennuyeux compagnons de voyage , et se retirèrent chacun à sa chambre , sous prétexte qu'ils étoient las et indisposés.

Dès le premier moment que l'Athée avoit jeté les yeux sur Cinthie , il avoit ruminé de quelle manière il s'y prendroit pour ménager un tête-à-tête avec elle. Comme il se tenoit pour dit qu'il n'y avoit pas une vertu parmi les hommes , il ne craignoit pas de manquer son coup. Il étoit convaincu du bon goût de Cinthie , par le mépris qu'elle avoit témoigné pour Papillon. Il concluoit de là qu'elle auroit du penchant pour les gens d'esprit , et se croyoit par conséquent certain de réussir. La seule difficulté étoit de se trouver seul avec elle. Mais pendant qu'il se fatiguoit l'esprit à chercher des moyens d'accomplir ses desseins , le hasard lui offrit l'occasion qu'il souhaitoit et qu'il n'avoit pas l'adresse de se procurer.

Il faisoit un beau clair de lune. Cinthie se sentant portée à la rêverie , et voyant l'Athée et Papillon autour d'une bouteille , elle les crut engagés pour le reste de la soirée , et descendit par un escalier dérobé dans le jardin de l'hôtellerie , où il y avoit un cabinet de verdure. Elle s'assit dans cet endroit , laissant errer son imagination par toutes les

scènes différentes de sa vie. Les mauvais traitemens qu'elle avoit reçus de presque tous ses proches, et leurs manières toujours proportionnées à l'état de sa fortune, ne lui fournissoient que des objets désagréables. Ayant enfin épuisé tous ces sujets de tristesse, son esprit commençoit à lui offrir des idées plus riantes; mais il étoit dit qu'elle ne jouiroit pas d'un moment de plaisir pendant ce jour-là. Ses réflexions n'eurent pas plutôt pris ce tour favorable, qu'elle apperçut l'Athée assis auprès d'elle. Il avoit endormi son compagnon à force de boire; et comme il se couchoit rarement avant les quatre heures, il étoit venu roder dans le jardin, et s'étoit glissé tout doucement dans le cabinet de verdure, où il avoit entrevu Cinthie. Elle tressaillit en le voyant; mais elle tâcha de cacher sa crainte, pensant qu'une apparence de courage étoit le meilleur expédient dont elle pût s'aviser dans sa situation.

Il commença par parler de choses indifférentes; mais il ne tarda guère à se récrier sur le bonheur qu'il avoit de se trouver seul avec elle. Cinthie se leva incontinent, dans le dessein de le quit-

ter ; mais il jura qu'elle l'écouterait jusqu'au bout , ajoutant que si elle consentoit à entendre patiemment ce qu'il avoit à lui dire , il la laisseroit après en liberté de partir ou de rester. Alors il débuta par louer l'esprit et le jugement de Cinthie : il dit qu'il étoit impossible qu'une personne comme elle se crût liée par des usages et des formalités frivoles qui n'étoient observés que par le simple vulgaire. Puis il amena à son secours une tirade d'argumens , pour prouver que le plaisir est toujours plaisir , et que l'agréable doit être préféré au désagréable : il cita Epicure , qui dit que le plaisir est le souverain bien ; d'où il conclut en habile homme , que le vice est le plus grand de tous les plaisirs. Enfin , comme il avoit la tête en fort mauvais ordre , et que les fumées du vin y embrouilloient fort ses idées , il fit un tel galimathias du plaisir et de la peine , du vice et de la vertu , qu'il étoit impossible de deviner ce qu'il avoit envie de prouver.

Cinthie ne put s'empêcher de rire en elle-même de ce qu'il s'épuisait à lui persuader de suivre son penchant sans

scrupule , ne sachant pas que ce penchant même ne lui disoit rien tant qu'un dégoût total , et la plus forte aversion pour lui. Cependant elle jugea que le meilleur parti qu'elle pouvoit prendre , étoit de répondre avec politesse à ses grossièretés. Quoiqu'elle ne fût pas éloignée de la maison , d'où l'on auroit pu aisément venir à son secours , rien ne lui sembloit plus choquant que de faire de l'éclat en cette occasion. Elle dit donc qu'elle ne doutoit pas que ce qu'il venoit de dire ne fût fort raisonnable , mais que se trouvant alors un peu indisposée , elle n'avoit pas le temps d'y réfléchir. Elle le pria là-dessus de lui permettre de se retirer , ajoutant qu'elle lui parleroit plus à loisir le jour suivant. L'Athée fut si fort flatté de voir qu'elle faisoit attention à ses raisonnemens , que de peur de la désobliger , il la laissa monter tranquillement à sa chambre.

CHAPITRE XV.

Qui prouve clairement qu'il y a des femmes constantes.

LE lendemain Cinthie et le Ministre , qui n'avoient pas la tête chargée des effets de l'intempérance , montèrent en carrosse éveillés et de bonne humeur. Rien ne troubla leur entretien ; car Papillon et l'Athée , qui n'avoient pas encore achevé leur digestion , dormirent jusqu'à ce qu'on vint les éveiller pour descendre. La première chose qu'ils firent en entrant , fut de demander du vin , dont ils burent copieusement , quoique la main leur tremblât de façon qu'ils pouvoient à peine porter le verre à la bouche. Le vin achevant de réveiller leurs esprits appesantis , ils remontèrent en carrosse , en faisant plus de bruit que jamais. L'Athée regardoit Cinthie d'un air assuré , qui la fit rougir plusieurs fois. Papillon au contraire lui témoignoit tout le respect imaginable. Comme elle

n'avoit pas voulu lui permettre la moindre familiarité , il concluoit de-là qu'elle devoit être un modèle de vertu et de modestie. Le Ministre étoit si las de leurs impertinences , qu'il seroit descendu de grand cœur , et auroit fait à pied le reste du chemin , si les égards qu'il avoit pour Cinthie ne l'en eussent empêché.

Ils continuèrent donc à prendre patience jusqu'à ce qu'on arrivât au lieu de la dinée , où le postillon négligeant de prendre assez de tour au coin d'une maison , versa le carrosse ; et comme c'étoit dans un fond , nos voyageurs furent en danger d'y être tués ou estropiés. Cependant ils en furent tous quittes pour la peur , hors l'Athée dont les sens étoient si fort stupéfiés par son déjeûner ordinaire , que ne pouvant s'aider de ses membres , il se cassa la jambe dans sa chute.

Cinthie étoit dans une frayeur terrible. Elle pria le Ministre d'avoir la bonté de prendre garde qu'on eût soin de ce malheureux ; la précaution n'étoit pas nécessaire : car dès le moment que ce galant homme avoit vu l'accident , il avoit songé aux moyens d'y remédier : il fit
d'abord

d'abord demander le meilleur chirurgien de l'endroit , et heureusement il y en avoit un qui demouroit tout près de là : il y fit porter le malade , l'y accompagna pour le voir panser , et demeura auprès de lui pendant tout le temps de l'opération , quoiqu'il se sentit saisi d'horreur à la vue de ce misérable , qui juroit et prioit Dieu tour-à-tour. Il poussa sa charité encore plus loin , et ayant appris de l'Athée qu'il manquoit d'argent , il s'offrit de lui laisser ce qui pouvoit lui être nécessaire. Mais le chirurgien lui ayant assuré qu'il connoissoit le malade , et qu'il en prendroit tout le soin imaginable , le Ministre s'en retourna vers Cinthie , qui fut charmée d'entendre que ce pauvre homme fût tombé en de si bonnes mains.

Papillon qui étoit à la fin de son voyage , vint prendre congé de Cinthie et du Ministre , en chantant entre ses dents la fin d'une chanson italienne , sans dire un seul mot du malheureux Athée dont il avoit épousé si chaudement la doctrine.

Ils étoient alors à seize milles de Londres. Le Ministre avoit souhaité dès le premier jour , de se trouver seul avec Cinthie : il se sentoit quelque chose sur

le cœur qu'il auroit bien voulu lui découvrir. Mais les embarras du voyage , joints à son peu d'expérience en fait de galanterie , l'avoient empêché jusque-là de le faire ; et depuis que le sort lui avoit mis entre les mains l'occasion qu'il avoit si long-temps désirée , sa modestie , la défiance qu'il avoit de lui-même , et son respect pour Cinthie , lui défendoient de s'expliquer : il fut pendant plus d'une heure dans un embarras inconcevable ; il se condamnoit à chaque moment de ce qu'il perdoit son temps , et il ne pouvoit se résoudre à en profiter : il commença enfin un discours sur les charmes de l'amitié. Toutes ses pensées sur ce sujet étoient si délicates et si raffinées , que Cinthie n'entra pas seulement dans ses sentimens ; mais elle ne put s'empêcher de lui marquer par ses souris , combien elle étoit sensible au déplaisir de rencontrer une personne d'un caractère qui avoit tant de rapport avec le sien. Cela encouragea le Ministre ; et d'un discours général sur l'amitié , il en vint à un discours plus particulier : il lui demanda pardon de la promptitude de sa déclaration , et s'excusa sur le peu

de temps qu'il avoit à demeurer avec elle, à moins qu'elle ne voulût avoir la bonté de lui apprendre où il pourroit la revoir.

Cinthie fut aussi fâchée que surprise de ce compliment. La conduite du Ministre, pendant tout le temps de leur voyage, lui avoit donné l'estime la plus parfaite pour lui, et elle eût été charmée de sa connoissance, s'il avoit pu la voir sur tout autre pied que celui d'amant. Son cœur étoit fixé, et elle avoit résolu de n'écouter d'autre amour que celui auquel elle s'étoit livrée d'abord. Avec ces sentimens, elle n'auroit pas voulu pour tout au monde rendre malheureux un galant homme, en encourageant une passion qu'elle ne pouvoit couronner. Elle lui dit donc, d'un air sérieux, qu'elle se sentoit infiniment honorée de l'estime qu'il lui marquoit; mais que comme l'état de son cœur ne lui permettoit pas d'y répondre, elle le prioit de ne pas trouver mauvais qu'elle lui cachât le lieu de sa demeure; que s'il étoit vrai qu'il eût du penchant pour elle, la vue d'une personne qui ne pouvoit s'empêcher d'être ingrate à son amour, ne

serviroit qu'à le tourmenter. Elle prononça ces mots avec un air de sincérité si marquée , que le Ministre qui haïssoit la dissimulation , et n'en soupçonnoit jamais personne , résolut de l'en croire , et de ne rien dire , quoiqu'il lui en coûtât , qui pût le rendre importun. Il changea aussi-tôt de discours , et peu après ils arrivèrent à Londres , où ils se séparèrent , au grand regret de tous les deux.

Cinthie loua des chambres garnies , en attendant qu'elle sût l'arrangement qu'elle devoit prendre. Elle étoit au désespoir que le Ministre eût mis les choses au point où elles en étoient. L'entretien et les conseils d'un si honnête homme , lui auroient été d'un grand secours dans sa situation. Peu s'en fallut qu'elle ne renonçât à jamais à la compagnie des hommes ; elle commençoit presque à croire qu'ils ne pouvoient avoir de bonnes manières pour une femme , à moins que d'avoir des desseins sur elle.

Mais après avoir conduit Cinthie jusqu'à Londres , il me semble qu'il est temps de prendre congé d'elle , et de retourner à mon héros.

CHAPITRE XVI.

Rencontres singulières.

DAVID ayant informé Valentin et sa sœur de ce qu'il savoit touchant Cinthie , remarqua qu'ils étoient tous deux plus tristes qu'à l'ordinaire. Quoiqu'il attribuât la rêverie de Camille à l'amitié qu'elle avoit pour son frère , et qu'il n'ignorât pas d'où provenoit l'inquiétude de celui-ci , il ne put s'empêcher de s'alarmer de leur chagrin , par cette tendresse naturelle qui lui faisoit sentir les peines des autres beaucoup plus vivement que les siennes. Il fit donc tout ce qu'il put pour consoler Valentin : il lui dit qu'il ne doutoit pas que Cinthie ne répondît aussi-tôt à la lettre de Camille ; il tâcha de lui persuader qu'il étoit la cause de l'éloignement que Cinthie avoit marqué pour toutes les offres de mariage qu'on lui avoit faites ; et il lui assura enfin que si le bien qu'il possédoit pouvoit contribuer en quelque façon à le rendre heureux , il le laissoit maître d'en disposer à son gré.

Valentin cherchoit en vain des paroles pour répondre à cette générosité ; sa tendresse et sa reconnoissance ne purent s'exprimer que par des larmes. David vit son saisissement , et se hâta de l'en tirer. « Ne croyez pas , Monsieur , lui dit-il , m'avoir aucune obligation de ce que je viens de vous dire. Je ne saurois employer mieux mon bien et ma vie qu'au service d'une personne que la nature et l'amitié ont joint de si près à Camille ». Valentin , après avoir longtemps combattu sa sensibilité , recouvra enfin la parole , et jura que les intérêts de son amour , tous chers qu'ils lui étoient , ne pourroient jamais le faire consentir à être plus à charge à un ami si généreux , qu'il ne l'avoit été jusquelà. Camille succomboit au plaisir que les paroles de David venoient de lui donner : mais comme la tendresse arrivée à son comble ne sauroit se dépeindre , je tirerai le rideau sur le reste de cette scène.

L'impatience où étoit Valentin d'avoir des nouvelles de Cinthie , augmentoit tous les jours. Il s'en passa huit sans que sa réponse parût. Enfin , Simple

se promenant un jour dans Westminster, s'entendit appeler par son nom. En levant la tête, il reconnut Cinthie à une fenêtre. Il courut avec précipitation dans cette maison, et je laisse à imaginer ses transports, lorsqu'il réfléchit à la joie qu'il alloit donner à ses amis. Il entra tout essoufflé; son premier mouvement fut de dire à Cinthie qu'il avoit trouvé Camille et Valentin. Ces deux noms ne lui furent pas plutôt sortis de la bouche, qu'elle lui fit mille questions qui l'embarrassèrent, et auxquelles il ne sut d'abord que répondre. Elle attribua sa confusion à l'histoire scandaleuse qu'on faisoit d'eux, dont elle le croyoit instruit, et qu'elle avoit elle-même apprise depuis long-temps, quoiqu'elle n'en eût jamais parlé à David, de peur d'aider à en répandre le bruit par la ville. Enfin elle s'écria : « De grace, Monsieur, apprenez-moi ce que vous pouvez savoir de ma chère Camille ! (elle ne dit pas le mot de Valentin) il me tarde de savoir si elle est innocente. S'il est vrai qu'elle le soit, grand Dieu ! que ne doit-elle pas souffrir d'une telle calomnie ? »

David n'eut pas le temps de répéter

toute l'histoire de Camille , mais il en dit assez pour défendre son innocence. Cinthie remarqua aisément à la manière dont il parloit de Camille , qu'il en étoit amoureux. Elle en fut charmée , comme de la plus forte preuve qu'il ne la croyoit pas coupable. Elle s'informa de la façon dont ils vivoient ensemble ; et David , qui ne négligeoit aucune occasion d'augmenter le plaisir de ceux qu'il aimoit , l'invita à aller demeurer avec eux , en lui disant qu'il y avoit place pour elle dans la maison où il logeoit. Elle ne demandoit pas mieux. Aussi-tôt elle fait appeller un fiacre , y met toutes ses hardes , et les voilà en chemin vers la maison où étoit tout ce qu'ils estimoient le plus dans ce monde.

Valentin faillit à perdre l'esprit à la vue de Cinthie. Son extase et ses transports lui firent presque oublier le respect qu'il avoit toujours eu pour elle , et peu s'en fallut qu'il ne courût la prendre dans ses bras. Pour Camille , quoiqu'elle eût l'amitié la plus sincère pour Cinthie , telle est la fragilité de la nature humaine , que la première réflexion qu'elle fit , fut que David l'avoit aimée ; et cette idée

diminuoit sensiblement , malgré elle , le plaisir qu'elle sentoità revoir son ancienne amie. Cinthie avoit l'esprit si rempli de sa joie , qu'elle n'y prit pas garde. Elle se jeta au cou de Camille avec toutes les marques d'un plaisir sans mélange. Elle adressoit la parole à Camille , mais ses yeux se tournoient sans cesse vers Valentin , quelques efforts qu'elle fit pour les en détacher.

Ils passèrent cette soirée et le jour suivant à s'informer l'un l'autre de tout ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation. Le troisième jour Cinthie proposa de prendre un carrosse , et de parcourir tous les quartiers de Londres , pour y observer le maintien et les occupations différentes de ses habitans. Simple dit que rien ne pouvoit lui être plus agréable si Camille y consentoit ; et qu'ayant autrefois parcouru la ville avec plus d'exactitude qu'on ne s'en proposoit alors , il pourroit juger plus aisément , par leur extérieur , des pensées de ceux qu'ils verroient. Personne ne s'opposa à une partie formée par Cinthie. On envoya chercher un carrosse , et ils partirent un moment après. Je doute que Londres ,

ou toutes autres villes au monde , ait jamais vu dans ses rues une partie aussi bien assortie que celle-là.

Comme il ne manquoit pas d'auberges sur la route , ils n'eurent que faire d'embarrasser le carrosse de provisions ; quoique (pour le dire en passant) j'aie vu une fois un fiacre qui venoit de la Tour , s'arrêter au milieu de la rue Saint-Jame , pendant que le monde prenoit dans la maison un petit repas consistant en jambon et en poulets froids : ce qui me fit croire que sans doute quelqu'un de la troupe avoit une foiblesse d'estomac qui ne lui permettoit pas de jeûner plus d'une heure de suite.

En passant de grand matin par les beaux quartiers de Westminster , ils ne virent presque rien qui méritât leur attention. Tout y étoit calme et tranquille comme au fort de la nuit. Mais en entrant dans les rues commerçantes de la Cité , l'agitation et la presse leur parurent aussi grandes , que la tranquillité et la solitude qu'ils venoient de quitter. En traversant la place de Covent-Garden , ils apperçurent une bande de jeunes gens qui s'avançoient en chancelant , et en

bronchant à chaque pas , comme s'ils eussent perdu l'usage de leurs jambes. Chacun d'eux s'étoit fourni d'un bouquet en passant par le marché. Les uns avoient des fleurs , d'autres des feuilles de choux , d'autres une botte de raves ou d'oignons. Les mains leur trembloient si fort , qu'on auroit dit qu'ils avoient tous un accès de fièvre. Dès qu'ils virent le carrosse , ils s'y traînèrent aussi vite que leur état pouvoit le permettre. En s'approchant , un d'eux bégaya un compliment aux demoiselles , et tous ensemble les prièrent , avec des voix entrecoupées de hoquets , d'accepter leurs bouquets.

Camille en fut effrayée : mais Cinthie , qui avoit plus d'expérience , et qui voyoit bien que c'étoient des gens de famille qui , apparemment , avoient fait la débauche toute la nuit , prit une poignée de fleurs du plus avancé de la troupe , en le remerciant de sa politesse ; et là-dessus ils se retirèrent avec des acclamations et des cris de joie.

David appella un homme qui passoit tout près de-là ; il lui demanda s'il connoissoit quelqu'un de ces messieurs , ajoutant qu'on auroit dû les accompagner

jusque chez eux , de peur qu'il ne leur arrivât quelque accident. « Oh vraiment, monsieur, reprit l'autre, il n'y a point de danger ! vous savez le proverbe. Il y a vingt ans que je tiens boutique dans cette rue, et il n'y a guère de matinée, à moins qu'il ne fasse bien mauvais temps, que je n'en voie passer une bande dans le même état. Ce jeune homme qui marchait à leur tête, seroit un des plus aimables cavaliers de la ville , s'il ne buvoit pas tant. Je le sais de très-bonne part , car je connois la femme-de-chambre de sa mère. Et qui le sauroit mieux qu'elle ? Vous avez vu cet autre avec un visage couperosé ; il feroit mieux de prendre soin de sa famille, que de dissiper son argent en débauches. Il me doit une partie d'une pièce , trois schelings et deux sols : mais il ne faut pas s'étonner s'il ne paye pas ses dettes , tandis qu'il mène une vie pareille. Ce petit homme qui marchait à côté de lui , fut arrêté pour dettes la semaine passée ; et l'on dit que si ses compagnons de débauche n'eussent été caution pour lui , il ne seroit pas sorti si-tôt des pattes des sergens. Oh que c'est une vilaine affaire que de tomber sous
la

la coupe de ces drôles-là ! Je crois qu'il n'est pas plus riche qu'un de nous autres, qui tenons boutique pour gagner notre vie, et cependant on dit que son frère, aîné fait rouler un carrosse à six chevaux. Cela est bien vilain à lui de laisser son frère dans la misère. Mais cela ne me fait rien dans le fond, et je n'aime pas à me mêler des affaires d'autrui. Voilà un homme, par exemple, qui demeure dans cette maison que vous voyez ici, vison visu, il fait le gros dos, dame, et cependant il n'a point de bien que je sache. Il lui faut des domestiques vraiment, et il ne sait pas comment faire pour les payer. Ils le servent aussi comme il le mérite ! ils ne se tueront pas à travailler, je vous en réponds. Mais il est temps de m'en aller ; j'ai diablement d'ouvrage aujourd'hui, et je ne parle jamais de ce qui me regarde ». Il débita tout ce verbiage avec une rapidité de langue inconcevable, et presque sans reprendre haleine, en tenant une main sur la portière du carrosse, comme s'il eût craint qu'il ne lui échappât. Lorsqu'il eut achevé, Cinthie le loua fort de son attention à ses propres affaires.

et du peu de souci qu'il prenoit de celles de ses voisins. Là-dessus il alloit recommencer , si Valentin n'eût tout-à-coup ordonné au cocher de toucher.

Ils gardoient tous le silence depuis quelque temps , lorsque Cinthie dit qu'elle étoit fort curieuse de savoir ce qui les avoit rendus tout-à-coup si pensifs. Elle proposa en même temps que chacun apprendroit aux autres le sujet de sa rêverie. Ils goûtèrent tous cette idée , et prièrent Cinthie de recommencer.

« Parmi le nombre des boutiques que je voyois , dit Cinthie , je considérois le peu qu'il y en a , où l'on ne vend que ce qui est réellement propre aux besoins de la vie. Cependant ces mêmes choses qui paroissent les plus inutiles , contribuent presque autant que le reste au bien public. Tandis qu'il y aura dans le monde un droit de possession , et que les biens seront inégalement distribués , ceux qui ont peu de part à ce partage , et ceux qui en sont entièrement exclus , se verront dans la nécessité d'inventer des moyens d'obtenir ce qui nous manque , de ceux à qui le sort a donné du superflu. Or , à moins que les riches ne de-

viennent assez généreux pour se défaire de ce qu'ils se croient en droit de posséder par le seul plaisir d'en secourir les pauvres, le seul moyen d'en recevoir quelque chose, c'est de s'adresser à leurs passions. Par exemple, lorsqu'une dame de qualité s'en retourne à son hôtel, son carrosse plein de bijoux et de colifichets, dont l'usage lui a appris qu'elle ne peut se passer, pendant qu'elle flatte sa vanité de la pensée d'effacer une autre dame au premier bal, le marchand qui reçoit son argent en échange de ces ornemens si frivoles en eux-mêmes, doit peut-être à cette vanité sa subsistance et celle de sa famille ». Ici Cinthie finit de parler, et David pria Camille de leur faire part de ses réflexions.

« Je ne sais, dit Camille, si je ne devrois pas avoir honte de déclarer ici mes pensées; et je crains fort qu'elles ne soient l'effet d'un mauvais cœur. En passant devant un si grand nombre de maisons, combien de malheureux, me disois-je, ne contiennent-elles pas, que l'envie ou la folie poussent à se déchirer les uns les autres! combien de belles-mères, qui travaillent en secret à ré-

duire les enfans de leurs maris à la misère ! J'avoue que là-dessus le plaisir de me voir délivrée de ces maux , où je me représente que tant d'autres sont exposés , est beaucoup plus fort en moi , que la pitié que je devrois sentir des malheurs semblables. Dites - moi , monsieur , ajouta-t-elle en se tournant vers David , n'est-ce pas là s'enivrer de sa prospérité , et triompher des malheureux » ? J'aurois craint dans de certaines compagnies qu'une pareille question n'eût excité un caquet universel , et que l'empressement de la décider n'eût fait parler cinq ou six personnes à-la-fois pendant une demi-heure. Mais il en arriva autrement en cette occasion , et David , après quelques momens de réflexion , répondit ainsi.

« Il est beau de voir une jeune personne qui se méfie ainsi d'elle-même , et qui craint de donner trop de prise à sa foiblesse : mais pour ce qui est des sentimens que vous venez de déclarer , mademoiselle , je crois qu'il n'y a personne qui n'en ait de semblable. Seréjouir des maux d'autrui , c'est un signe évident de malice. Voir un autre dans l'affliction sans être touché , c'est être

dépourvu de cette tendresse qui est l'apanage d'un cœur bien placé. Mais se consoler dans ses peines en réfléchissant que personne n'en est exempt , et que l'on est un des moins maltraités de la fortune , c'est la manière de penser de toutes les personnes raisonnables. C'est ce que Shakespear appelle porter ses afflictions sur le dos de ceux qui en ont enduré de semblables ; et pour ce qui est de nous réjouir d'avoir échappé les écueils où nous voyons avec pitié échouer les autres , c'est un sentiment naturel à tous les hommes , qu'on ne sauroit condamner ». Camille fut ravie d'entendre que Simple ne désapprouvoit pas ses sentimens , et le pria de découvrir les siens à son tour.

« Je pensois , dit-il , au babil de ce bourgeois que nous avons vu à Covent-Garden , et à l'inégalité de son caractère. Il sembloit prendre tant de plaisir à nous raconter les défauts de ses voisins , et cependant il avoit l'air si bon , qu'on auroit dit que rien ne devoit être plus contraire à son humeur que la médisance. Il y a apparence qu'il est honnête homme , dit Camille , mais il y a des naturels

terriblement enclins à jaser , et qui , faute d'avoir assez d'idées de leur crû , sont obligés à se jeter sur les actions des autres ; et comme le plus souvent ils y trouvent plus de mal que de bien , leur humeur babillarde les fait généralement tomber dans la médisance ». Mais sachons la pensée de monsieur , ajouta-t-elle en regardant Valentin. « J'envisageois , répondit-il , la triste situation d'un homme passionnément amoureux , à qui l'état de sa fortune défend d'espérer qu'il pourra un jour sans indiscretion faire l'offre de son cœur à la personne qu'il aime ». Il proféra ces mots en tenant les yeux attachés sur Cinthie. Elle le remarqua , et rougit sans lui faire aucune réponse.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi , David remarque dans une petite boutique une femme qui pleuroit et sanglottoit de toute sa force. Il eut la curiosité de savoir ce que c'étoit , et voulut descendre à la boutique , sous prétexte d'y acheter quelque bagatelle. La marchande ne se fit pas demander deux fois la cause de son affliction ; elle s'écria que son mari étoit le plus cruel de tous les

hommes. Chacun commençoit à la plaindre sur ce début. On lui demanda si son mari l'avoit battue : « Non , dit-elle , c'est bien pis , vraiment , et je lui pardonnerois plus aisément quelques coups , que l'injure qu'il m'a faite ». Enfin , après bien des gémissemens et des larmes , on apprit tout le mauvais traitement que cette bonne femme avoit reçu de son mari : c'étoit qu'ayant reçu une somme d'argent , il avoit mieux aimé payer ses dettes , que de lui acheter une robe neuve à elle et à sa fille. « Vraiment ma voisine Gillot , (ajouta-t-elle en montrant du doigt une fort jolie femme qui étoit dans une boutique vis-à-vis de la sienne) ma voisine Gillot se fait des habits quand bon lui semble , et je suis sûre que son mari a plus de dettes que monsieur Dimanche (c'étoit son mari). Un mari doit prendre soin de sa femme et de ses enfans , avant que de donner son argent à des étrangers ». Cinthie ne put s'empêcher d'éclater de rire , en entendant le dénouement de cette tragédie. La petite marchande crut qu'ils étoient venus en sa boutique pour se moquer d'elle ; et changeant son ton lugubre en

une voix de tonnerre , elle se mit à les quereller et à leur chanter pouille. Elle commençoit à tirer sur l'âge , et son visage jaunâtre , dont les rides étoient remplies de larmes , ne ressembloient pas mal à un champ moissonné , dont les sillons sont pleins d'eau après une forte pluie. David et le reste de sa compagnie effrayés de ses cris , remontèrent en carrosse , et s'éloignèrent de-là au plus vite.

Cinthie et Valentin se divertissoient de cet accident. Mais David , selon sa coutume , auroit voulu rechercher la cause des passions violentes de cette femme. Il ne pouvoit comprendre qu'on pût s'émouvoir jusqu'à ce point-là pour des vétilles. Camille , qui donnoit fort depuis quelque temps dans la manière de penser de David , parut aussi sérieuse que lui , et témoigna la même curiosité.

Cinthie n'étoit pas embarrassée à expliquer la scène dont ils venoient d'être témoins. « L'envie , dit-elle , la cause ordinaire de tant de maux , fait couler les pleurs de cette femme ; elle se seroit contentée d'une vieille robe , si sa voisine n'en avoit eu une neuve. Elle a remar-

qué sans doute que la jeune marchande étoit plus regardée qu'elle , et , par une ferme résolution de ne pas attribuer cette préférence à son air suranné et aux charmes de sa voisine , elle a mieux aimé en rejeter la faute sur ces habits. J'ai vu autrefois quelque chose de semblable dans les personnes d'un rang plus élevé. Je me trouvai une fois avec une dame , pendant qu'elle essayoit une robe qu'on venoit de lui apporter. Sa taille étoit assez mal prise , et outre cela un peu de travers. Or elle ne fit que gronder sa tailleuse pendant deux heures , de ce qu'elle n'avoit pas si bon air qu'une autre dame , qui avoit une des plus belles tailles qu'on ait jamais vues. Cependant cette même personne ne manquoit pas d'esprit en d'autres rencontres ; mais elle ne vouloit point voir de défauts chez elle , et avoit résolu par conséquent de s'en prendre à tout ce qui étoit autour d'elle , plutôt qu'à la véritable cause ».

Ils s'amuserent ainsi pendant le reste de la journée , à faire leurs remarques sur tout ce qu'ils rencontroient. Leurs cœurs étant ouverts à l'accès du plaisir , la moindre bagatelle augmentoit leur in-

nocente joie. En retournant au logis sur le soir , ils se trouvèrent si fort fatigués du chaos du carrosse , que chacun alla peu après se délasser dans son lit.

C H A P I T R E X V I I .

Cinthie trouve une demoiselle de sa connoissance.

CINTHIE , qui pendant plusieurs années s'étoit sentie réveiller chaque matin par le souvenir accablant des indignités qu'une haine injuste et tyrannique lui avoit fait souffrir le jour précédent , trouvoit sa situation bien changée depuis quelque temps. L'aurore , autrefois sa plus grande ennemie , lui ramenoit toutes les idées agréables que ses aimables compagnons lui fournissoient pendant le jour ; des qu'elle fut éveillée , au lieu de tâcher de se rendormir selon la coutume ordinaire des malheureux , qui ne souhaitent rien tant que de perdre de vue leurs chagrins , la gaieté de son ame l'invita à sortir du lit , et à mettre en liberté ses douces pensées , qui sont

la récompense ordinaire de l'innocence. Elle se glissa tout doucement dans la chambre de Camille , afin de partager avec elle la joie qu'elle sentoit. Mais l'ayant trouvée endormie , elle s'en retournoit à sa chambre , lorsqu'un ancien domestique , ouvrant la porte d'un appartement auprès duquel elle devoit passer , elle entrevit une demoiselle qu'elle crut connoître , quoiqu'elle ne pût se rappeler dans quel endroit ni quand elle l'avoit vue. Impatiente de satisfaire sa curiosité , elle descendit pour demander aux gens de la maison qui logeoit dans cet appartement. « Vraiment , répondit une servante , nous ne savons ce qu'elle est ; il n'y a pas quinze jours qu'elle loge ici. Elle est fort jolie , mais fort sotte , à ce qu'il me paroît. Elle ne se pare point , et ne grouille jamais de sa chambre , où elle ne fait que bouder du matin au soir. Cependant il faut dire la vérité , nous ne saurions nous plaindre d'elle ; et c'est peut-être une fort honnête personne dans le fond , car elle ne manque jamais d'argent pour payer tout ce qu'il lui faut. On l'appelle Isabelle , et l'on dit qu'elle est française ».

Cinthie n'eut pas plutôt ouï ce nom ; qu'elle se remit la sœur du marquis de Stainville, qu'elle avoit connue en France. Elle ne pouvoit comprendre par quel accident cette demoiselle se trouvoit là , ni ce qui pouvoit avoir changé son humeur vive et enjouée en mélancolie.

A déjeuner, Cinthie apprit au reste de la compagnie la découverte qu'elle venoit de faire , et dit qu'elle auroit été charmée d'aller rendre ses devoirs à cette étrangère , si elle n'eût craint de lui être incommode dans l'état où on la représentoit.

David s'imagina d'abord qu'il falloit que ce fût quelque terrible disgrâce qui eût jeté cette jeune demoiselle dans une tristesse obstinée. Il pria Cinthie avec instance d'aller voir, et de tâcher de découvrir si l'on pourroit lui rendre quelque service. Là-dessus Cinthie envoya voir si Isabelle étoit disposée à recevoir une visite de sa part.

En attendant , chacun forma des conjectures sur la situation d'Isabelle. Camille soupçonnoit qu'une belle-mère pouvoit être la cause de ses malheurs. David se souvenant que Cinthie avoit
parlé

parlé d'un frère d'Isabelle , se doutoit qu'elle en avoit reçu quelque traitement , qui l'avoit poussée à quitter sa patrie pour s'éloigner de l'auteur de ses peines. En un mot , chacun s'efforçoit de deviner ce qui avoit pu l'induire à mener une vie si peu convenable à son rang et à son humeur naturelle.

Quoiqu'Isabelle n'eût aimé rien tant que d'être seule , elle ne put refuser de voir Cinthie , pour qui elle avoit eu l'amitié la plus tendre dès le premier jour de leur connoissance. Leur entretien ne roula presque que sur des matières indifférentes. Cinthie crut que la politesse lui défendoit de faire des questions à son amie , touchant ses affaires. Cependant , au milieu de leurs discours , elle vit couler des yeux d'Isabelle des larmes qui témoignoiént trop clairement la douleur qui la rongeoit en secret.

Simple attendoit avec impatience le retour de Cinthie , dans l'espérance de se voir bientôt une nouvelle occasion de contenter le penchant naturel qu'il avoit à faire du bien. Lorsque Cinthie lui dit qu'on ne pouvoit encore , sans impolitesse , demander à Isabelle le sujet de sa

douleur, il parut fort inquiet. Il ne put s'empêcher de se récrier contre la tyrannie de l'usage, dont les lois sévères défendent aux malheureux d'exposer leurs souffrances, s'ils ne veulent pas être taxés d'effronterie, pendant qu'elles empêchent ceux qui les voudroient soulager de s'informer de leur état, par la crainte de voir tourner en ridicule leur généreuse curiosité, qu'on appelle impertinence et indiscretion. Pour lui, disoit-il, il croyoit que la vue d'une personne affligée étoit une raison suffisante pour tâcher d'apprendre la cause de sa douleur, lorsqu'on étoit disposé à l'en délivrer.

Cinthie reconnut bientôt que ce qui dans un autre cas auroit été contraire aux lois de la discrétion, n'étoit dans celui-ci que l'effet d'une noble compassion ; elle chercha donc soigneusement toutes les occasions de parler à Isabelle ; et par ses manières douces et engageantes elle la persuada enfin à voir Camille et le reste de leur petite société. Ils furent tous surpris de l'air grand et majestueux d'Isabelle, de ses manières nobles, et de l'exacte proportion de ses traits, et ils ne purent voir sans émotion la pâleur de

son visage , et l'abattement total qui paroïsoit dans tout son maintien. Pendant quelques jours leur unique emploi fut de travailler à la divertir. Mais , ce qui arrive ordinairement quand un profond chagrin a pris racine dans le cœur , elle soupiroit de tout ce qui auroit pu autrefois lui donner du plaisir ; et les tendres égards de cette aimable compagnie sembloient seulement lui faire regretter quelque chose de plus , qu'elle avoit perdu sans ressource. Enfin , elle les pria de lui permettre de retourner dans sa retraite , où elle aimoit mieux s'abandonner à ses réflexions , quelles qu'elles puissent dire , que de venir troubler la félicité dont elle voyoit que leur vertu les faisoit jouir.

Chacun s'opposa à ce dessein. Simple dit qu'il auroit été au désespoir qu'elle les eût quittés sans leur apprendre en quoi ils pourroient lui être utiles. Elle dit qu'elle voyoit bien par la douceur et la tendresse de leur tempérament , que la connoissance de ses malheurs ne serviroit qu'à leur faire partager ses afflictions sans qu'il leur fût possible d'y remédier. Mais ils ne regardèrent ce discours

que comme la réflexion d'une ame généreuse, accablée sous le poids de sa douleur. Enfin, l'inquiétude qu'elle remarqua dans des personnes qui méritoient si bien son estime, et leurs importunités, la déterminèrent à leur raconter l'histoire de sa vie, malgré la répugnance qu'elle sentoit à retoucher un si triste sujet. Après quelques larmes qu'elle tâcha de cacher, elle commença ainsi.

« J'ai été élevée dans un couvent dès l'âge de sept ans. Il ne m'arriva rien de remarquable pendant le séjour que j'y fis. J'y passois mon temps, tantôt à des amusemens innocens, et tantôt à apprendre ce qu'on y enseigne ordinairement aux jeunes filles. A l'âge de quatorze ans, je retournai chez mon père, où je menai une jeune demoiselle nommée Julie, qui avoit été pensionnaire avec moi, et que j'aimois tendrement dès l'enfance. Peu de temps après, un gentilhomme qui venoit souvent chez mon père, me demanda en mariage. Mon père l'apprit, et quoiqu'il ne me commandât pas absolument de le recevoir comme mon amant, je vis clairement qu'il ne souhaitoit rien tant que de voir

ce mariage accompli. Ce fut alors pour la première fois que j'eus occasion de faire une réflexion sérieuse. Mes pensées n'avoient roulé jusque-là que sur les moyens de passer mon temps agréablement. Je courus tout aussi-tôt vers Julie pour l'informer de ce qui se passoit, et pour consulter avec elle sur le parti que je devois prendre. Jugez de ma surprise, lorsqu'au nom du gentilhomme en question, je la vis rougir et pâlir tour-à-tour, et chercher en vain des paroles pour me répondre. Dès qu'elle fut un peu remise, elle me pria de lui donner un verre d'eau, disant qu'elle se trouvoit mal. J'étois troublée au dernier point, et ne savois que dire de ce que je voyois. Je résolus, quoi qu'il en fût, de ne plus entamer un sujet qui pouvoit la jeter dans ce désordre. Nous essayâmes, toutes deux de concert, de tourner le discours sur des choses indifférentes. Mais notre agitation étoit si grande, qu'il ne nous étoit pas possible de rester long-temps ensemble, sans tomber sur une matière dont nous avions l'esprit si rempli. Je cherchai donc un prétexte pour la quitter, voyant bien

que c'étoit - là le plus grand plaisir que je pusse lui faire.

Dès que je fus seule , et que j'eus le loisir de réfléchir à ce qui venoit de m'arriver , toute jeune que j'étois , je pénétrai peu à peu la cause du trouble de Julie. Il me parut fort étrange qu'une fille d'esprit pût s'attacher si fort à un homme en si peu de temps. Si la chose n'eût pas été si évidente , le peu de vraisemblance que j'y voyois , m'auroit empêché de le croire. Pour ce qui est de moi , je n'avois ni goût ni aversion pour la personne à qui on me vouloit donner , et je m'étois bien promis de n'entrer dans aucun engagement , à moins que je n'eusse un penchant tout particulier pour celui à qui je devois être unie pour le reste de mes jours. Cependant je me doutois qu'un homme qui pouvoit , sans y songer , surprendre un cœur comme celui de Julie , devoit avoir je ne sais quoi d'extraordinaire en lui. Résolue de l'observer de plus près , je priai mon père de me donner le temps de connoître un peu mieux l'époux qu'il me destinoit ; et , à dire vrai , il n'est pas raisonnable de nous obliger à décider

sur-le-champ un point de cette importance.

Julie m'évitoit avec autant de soin , qu'elle avoit autrefois cherché ma compagnie ; et lorsque nous nous trouvions ensemble , ses yeux abattus et son air inquiet m'apprenoient la confusion avec laquelle elle voyoit que j'avois découvert un secret qu'elle auroit voulu se cacher à elle-même.

Monsieur de Vigneul (c'étoit le nom de mon amant) se voyant en liberté de m'entretenir , ne douta plus de s'attirer bientôt mon inclination. Il se découvroit tous les jours de plus en plus. Mais , quoiqu'il fût fort aimable , je n'eus pas plutôt remarqué qu'il se regardoit comme assuré du succès de ses vœux , que mon indifférence , sans que je pusse dire pourquoi , se changéa en une aversion totale. Je crois que la vue du chagrin continuel de ma Julie , étoit en partie ce qui m'éloignoit de lui. Il me sembloit , que malgré les efforts de mon amie à cacher la passion qu'elle avoit pour Vigneul , il s'en étoit apperçu , et qu'il n'en usoit pas avec elle aussi généreusement qu'il auroit dû le faire. En un mot , je ré-

solus de déclarer à mon père , que rien ne pouvoit me rendre plus malheureuse que d'épouser M. de Vigneul. Avant que d'en venir-là , je crus devoir en avertir Julie. Voyant la situation où elle étoit , je craignois de faire quelque démarche qui pût la rendre encore plus à plaindre. Je ne savois de quelle façon amener un sujet , dont la seule idée produisoit des effets si violens sur elle. Un jour cependant que je me trouvai seule avec elle , il me vint dans l'esprit de lui raconter une histoire qui avoit beaucoup de rapport au cas où elle étoit. C'étoit celle d'une jeune demoiselle , qui s'obstinant à cacher la passion qu'elle avoit pour un gentilhomme dont une de ses amies étoit aimée , fut cause que celle-ci consentit à l'épouser , quoiqu'elle n'eût pas une forte inclination pour lui , et qu'elle eût refusé volontiers de le faire , si elle avoit été instruite des sentimens de son amie.

Julie comprit d'abord où j'en voulois venir ; et , après quelques soupirs , elle s'écria. « Ma chère Isabelle , que ne dois-je pas à votre amitié ! Le soin que vous prenez de ma tranquillité ,

passe si fort mon attente , que je ne saurois trouver d'expression assez forte pour vous en marquer ma reconnoissance. Combien de femmes à votre place me haïroient comme leur rivale , quoiqu'elles n'eussent que du mépris pour l'amant qu'on voudroit leur disputer ! Oui , je l'avoue , j'aimai monsieur de Vigneul dès que je le connus. Je me flattois que l'air galant avec lequel il me traitoit , étoit une marque de sa passion naissante. Je ne le voyois jamais qu'il ne cherchât avec soin tous les moyens de m'entretenir. Mais , hélas ! c'étoit l'amour qu'il avoit pour vous qui lui conseilloit de faire connoissance avec moi , pour avoir occasion de vous voir. Si vous l'aimez , c'en est fait , ma chère Isabelle : je renonce à mon amant , et j'irai plutôt pleurer mon sort dans le coin le plus écarté de la terre , que de mettre le moindre obstacle à votre félicité ».

Elle finit à ces mots. Un torrent de larmes sembloit prêt à couler de ses yeux , et ses sanglots , qu'elle tâchoit en vain d'étouffer , l'empêchoient de respirer. J'étois touchée de sa douleur , mais j'ignorois ce que je devois faire

pour la soulager. D'apprendre à Vigneul les sentimens de Julie , après avoir remarqué la disposition où elle étoit , cela ne me parut pas le moyen de réussir. J'essayai donc de découvrir s'il étoit possible de consoler Julie , au cas qu'il se trouvât des obstacles invincibles à ses desirs. Mais , lorsque je vis qu'elle ne pouvoit rien écouter avec patience , que ce qui tendoit à lui procurer l'affection de Vigneul , je commençai à songer tout de bon aux moyens d'en venir à bout. Je m'imaginai qu'en évitant de m'expliquer sur mes intentions , et en tâchant de le dégoûter de moi par des mauvaises manières , la douceur et les graces de Julie pourroient l'engager à prendre des sentimens plus favorables pour elle. Ce ne fut pas sans répugnance et sans bien des combats de la part de ma sincérité , que je me résolus à prendre ce parti. J'ai toujours eu en horreur la dissimulation ; mais lorsque je réfléchis que je ne pouvois assurer que par là le bonheur de mon amie , et que d'ailleurs je ne faisais point de tort à M. de Vigneul , en lui donnant la meilleure et la plus amoureuse des femmes , je surmontai

tous mes scrupules , et je résolus de franchir le pas.

Toutes les fois que j'avois poussé à bout la patience de mon amant , Julie paroissoit comme par hasard , et tâchoit de le calmer , en entrant dans ses peines avec une douceur et une adresse qui ne manquoient guères de lui rendre sa bonne humeur. Enfin , nous retournâmes si souvent à la charge , que tout nous réussit à souhait. Je me vis délivrée de mon amant , et Julie gagna le cœur du seul homme qui pouvoit la rendre heureuse.

Leur mariage fut bientôt conclu. Toute la parenté de Julie en fut charmée , et je fus obligée d'informer mon père de notre artifice , de peur qu'il ne se crût offensé par Vigneul. Il me gronda d'abord ; mais comme il regardoit toutes mes actions d'un œil prévenu , cela n'eut pas de suites. Mon amie et moi nous nous croyions au comble de notre bonheur , elle dans l'accomplissement de ses desirs , et moi dans le plaisir que je goûtois d'en avoir été l'instrument. Mais , hélas ! il auroit mieux valu pour toutes les deux , qu'elle se fût bannie à jamais du commerce des hommes , et qu'elle eût travaillé à vain-

cre sa passion , au lieu de travailler à la satisfaire. Vigneul se lassa d'elle en peu de temps. Comme elle n'avoit jamais été son inclination , et que ce n'étoit qu'en profitant des momens où il n'étoit pas à lui , qu'elle avoit surpris sa tendresse , il ne put s'empêcher de tomber bientôt dans une froide indifférence pour elle. Cependant , comme il étoit fort poli , il ne passa pas d'abord les bornes de la bienséance : il la traitoit avec tout le respect et toute la civilité qu'il croyoit due à une femme de naissance. Cela n'empêchoit pas que Julie ne fût malheureuse. Les sentimens qu'elle avoit pour lui , demandoient un autre retour ; et rien ne pouvoit contenter un cœur comme le sien , que ces mouvemens tendres , et cette passion délicate que la politesse s'efforceroit en vain d'imiter.

Je me refusai le plaisir de la voir , crainte de rallumer la passion de son mari , et de causer de la désunion entre eux ; mais Julie rendit toutes mes précautions inutiles. La pauvre enfant , qui ne songeoit qu'à s'attirer la reconnoissance et l'attachement de son mari , lui rappelloit

rappelloit à tous momens la constance et la fidelle passion qu'elle avoit eue pour lui dès le premier jour qu'elle l'avoit connu : de façon qu'enfin il vint à soupçonner que mon amitié pour Julie avoit été la cause de mes refus et de la cruauté avec laquelle j'avois payé sa tendresse. Cette pensée le jeta dans la fureur. Les bienséances cédèrent à son ressentiment. L'amour de sa femme lui parut l'arrêt de sa disgrâce. Il maudit le jour qui l'avoit présentée à ses yeux ; il s'épuisa en reproches contre elle , et elle devint enfin l'objet de son aversion et de son horreur. La pauvre Julie ne survécut pas long-temps à ces traitemens. Sa douleur la rongeoit, elle dessechoit à vue d'œil ; et après avoir languï quelque temps dans un état déplorable , elle perdit , avec la vie , le sentiment de ses maux.

Ce fut-là mon premier essai d'affliction. Je me regardai comme l'auteur de la mort de ma pauvre Julie. Les demarches que j'avois faites pour effectuer son mariage avec Vigneul , me parurent la plus noire des trahisons ; et j'ai toujours détesté depuis toutes les voies indirectes

de marier une personne contre son inclination. A dire vrai , il y a peut-être autant de foiblesse et de lâcheté à ne pas résister aux passions dangereuses de ceux que nous aimons , qu'il y en a à contenter les nôtres. Que dis-je ! Aux personnes capables d'une véritable amitié, c'est se satisfaire avec plus de sensualité et de raffinement , que de travailler avec succès aux plaisirs de ses amis.

Monsieur de Vigneul crut que la mort de sa femme ôtoit tous les obstacles à la possession de mon cœur , et essaya de me revoir en qualité d'amant : mais sa cruauté envers mon amie m'avoit rempli de tant d'horreur contre lui , que je lui fis défendre de m'approcher de sa vie.

Mais je me sens obligée de m'arrêter au premier période de mes malheurs. Il n'y a qu'une forte envie d'obliger une si aimable compagnie , qui eût pu m'animer à parler si long-temps de suite.

Simple , au nom de tous les autres , pria Isabelle de se reposer , et la remercia de sa complaisance. Elle voulut se retirer , leur ayant promis auparavant de continuer son histoire , dès que sa santé le lui permettroit. Lorsqu'elle fut

sortie , on peut bien s'imaginer que chacun se mit à faire des remarques sur l'histoire qu'il venoit d'entendre. Simple ne pouvoit assez marquer l'indignation qu'il sentoît de la dureté de Vigneul à l'égard de Julie ; puis il pria Cinthie d'engager Isabelle à rejoindre la compagnie aussi-tôt qu'elle le pourroit, disant qu'il lui tarδοit d'apprendre le reste d'une histoire qui promettoit quelque chose d'extraordinaire , les disgraces de Julie ne paroissant qu'un prélude à de plus terribles événemens.

Fin du second volume.

T A B L E
D E S C H A P I T R E S
contenus dans ce volume.
S U I T E D U L I V R E I I .

CHAPITRE VII. <i>Suite de l'histoire de Cinthie.</i>	page 1
CHAP. VIII. <i>Suite de l'histoire de Cinthie, et autres choses dont il n'est pas nécessaire de prévenir le lecteur.</i>	15
CHAP. IX. <i>Nouvelle preuve de la générosité de Simple.</i>	29
CHAP. X. <i>Histoire de Camille.</i>	46
CHAP. XI. <i>Suite de l'histoire de Camille.</i>	70
CHAP. XII. <i>Continuation de l'histoire de Camille.</i>	90

T A B L E. 185

- CHAP. XIII.** *Beaucoup plus court que le précédent, où l'on ne laissera pas de faire de surprenantes découvertes.* page 124
- CHAP. XIV.** *Entretien de quelques voyageurs dans un carrosse de voiture.* 130
- CHAP. XV.** *Qui prouve clairement qu'il y a des femmes constantes.* 143
- CHAP. XVI.** *Rencontres singulières.* 149
- CHAP. XVII.** *Cinthie trouve une demoiselle de sa connoissance.* 166

Fin de la Table du second volume.



OE U V R E S
COMPLETTES
DE FIELDING.

T O M E X X.

DAVID SIMPLE,

O U

LE VÉRITABLE AMI.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

**Chez L. DUPRAT-DUVERGER, rue des
Grands-Augustins, n^o. 24.**

1804.

THE BODLEIAN LIBRARY

30

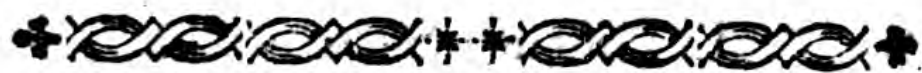
OXFORD



1-5 MAR 1973

OXFORD

LIBRARY



DAVID SIMPLE

OU

LE VÉRITABLE AMI.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Suite de l'histoire d'Isabelle.

DÈS qu'Isabelle put revoir Cinthie et le reste de sa compagnie, elle reprit ainsi la suite de son histoire.

Après la mort de ma chère Julie, le nom même d'amant me devint odieux. Quoiqu'on me proposât plusieurs partis avantageux en apparence, je les rejetai, et je priai mon père de me permettre d'aller à une maison de campagne, pour y chercher dans la solitude un repos que je ne pouvois trouver dans le tumulte du monde. Sa tendresse pour moi l'y

TOME III.

A

fit aisément consentir, et ce nouveau séjour me rendit avec le temps une partie de ma tranquillité. Ce qui servit le plus à me consoler, ce fut l'arrivée de mon frère, qui revenoit de ses études, et qui, quoique jeune et français, avoit un esprit philosophe, et préféroit comme moi la compagnie de ses pensées dans la retraite, à la pompe et aux plaisirs bruyans de Paris. Quoique nous n'eussions pas été élevés ensemble, le rapport de nos humeurs nous invita à une tendre amitié, que le temps et l'habitude resserrèrent par les nœuds les plus forts. J'avois perdu ma vivacité naturelle, et je ne goûtois de plaisir qu'à m'entretenir avec mon frère sur des matières sérieuses. Ce genre de vie me rendit à moi-même, et je sentis couler dans mon cœur une douce joie, qui m'avoit été inconnue jusque-là. Ces plaisirs ne furent pas de longue durée. Mon père tomba de cheval en venant de Paris à sa campagne. Sa chute dont il fut fort brisé, lui causa une fièvre violente, qui l'emporta en peu de jours. Ainsi la fortune ne m'eut pas plutôt donné un peu de relâche après une disgrâce, qu'elle me replongea dans

une autre. Mon père m'avoit toujours aimée tendrement, sa perte me rendit inconsolable. Le marquis de Stainville, mon frère, quoique sa douleur fût certainement égale à la mienne, eut assez de fermeté pour en étouffer les effets, afin d'être en état de me consoler. Je m'apperçus de la violence qu'il se faisoit. Je résolus de ne lui pas céder en générosité, et de bannir mon chagrin, au moins en apparence, pour le soulager à son tour. Cette réflexion, jointe à l'aimable conversation de Stainville, l'emporta sur le trouble de mon cœur, et rendit enfin le calme à mes esprits. Il m'amusoit souvent par le détail de ce qui lui étoit arrivé au collège, et par les remarques judicieuses dont il accompagnoit tous ses récits. Un jour, en discourant sur l'amitié, voici ce qu'il me raconta.

« Lorsque j'étois au collège, dit-il, je me liai d'amitié avec le chevalier Dumont, et à dire vrai, il m'auroit été impossible de m'en défendre. La sympathie de nos cœurs étoit telle, qu'il sembloit que la nature nous eût fait l'un pour l'autre. Il est assez ordinaire,

dans les collèges , de se choisir un compagnon particulier parmi le nombre des jeunes gens avec qui l'on est obligé de vivre. Pour Dumont et moi , non-seulement nous nous aimions plus que tout le reste des pensionnaires ; mais je suis persuadé que si l'on nous eût donné à choisir dans le monde entier , nous n'aurions pu tous deux faire un choix qui fût plus de notre goût. Malgré notre jeunesse , nous prenions un plaisir extrême à lire et à étudier. Quelques jeunes éventés en faisoient des railleries ; ils nous appeloient pédans , et nous évitoient comme indignes de leur compagnie. C'étoit justement ce que nous souhaitions ; nous en avions plus d'occasion de nous entretenir en liberté. En un mot , nous passâmes notre temps le plus agréablement du monde , jusqu'à ce qu'on nous envoyât à l'académie. Là toute la douceur de notre amitié fut troublée par la lâcheté d'un jeune homme appelé Le Neuf. Son père , qui étoit avare , ne voulant pas lui laisser de quoi aller de pair avec les autres académiciens , il s'appliquoit sans cesse à inventer toutes sortes de stratagèmes pour pouvoir fournir à sa dépense ,

qui passoit d'autant les bornes de la discrétion , que l'avarice de son père étoit éloignée du nécessaire. Il s'apperçut bientôt que je ne manquois jamais d'argent , et se trouva invité par-là à faire connoissance avec moi. Il affectoit le même goût pour l'étude , et les mêmes inclinations que le chevalier et moi ; de sorte qu'à force de se montrer obligeant , il réussit enfin à se mettre dans notre familiarité. Il vit que je n'étois pas intéressé , et que je ne refusois pas de partager ce que j'avois avec mes amis. Cela lui inspira le dessein de me brouiller avec Dumont , afin de me posséder lui seul tout entier. Vous savez , Isabelle , que , malgré ma douceur apparente , je suis naturellement fort colère ; que le moindre soupçon de perfidie dans mes amis , me met au feu , et me jette dans des transports que rien ne peut arrêter. Il n'y a point d'esprit dont un coquin se joue plus aisément , qu'un esprit prompt et facile à enflammer. Bien m'en prend que Dumont est d'un tempérament tout opposé. Rien ne sauroit lui ôter sa présence d'esprit , et s'il se bat , c'est avec tout le sang-froid d'un philosophe.

6 D A V I D S I M P L E .

Le Neuf nous répétoit souvent l'histoire de quelques faux amis , qui , sous le masque de l'amitié , avoient trahi des personnes simples et sans artifices , et mis à profit leur facilité. Il concluoit toujours par des remarques sur la folie de ceux qui mettent toute leur confiance dans un homme , avant que d'être convaincus de sa sincérité. Nous ne soupçonnions ni l'un ni l'autre le but de ces discours ; et comme il faisoit un conte aussi agréablement que personne , nous l'écoutions toujours avec plaisir et avec attention.

Il y avoit un jeune homme à l'académie , dont la voix imitoit si fort celle de Dumont , qu'il étoit difficile de les distinguer à une certaine distance. Le Neuf mena un jour ce jeune homme dans une chambre voisine à la mienne ; et , après l'avoir instruit de ce qu'il devoit dire, il se mit à parler fort haut, en me nommant avec tant de chaleur , qu'il me donna la curiosité d'écouter ce qu'on disoit de moi. Mais quelle fut ma surprise , lorsque j'ouïs Dumont (je le croyois au moins) qui parloit de moi avec tout le mépris imaginable ! Il jura qu'il n'auroit jamais fréquenté

comme moi, si mon argent et ma simplicité ne lui eussent fait trouver son compte à me ménager ; puis il tâcha de persuader Le Neuf à se joindre avec lui pour me duper avec plus de succès, et proposa de garder lui-même un air de générosité et de désintéressement, de peur que je ne vinsse à le soupçonner. Le Neuf répondit que rien ne pourroit l'induire à me trahir. J'aurois déjà appris à Stainville, ajouta-t-il, quel ami il a en Dumont, si je n'eusse craint que vous me fissiez passer pour un mauvais esprit, et que cela ne vous donnât lieu de lui en imposer encore plus que vous n'avez fait jusqu'ici ; mais je réussirai peut-être un jour à lui ouvrir les yeux sur votre compte.

Je ne pus en entendre davantage. J'allois fondre à l'instant dans cette chambre, si la porte n'en eût été fermée à la clef : au bruit que je fis pour l'ouvrir, Le Neuf, qui savoit qui c'étoit, se hâta de renvoyer le jeune garçon par une autre porte, et vint m'ouvrir. La fureur de mes regards témoignoit assez que j'étois au fait de tout ce qui s'étoit passé entre lui et le prétendu Dumont. Je le

cherchois des yeux dans la chambre ; et Le Neuf , ravi de l'heureux succès de ses lâches desseins , me dit qu'il voyoit bien à ma mine , que le hasard m'avoit détrompé de la bonne opinion que j'avois de Dumont. Il y a long-temps , continua-t-il , que je cherchois les moyens de vous instruire de sa perfidie ; mais j'ai toujours eu peur que votre entêtement pour lui ne vous empêchât de me croire , et ne tournât votre haine contre moi. Vous savez , monsieur , que depuis que je vous connois , mes discours ont presque toujours roulé sur la précaution qui est nécessaire dans le choix de nos amis. Ce que vous venez d'entendre en est une preuve bien sensible. Mais permettez-moi de vous donner un autre conseil , qui ne vous sera pas moins utile en cette occasion. Rompez peu-à-peu avec le chevalier , et sans lui en dire la raison ; cela ne serviroit qu'à produire une querelle entre vous , qui pourroit avoir de fâcheuses suites. D'ailleurs , lorsqu'on en saura le sujet , vous aurez la mortification d'entendre dire à chacun , que vous avez été la dupe de Dumont. Il vaut mieux vous détacher de

lui sans éclat , que d'en venir à des éclaircissemens qui peuvent vous faire tort dans le monde ».

C'est ainsi que ce malheureux s'efforçoit de m'ôter tous les moyens de découvrir sa trahison. Si mon esprit eût été plus tranquille , il y a apparence qu'il n'y auroit pas réussi ; mais j'étois alors dans un état à n'écouter que ma rage. Je courus chercher Dumont , pour lui demander satisfaction d'une injure qu'on lui faisoit réellement , et que je croyois faussement avoir reçue de lui. Je le trouvai dans une prairie attenante au jardin de l'académie , l'endroit du monde le plus propre au dessein qui m'amenoit. Il étoit seul , et hors de la vue de qui que ce fût. Dès que je fus assez près pour me faire entendre , je mis l'épée à la main , et lui criai de se défendre. Ce fut dans cet instant que Dumont , malgré l'émotion où il devoit être , s'arma de toute sa résolution , et donna à l'amitié la gloire d'empêcher un accident fatal , qui m'eût coûté la vie , ou le repos de mon cœur pour le reste de mes jours. Tous les mots injurieux dont je pus me servir contre lui , ne purent le

pousser à tirer l'épée contre moi , et il me pria avec toute la chaleur possible , de remettre la mienne jusqu'à ce qu'il fût éclairci du sujet de mon ressentiment.

Je commençai alors à m'imaginer qu'il joignoit la lâcheté à la perfidie ; et , dans ma fureur , j'ajoutai le nom de lâche et de poltron au reste de mes reproches. Il résista encore à cette épreuve. Enfin , il me jura que si je voulois lui apprendre le sujet de ma colère , il se battoit avec moi dès que je le voudrois , au cas qu'il ne pût se justifier. Ma rage se relâchant un peu à ces mots , je remis mon épée dans le fourreau , et je lui dis tout ce que j'avois entendu entre Le Neuf et lui. Il est impossible d'exprimer la surprise où il me parut en ce moment. Je crus voir son innocence dans ses yeux ; je sentis mon amitié qui parloit pour lui dans mon cœur ; j'aurois voulu me persuader qu'un songe m'avoit abusé ; et je consentis enfin à approfondir cette affaire , avant que d'en venir à des extrémités.

Nous nous promenâmes quelque temps ensemble. Chaque mot qui sortoit de la

bouche du chevalier , me rappelloit si vivement la voix du frippon qui m'avoit trompé , que je pouvois à peine arrêter la violence des transports qui me prenoient à tous momens. Dumont le remarqua , et ferma les yeux sur ma foiblesse.

De retour au logis , nous appellâmes Le Neuf. Dès qu'il fut venu : Par quel lâche artifice , lui dit le chevalier , as-tu donc pu abuser Stainville , et lui faire croire que j'aie jamais parlé de lui autrement qu'en ami et avec respect ? Le Neuf étoit trop endurci dans sa malice , pour reculer après avoir poussé les choses si loin. Il dit que c'étoit à moi à juger si je connoissois ou non la voix du chevalier ; puis il feignit de s'étonner qu'on pût être assez lâche pour nier ce qu'on venoit de dire en la présence de la personne même qui l'avoit entendu. Nous nous regardions tous trois avec des yeux inquiets et égarés. Pour moi , je ne savois comment je pourrois découvrir la vérité. Dumont me pria de prendre patience jusqu'au lendemain , disant qu'il ne doutoit pas de pouvoir éclaircir la chose avant ce temps-là ; et j'y consentis enfin avec assez de peine.

Le chevalier savoit que Le Neuf s'alloit promener tous les soirs dans un endroit écarté, où il méditoit apparemment ses indignes projets. Il l'y suivit peu après le coucher du soleil, et le saisissant au collet : Cet instant, s'écria-t-il, est le dernier de ta vie, si tu ne confesses de qui tu t'es servi pour contrefaire ma voix, et pour tromper Stainville ! Le coquin n'eut pas le cœur de tirer l'épée, et se jetant à genoux, il confessa le tout, et fit voir autant de bassesse en demandant pardon à Dumont, qu'il en avoit montré en l'offensant. Le chevalier refusa de lui pardonner, à moins qu'il ne confessât son crime devant moi ; et Le Neuf y consentit aussi lâchement qu'à tout le reste.

Jugez, ma chère Isabelle, continua mon frère, ce que je dus sentir lorsque je reconnus l'injure que je venois de faire à un ami aussi généreux que le chevalier. Il vit ma confusion, et se hâta de m'en tirer. A présent, s'écria-t-il, j'espère, mon cher Stainville, que vous êtes convaincu de mon innocence. Il m'embrassa en même temps, m'assurant qu'il attribuoit mon emportement à
l'excès

l'excès de mon amitié , et qu'il ne songeroit de sa vie à cet accident.

Le Neuf nous pria de garder le secret sur cette affaire ; mais nous le refusâmes par égard pour le reste de nos compagnons. Nous lui demandâmes comment il étoit possible qu'à son âge il fût capable d'une action si noire , dans la vue d'un misérable avantage ? Il répondit à cela , qu'il avoit été élevé dès son enfance par un père qui avoit amassé des biens immenses , en sacrifiant toutes sortes d'égards à son intérêt ; et que , quoique contre les principes de son père , il aimât à dépenser librement son argent , il avoit , comme lui , toujours eu pour maxime qu'il étoit permis de tout faire pour en avoir.

« Nous lui fîmes amener le jeune homme qu'il avoit fait servir d'instrument à sa fourberie , et nous trouvâmes qu'il avoit la voix si semblable à celle du chevalier , qu'il étoit impossible de ne pas s'y méprendre. Là-dessus Dumont , qui étoit la bonté même , me dit que je devois me consoler de ma méprise , puisqu'il n'y avoit personne qui eût pu l'éviter. Voilà ce qui s'appelle être généreux ;

voilà un véritable ami. Il n'y a personne, selon moi, qui mérite ce nom, que celui qui sait supporter les foiblesses d'un autre. Ceux qui laissent aller de pair leur orgueil avec leur tendresse, et qui peuvent quereller leurs amis sur leurs fautes, ont peut-être quelquefois les apparences de l'amitié; mais en effet ils n'entrent jamais dans une liaison par d'autre motif que celui de l'amour-propre; et je crois que qui abandonne son ami, parce qu'il n'est pas parfait, est à peu-près sur le même pied avec celui qui n'est fidèle à son ami qu'autant que la fortune le favorise. Pour ce qui est de Le Neuf, nous rendîmes son infamie publique, ce qui l'obligea à quitter l'académie.

« Je ne vous ai fait ce récit, ma chère sœur, ajouta mon frère, que pour vous dépeindre le caractère d'une personne que j'ai tant de raison d'estimer, et dont je ne puis m'empêcher de parler à tout moment. Je lui ai écrit depuis peu, et je suis fort surpris de n'en point recevoir de réponse ». Ici mon frère cessa de parler.

Isabelle s'arrêta dans cet endroit de son

histoire , et Cinthie la pria de se reposer avant que de poursuivre. Simple se récria contre la perfidie de Le Neuf , et dit qu'il convenoit avec le marquis de Stainville , qu'il n'y avoit que les défauts du cœur qui dussent nous faire abandonner nos amis. Chacun admira la conduite du chevalier Dumont ; et comme on s'apperçut que le meilleur moyen de soulager l'esprit fatigué d'Isabelle , c'étoit de tourner la conversation sur des matières différentes , chacun tâcha de la divertir par les discours les plus agréables. Aussi-tot qu'elle eut repris un peu de force , elle continua dans ces termes.

CHAPITRE II.

Continuation de l'histoire d'Isabelle.

DEPUIS que le marquis m'avoit fait le récit de cette histoire , le chevalier Dumont étoit devenu le sujet favori de ses entretiens. La vue d'une demoiselle qu'il trouva chez un gentilhomme du voisinage , tourna toutes ses pensées

d'un autre côté. Elle s'appelloit Dorimene , et étoit fille du comte de Comme mon frère n'avoit jamais rien de caché pour moi , il m'apprit aussi-tôt sa passion. L'image de Dorimene remplissoit toute son ame ; il ne parloit que d'elle ; elle étoit le seul objet de ses pensées. Elle devoit passer quelque temps avec la femme du gentilhomme chez qui mon frère l'avoit vue ; et comme je connoissois un peu cette dame , le marquis me pria de lui aller rendre visite , pour avoir occasion d'inviter Dorimene à notre campagne. J'avois été d'abord surprise de l'effet soudain et violent que ses charmes avoient fait sur le marquis ; mais ma surprise cessa lorsque je la vis. Sa taille libre et majestueuse , jointe aux beautés régulières de son visage , auroit donné lieu de s'étonner si un jeune homme de l'âge de mon frère avoit pu la voir sans en être amoureux. Quelques entretiens qu'il eut avec elle achevèrent de le vaincre , et il ne songea plus qu'à l'épouser.

Le marquis de Stainville avoit un bien qui devoit faire souhaiter son alliance aux parens de Dorimene. Le gentil-

homme chez qui elle étoit , instruisit le comte des égards que mon frère avoit pour sa fille. Le comte partit d'abord pour la campagne de son ami , sous prétexte de venir prendre sa fille , mais en effet dans le dessein de conclure son mariage avec mon frère. Dorimene n'avoit jamais eu d'autre attachement ; et comme la plupart des filles regardent le mariage comme l'état le plus agréable , elle obéit aveuglément à son père.

La passion de mon frère étoit si violente , qu'elle ne pouvoit point souffrir de délai. Ils furent mariés en moins d'un mois , du consentement de toutes les parties. Stainville trouvoit son bonheur parfait dans la possession de Dorimene ; il ne formoit pas un souhait au-delà. Elle me persuada sans peine de demeurer avec eux , et nous passions notre temps ensemble le plus agréablement du monde. Dorimene étoit fort aimable , naturellement douce , et généralement ne prenoit pas fort les choses à cœur. Je ne l'ai jamais vue en colère qu'une fois , mais aussi il faut avouer que j'en fus effrayée. Elle étoit furieuse , son esprit étoit agité de transports que je n'ai

jamais apperçus dans des personnes aisées à émouvoir. Mon frère en étoit amoureux à la folie ; il ne vivoit que pour elle. Dès qu'elle parloit , il couroit pour lui obéir , il voloit , il prévenoit ses souhaits. Elle eut envie de voir Paris et nous y passâmes quelques mois ; mais elle ne donna dans les divertissemens du temps , qu'autant que son mari parut le souhaiter.

Le comte de.... avoit une campagne à environ six lieues de Paris , dans la situation du monde la plus charmante. Stainville voulut y passer l'été. Il n'y avoit pas long-temps que nous y étions , lorsqu'un jour que ma belle-sœur et moi nous prenions le frais dans une grotte qui faisoit face au château , nous vîmes Stainville qui s'en venoit de notre côté , accompagné d'un jeune cavalier que nous ne connoissions pas. Nous nous levâmes pour leur aller au devant , et dès que nous fûmes assez près , mon frère prit le gentilhomme par la main , et nous le présenta sous le nom du chevalier Dumont. Dorimene et moi nous fûmes ravies de voir une personne dont Stainville nous avoit fait un portrait si avantageux.

Dorimene dit poliment , que rien ne pouvoit lui donner plus de plaisir que l'arrivée de l'ami du marquis de Stainville. Nous fîmes ensemble un tour de jardin ; mais mon frère remarquant que Dumont pâlissoit , nous pria de rentrer , disant que le chevalier ne faisoit que de relever de maladie , et qu'il devoit éviter le grand air. A la vérité , il étoit si maigre et si blême , que j'étois surprise qu'il pût se soutenir hors de son lit. Sa santé nous parut encore si foible , que nous fûmes quelques jours ensemble , avant qu'on voulût le fatiguer par des questions. Dès qu'il fut rétabli , mon frère le pria de ne lui plus laisser ignorer ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation. Nous joignîmes ma sœur et moi nos instances à celles du marquis , et le chevalier commença en ces termes.

« Le même jour , monsieur , que vous quittâtes l'académie , lorsque j'étois au fort de ma douleur de vous avoir perdu , je reçus une lettre par laquelle on me mandoit que mon père étoit à l'extrémité , et que je devois me hâter de me rendre auprès de lui , si je voulois le revoir. Je ne tardai pas un moment ; je montai

aussi-tôt à cheval , et j'arrivai en peu de temps à sa maison de campagne. Il étoit encore en vie , mais si près de sa fin , qu'il avoit de la peine à former ses paroles. Au moment que j'entrai dans sa chambre , et qu'on lui eut dit que j'étois arrivé , il se releva un peu sur son lit , et sembla ne retenir un reste de vie prêt à le quitter , que pour me donner sa dernière bénédiction. Il ordonna qu'on me laissât seul avec lui pendant quelques momens ; et lorsque je me fus approché de son lit , il me prit par la main et me dit en soupirant : Mon cher fils , je vous ai ruiné vous et votre mère. Vous savez mon amitié pour monsieur... et les obligations que je lui ai. Après que vous m'eûtes quitté pour continuer vos études , il épousa une jeune demoiselle , dont il étoit si passionné , qu'il ne pouvoit lui rien refuser. C'étoit une de ces femmes qui ne voient point de bonheur égal à celui de prodiguer le bien de leur mari en superfluités ; par-là elle réduisit bientôt le sien à une condition déplorable. Il avoit une nombreuse famille , et point de moyens de l'entretenir. Je ne pus soutenir la vue de sa

misère , et je l'assistai sans délai. Je le fis deux ou trois fois , mais il eut assez de générosité et de constance pour refuser de m'envelopper dans sa ruine. Il s'obstina dans son refus , qu'il croyoit juste ; et moi , de mon côté , je persistai dans ma résolution de ne le pas laisser succomber , sans partager sa disgrâce. En un mot , je vendis sous main presque tout ce que j'avois de bien , et je faisois tenir sans cesse de l'argent à mon ami , sans qu'il pût savoir d'où il venoit. Si Dieu avoit voulu épargner ma vie encore quelque temps , j'avois dessein de vous procurer un emploi dans le service , et j'avois un projet en tête qui n'auroit pas manqué d'assurer un bien suffisant à votre mère. Mais , hélas ! il n'y a plus de ressource à l'heure qu'il est ; les forces me manquent , je sens que je me meurs. Adieu , mon cher enfant ; vous êtes jeune ; vous pouvez vous pousser dans le monde. En tout cas , aimez votre mère , et prenez soin d'elle. A ces mots la voix lui manqua , et peu après il expira entre mes bras ».

A ces mots , Dorimene et moi nous fondîmes en larmes , quelques efforts

que nous fissions pour les retenir. Après une pause de quelques momens , le chevalier poursuivit ainsi.

« Je vois bien qu'il m'est inutile d'exprimer à ces dames le chagrin dont ce coup fatal m'accabla. Elles paroissent trop sensibles aux peines des malheureux , pour ne se les pas représenter sans mon secours. J'éviterai aussi d'attendrir vos cœurs par la description des regrets de ma mère. Il suffit de dire que sa douleur fut aussi vive , que l'ame la plus tendre en pouvoit sentir à la perte d'un époux qu'elle avoit aimé passionnément pendant plus de trente ans.

« Comme mon père avoit une famille à maintenir , on pourra peut-être blâmer sa générosité à l'égard de son ami. Pour moi , quoiqu'il m'en coûte , j'en respecte d'autant plus sa mémoire , sur-tout lorsque je réfléchis que c'étoit au père de cet ami qu'il devoit tout ce qu'il avoit de bien dans ce monde.

« Je craignois d'instruire ma mère des dernières paroles de mon père , et j'en diffèrai le récit tant que je pus , pour ne pas augmenter le poids de ses afflictions. La nécessité m'obligea enfin à me

charger de cet office , quelque répugnance que j'eusse à m'en acquitter. La personne qui avoit acheté de mon père la maison où nous étions , devoit en prendre possession la semaine après ; et je crois réellement que l'inquiétude que mon père sentoit à ce sujet , fut ce qui hâta ses derniers momens. Lorsque j'eus exposé aux yeux de ma mère l'état pitoyable de nos affaires , au-lieu de se répandre en regrets et en plaintes , elle montra d'abord une parfaite indifférence. Elle dit qu'ayant perdu en son époux la seule consolation qu'elle avoit , elle se soucioit peu de ce qu'elle deviendroit. Puis jetant sur moi un regard plein de tendresse , et poussant un long soupir : Pourquoi , s'écria-t-elle , ai-je élevé un fils dans des sentimens si nobles ? Ne lui a-t-on donné l'éducation d'un gentilhomme , que pour le laisser lutter contre la fortune , sans aucun moyen de se soutenir dans le rang où il est né ? Elle vit combien ce discours me touchoit , et se tut.

Dès que j'eus le temps de réfléchir à mes affaires , je songeai sérieusement au parti que je devois prendre. J'étois résolu de soutenir ma mère à quelque

prix que ce fût. Je pensai d'abord à vous , mon cher Stainville. Je ne doutai pas de trouver dans votre amitié un asyle contre toutes mes disgraces. Je vous écrivis alors la lettre dont je vous ai déjà parlé. Elle n'étoit pas dans le style d'un pauvre homme à son protecteur. Je m'y réjouissois plutôt du plaisir que j'allois vous donner , en vous offrant une si belle occasion de soulager un ami dans une affliction insupportable. Lorsque j'eus dépêché ma lettre , je louai une petite maison où je mis ma mère. Quand le temps fut expiré où je comptois recevoir de vos nouvelles , je ne saurois vous décrire les momens inquiets que je passai. J'attendois de jour en jour cette heureuse réponse , et elle ne venoit point. Pardonnez ma foiblesse , mon cher Stainville. Rien n'auroit pu me donner des soupçons de votre amitié dans un autre temps ; mais alors tout m'étoit si contraire , que je me figurai que vous l'étiez aussi. Je me rappellois nos tendres adieux à votre départ de l'académie ; je me sentois serrer le cœur ; des larmes de douleur couloient de mes yeux. Et cet ami Stainville , me disois-je , m'au-
roit

roit abandonné , parce que la fortune m'abandonne ? Non , je n'y saurois résister. Cependant , au milieu de ces angoisses , je me voyois dans la nécessité de me contraindre , et de faire bonne mine pour fortifier ma mère , dont le courage commençoit à céder à ses malheurs. Lorsque je m'imaginois que Stainville m'avoit banni de son souvenir , l'oubli de mes autres amis me parut de peu d'importance. Je souffrois avec assez de patience les insultes de mes créanciers ; mes propres besoins ne me touchoient pas. Mais les dernières paroles de mon père : Aimez votre mère et prenez soin d'elle , je les avois sans cesse aux oreilles. Je la voyois tous les jours devant mes yeux cette mère , cette mère infortunée que j'étois hors d'état d'arracher au sort le plus cruel. Des soupirs et des larmes inutiles étoient la seule consolation qui me restoit.

« La douleur me pressant , et l'envie de soulager ma mère qui languissoit dans le besoin des choses nécessaires à la vie , me fournissant mille projets aussi-tôt rejetés que formés , je me rappelai le jeune duc de... qui quitta l'académie en-

viron deux mois après que nous y allâmes. Pendant qu'il y fut avec nous, vous savez avec quelle politesse il me traita. Je résolus donc, pour dernier effort, de lui écrire ingénument l'état où je me trouvois, et d'essayer quels secours je pourrois en tirer dans ma disgrâce. Je fus long-temps à obtenir une réponse; et lorsque je la reçus, je la trouvai dans le style d'un grand à son inférieur. Cependant, sur la fin, il me marquoit qu'il m'avoit obtenu une place qui me rapporteroit environ huit cents francs par an, et que si cela m'accommodoit, je devois me rendre incessamment à Paris.

« » Quoique ce ne fût pas une place à offrir à un gentilhomme, je crus qu'il n'étoit pas temps de penser à ma naissance. C'alloit être un petit secours à ma mère, et pour moi je me flattois de pouvoir me tirer d'affaire. Je m'en fus à Paris lorsque la fièvre me prit dans la maison où vous m'avez trouvé. Je n'avois précisément qu'autant d'argent qu'il m'en falloit pour faire le voyage. Cela fut bientôt dépensé pendant ma maladie, et je me vis enfin sans un sol, malade et

parmi des inconnus. Dans ces circonstances , j'aurois souhaité que la mort fût venue me délivrer de mes maux , si l'amitié que j'avois pour ma mère ne m'eût fait envisager avec crainte la perte d'une vie qui la laissoit exposée sans secours à tous les outrages de la fortune.

» Mon hôte qui étoit bon et compatissant , tâchoit de me consoler. Dès que je lui eus appris que j'étois sans ressource , il me pria de ne pas m'inquiéter ; qu'il iroit exposer ma situation à un gentilhomme qui étoit depuis quelque temps chez le comte de.... et dont on vantoit la générosité ; qu'en attendant , il ne me laisseroit manquer de rien.

» Mon mal devint si violent , qu'en peu de jours je perdis connoissance. Cependant , par le soin qu'on prit de moi , ma fièvre diminua peu à peu. Quand j'eus l'usage de mes sens , et que je pus remarquer de quel manière j'étois servi , je me demandois qui étoit cette personne généreuse à qui je devois la conservation de ma vie. Mon hôte me dit qu'il avoit trouvé moyen d'informer de mon état le marquis de Stainville , qui avoit aussi-tôt donné ordre qu'on me don-

nât tous les secours nécessaires, et avoit envoyé de l'argent à cet effet. Au nom de Stainville, je me relevai tout-à-coup sur mon lit : je regardois autour de moi avec des yeux égarés, dont ce bon homme fut presque effrayé. Ne vous trompez-vous pas ? Non, non, reprit l'hôte, c'est bien le marquis de Stainville. Il a épousé la fille du comte de.... chez qui il est à présent. J'avois mené une vie si retirée depuis la mort de mon père, et j'avois eu si peu de curiosité de m'informer de ce qui se passoit dans le monde, que j'ignorois encore votre mariage. Cependant l'hôte m'ayant assuré de nouveau qu'il ne se trompoit pas, je crus reconnoître mon ancien ami aux marques de générosité que je voyois. Mais comment se peut-il, me disois-je, qu'un homme, qui est capable de se montrer si bienfaisant envers un inconnu, ait abandonné son ami dans la plus affreuse nécessité ? Cela me fit soupçonner que ma lettre pouvoit bien être perdue, et que vous ignoriez encore mes souffrances. Cette pensée répandit une joie si vive dans mon cœur, et hâta si fort ma guérison, qu'en deux jours je fus

en état de me promener par la chambre.

» J'étois un jour occupé à songer par quel moyen je pourrois me ménager une entrevue avec vous , sans me nommer , lorsque j'entendis mon hôte qui s'écrioit : Eh bien , monsieur , si vous avez envie de voir le marquis de Stainville , le voilà qui vient de ce côté ! Je me plaçai aussi-tôt à la fenêtre , de façon que vous pouviez à peine passer sans me voir. Cependant , mesdames , jugez de mes transports , lorsque je vis le marquis tressaillir à ma vue , voler vers la porte , et venir m'embrasser presque au même instant avec toutes les marques de joie qu'on puisse donner à la rencontre d'une personne qu'on a souhaité long-temps de revoir. Ces transports et la honte que je sentoisi d'avoir douté de l'affection du marquis , firent un effet si violent sur moi , que foible comme j'étois , j'eus bien de la peine à y résister. Je commençai quelques paroles entrecoupées et n'en pus achever aucune. Dès que je pus respirer librement , je lui fis mille questions l'une sur l'autre ; je parlai confusément d'une lettre , et nous fûmes quelque temps sans pouvoir nous

entendre. Enfin , j'appris que tout mon malheur venoit d'avoir adressé ma lettre à Paris , pendant que le marquis étoit à sa campagne; que ma lettre étoit perdue apparemment , aussi-bien que celle que monsieur m'écrivit à l'académie , d'où , comme je vous le disois , je partis peu après lui ».

Ici mon frère interrompit le chevalier , disant qu'il n'étoit rien arrivé depuis qui méritât d'être raconté. Dorimene et moi nous étions si fort charmées de l'heureuse rencontre de ces deux amis , que nous voulûmes absolument savoir tout ce qui s'étoit passé entre eux , et là-dessus le chevalier continua ainsi.

« C'est la modestie du marquis qui m'a arrêté en cet endroit , qui est certainement le plus beau de ma vie , puisqu'il contient des preuves évidentes de la générosité de mon ami , et des obligations que je lui ai. En venant ici , quoique me voyant si foible , il évita de me fatiguer par d'autres questions que celles qu'il crut nécessaires à savoir en quoi il pouvoit m'être utile : son impatience à me témoigner sa tendresse , le porta à me demander la cause de ma ma-

ladie et de mon chagrin. Par le peu que je pus lui apprendre de mes affaires par quelques propos rompus , il pénétra la principale source de mon inquiétude , et comprit que le seul moyen d'y remédier, c'étoit d'envoyer aussi-tôt du secours à ma mère. C'est ce qu'il a déjà fait ».

Stainville ne voulut pas lui permettre de poursuivre. De grace , s'écria-t-il , mon cher chevalier , ne parlons plus de ces bagatelles. La seule grace que je vous demande , c'est de disposer à l'avenir de ma maison comme de la vôtre. Je ne permettrai pas que vous acceptiez le misérable emploi que le duc de vous destinoit. Dumont étoit trop pénétré pour répondre à ces paroles , et mon frère changea adroitement de discours.

La politesse et l'enjouement régnoient dans notre heureuse maison , tout y étoit doux et riant. La manière agréable dont nous partagions notre temps , jointe aux nouvelles preuves que Dumont recevoit tous les jours de la sincérité de son ami , firent un si prompt effet sur lui , qu'en peu de jours sa santé se rétablit parfaitement. Ces jours furent certainement les plus heureux de ma vie ; je

voudrois pouvoir y arrêter ma pensée , et ne l'en détourner jamais. Mais , hélas ! ce ne fut qu'un beau songe , qui ne servit qu'à me faire sentir plus vivement le changement cruel où je passai , par un accident dont je ne saurois parler sans prendre quelques momens de-repos.

Simple et Valentin se répandirent en éloges sur l'amitié fidelle et généreuse du marquis de Stainville et du chevalier Dumont. Leurs gestes et leurs regards exprimoient le plaisir secret qu'ils sentoient d'avoir trouvé la même félicité l'un dans l'autre. Mais les derniers mots d'Isabelle avoient si fort excité la curiosité de la compagnie , qu'elle résolut de ne les tenir en suspens qu'autant de temps qu'il lui en falloit pour se mettre en état de continuer ; et après dîner elle continua son histoire , comme on le verra dans le quatrième livre.

CHAPITRE III.

Suite de l'histoire d'Isabelle.

DORIMENE, qui avoit jusqu'alors joui d'une santé parfaite, tomba tout-à-coup dans la maladie la plus terrible dont on puisse être attaqué. C'étoit une langueur, un abattement d'esprit, un épuisement total. Une pâleur mortelle s'étoit répandue sur son visage; sa voix étoit tremblante et foible; elle ne parloit jamais sans verser des larmes; elle pousoit de profonds soupirs, comme si elle eût été rongée de quelque chagrin dévorant. Vous pouvez vous imaginer l'état de mon frère, de voir une femme qu'il aimoit si tendrement, tomber de l'humeur la plus enjouée dans cette mélancolie à laquelle elle paroissoit prête à succomber. Il envoya chercher les meilleurs médecins du royaume. Dorimene prenoit par complaisance tout ce qu'on lui ordonnoit, mais les remèdes augmentèrent son mal plutôt que de le soulager.

Nous faisons tous nos efforts pour di-

vertir son chagrin par tous les nouveaux amusemens que nous pouvions inventer ; mais elle s'obstinoit si fort à demeurer seule , que nous nous voyions souvent obligés de la satisfaire , de peur d'irriter son mal en la contredisant. Stainville se désoloit. Lorsque sa femme ne vouloit pas lui permettre de rester auprès d'elle , il nous évitoit , Dumont et moi , pour entretenir en liberté ses tristes pensées sans nous faire part de sa douleur.

Cela donnoit souvent occasion au chevalier de m'entretenir sans témoins. Il me traita d'abord d'un air aisé et galant , qui ne présageoit rien de sérieux. Aussi ne me mis-je pas en peine de tout le plaisir que j'y prenois ; mais cela ne dura pas long-temps. Sa galanterie se changea bientôt en un respect timide , qui sembloit partir d'une nouvelle source. Lorsque j'étois seule avec lui , il paroissoit pensif et troublé ; il sembloit craindre d'en dire trop , et gardoit le silence. S'il m'approchoit , c'étoit avec une émotion visible , qui m'indiquoit le désordre de son esprit. Je l'observois quelquefois de loin venir d'un air empressé à ma rencontre , puis rebrousser

chemin tout-à-coup, et se retira à grands pas, comme s'il eût été forcé de fuir, malgré le penchant qu'il sentoit à me chercher. En un mot, je lisois clairement son amour dans son air et dans toutes ses actions, et sa générosité dans la crainte qu'il avoit de se découvrir. Il croyoit que dans l'état où la fortune l'avoit laissé, c'eût été mal reconnoître les bontés de mon frère, que de se livrer à sa passion. Mais sa grandeur d'ame fit pour lui, ce qu'elle lui défendoit d'entreprendre; car je pris son mal, et j'ajoutai la tendresse à l'estime que son caractère m'avoit inspiré, même avant que je la connusse. Le soin que nous prenions l'un et l'autre de cacher notre passion, la rendoit tous les jours plus visible aux yeux clairvoyans. Tout-à-coup Dorimene dit qu'elle se trouvoit un peu mieux; et, au lieu de souhaiter d'être seule comme auparavant, elle vouloit toujours nous avoir auprès d'elle. Stainville, ravi de la moindre apparence de gaieté dans sa femme, ne paroissoit occupé que de sa joie.

Telle étoit notre situation, lorsque **Vieuville, frère de Dorimene, ayant appris**

la maladie de sa sœur, arriva à notre campagne. Il étoit aussi bel homme que Dorimene étoit belle femme ; il avoit avec cela de l'esprit , du bon goût et de la vivacité ; et je crois qu'il auroit été difficile pour une femme dont le cœur eût été libre , de se défendre de l'aimer. Dorimene sembloit prendre tant de plaisir à la compagnie de son frère , que sa santé se remettoit tous les jours de plus en plus ; et l'amoureux Stainville , voyant combien Vieuville contribuoit à la gaieté de sa sœur , le persuada de s'arrêter chez lui pendant quelque temps. Vieuville , outre qu'il aimoit tendrement sa sœur , et qu'il étoit prêt à tout faire pour l'obliger , avoit encore une autre raison pour consentir à ce que le marquis desiroit. Il étoit aisé d'appercevoir l'impression que j'avois faite sur lui dès le jour de son arrivée. Il avoit pris de la passion pour moi aussi vite que mon frère en avoit pris pour sa sœur. Le contre-temps étoit fâcheux. Dumont le vit , poussa sa vertu jusqu'à sacrifier les intérêts de son amour à ceux de l'amitié. Il continua à cacher sa passion , croyant que rien ne devoit le porter à mettre obstacle à un mariage
qui

qui pouvoit m'être avantageux. Pour moi, j'avois une idée si sensible de ce que le chevalier souffriroit si j'écoutois son rival, que je pus à peine me porter à traiter Vieuville avec politesse, et je tâchai constamment de l'éviter.

D'abord mon père ne parut pas fâché de mon éloignement pour Vieuville. Il lui échappoit même de dire quelquefois en ma présence, qu'un cœur bien fait comptoit pour peu de chose les biens de la fortune dans un engagement tendre. Il me sembloit qu'il ne disoit pas cela sans dessein. Je crus qu'il s'étoit apperçu de l'inclination de Dumont, et qu'il l'approuvoit. Cependant il restoit encore des obstacles à mon bonheur. Dorimene disoit que les plaintes de son frère lui perçoient le cœur, que mes rigueurs le désoloient, et que tandis qu'elle le verroit dans cet état, elle ne pourroit goûter aucun plaisir, ni recouvrer sa santé. Elle prenoit toutes les occasions de me laisser seule avec lui. Mais, malgré toutes ses belles qualités, c'étoit un tourment pour moi que de l'entendre parler d'amour. Mes pensées n'étoient occupées, pendant

tout ce temps-là, que de l'inquiétude que je donnois à Dumont.

J'aurois voulu cent fois avouer à Stainville mon amour pour le chevalier, et demander son consentement à notre union. Je n'avois aucune raison de craindre qu'il me le refusât. Je connoissois trop son ame généreuse, pour s'imaginer qu'il voulût sacrifier mon bonheur à sa vanité. Mais comme Dumont n'avoit jamais déclaré ouvertement sa passion, la bienséance m'avoit défendu jusque-là de faire cette démarche. Il auroit été inutile de l'essayer depuis l'arrivée de Vieuville. Mon frère aimoit trop sa femme pour me donner à un autre en dépit d'elle et de son frère.

La modestie de Dumont l'aveugloit si fort, qu'il ne s'appercevoit pas de la préférence que je lui donnois sur Vieuville. Il est vrai qu'il sembloit quelquefois penser que je voyois sa passion, et que j'en étois touchée. Mais comme on a d'ordinaire bonne opinion de la personne qu'on aime, il attribuoit ma sensibilité à ma générosité et à ma compassion; en un mot, il s'imagina que j'allois me donner à Vieuville. Il ne put se résoudre à

être témoin d'une scène si accablante et prit le parti de quitter un endroit où il attendoit chaque jour l'arrêt qui devoit le condamner à être malheureux toute sa vie.

Il dit au marquis qu'il avoit envie de revoir sa mère, et qu'il partiroit dans trois jours, s'il vouloit le lui permettre. Je n'oublierai jamais le regard qu'il me jeta en partant. Il y avoit tant de douleur, de tendresse, de respect et d'ardeur, que si je ne l'avois éprouvé, j'aurois cru qu'il étoit impossible d'exprimer en un moment tant de mouvemens différens.

Dès qu'il fut parti, je me défiai trop de mon cœur pour reparoître en compagnie. Je me retirai dans une allée solitaire, pour y mettre en liberté ma douleur, et pour y penser aux moyens de me tirer de l'embarras où j'étois. Je me promis bien de refuser la main de Vieuville, quoiqu'il en pût arriver; mais ce ne fut pas sans craindre le chagrin que mon frère alloit recevoir des importunités de sa femme. Il me vint enfin dans l'esprit d'essayer si Vieuville seroit assez généreux pour triompher de sa passion, plutôt que de me rendre malheureuse.

Je profitai pour cela de la première occasion que j'eus de l'entretenir tête-à-tête. Je lui dis qu'il ne tenoit qu'à lui de me prouver si l'amitié qu'il m'avoit témoignée étoit réelle, ou si ce n'étoit qu'une saillie de jeunesse, et l'effet passager d'une imagination trop facile à échauffer; qu'en un mot, le bonheur ou le malheur de ma vie dépendoit de la manière dont il recevrait ce que j'allois dire. Il jura de m'obéir, et me marqua une impatience extrême d'apprendre ce que j'avois à lui commander. « J'ai des raisons, Monsieur, poursuivis-je alors, qu'il m'est impossible de vous révéler, et qui me défendent de vous épouser, si je ne veux être la plus misérable de toutes les femmes. Il ne tiendrait qu'à moi de refuser l'offre de votre main sans détours; mais la considération que j'ai pour le frère de Dorimène, m'en a empêché jusqu'ici. Vous voyez, Monsieur, l'effet que votre inquiétude a sur l'esprit de madame votre sœur. Si vous souhaitez de la voir contente, si ma tranquillité et celle de mon frère peuvent vous toucher, faites un effort généreux, abandonnez des prétentions auxquelles il

n'est pas en mon pouvoir de souscrire ; retournez chez monsieur votre père : c'est-là le seul moyen de me convaincre que vous m'estimez ».

Vieuville me regarda fixement pendant quelque temps , puis me demanda si je croyois que sa passion fût si foible pour y renoncer si aisément. Il me quitta brusquement à ces mots , sans attendre ma réponse , avec une indignation peinte sur son visage , qui marquoit bien que je n'avois pas réussi dans mon dessein. En effet , la suite m'apprit assez que je m'étois trompée , lorsque j'avois espéré de trouver en lui de la grandeur d'ame.

Comme il avoit apperçu que ce qui ébranloit le plus ma résolution , c'étoit la crainte d'affliger Dorimene , il s'en alla vers elle en droiture , redoubla ses plaintes , et jura qu'il n'auroit jamais de plaisir dans la vie , si je ne consentois à le traiter avec moins de rigueur. En un mot , j'étois alors sa passion , et il se soucioit peu de ce que je pourrois souffrir , pourvu qu'il vînt à bout de se satisfaire. Si j'avois eu avant cela le moindre penchant pour lui , il est cer-

tain que ce procédé l'auroit éteint entièrement. Quelle différence, me disois-je, de cette manière de penser, à celle du généreux Dumont, qui sacrifie sa propre tranquillité à sa passion pour moi, et à sa reconnoissance envers mon frère ! C'est ainsi que mon amour pour le chevalier augmentoit à proportion de ma haine pour Vieuville.

Le lendemain matin, pendant que j'étois occupée à réfléchir à la cruauté de mon sort, qui venoit renverser toutes mes espérances, lorsque je touchois presque au moment de ma félicité, je vis mon frère qui s'avançoit vers moi d'un air empressé, et qui s'écria en arrivant : « ah, Isabelle ! Vieuville !.... » Je n'eus pas la patience de le laisser poursuivre, et je l'interrompis, en disant que j'étois prête à sacrifier ma vie à sa tranquillité ; mais que s'il venoit pour me persuader à la passer avec un homme que je ne pouvois m'empêcher de mépriser, il étoit inutile d'en parler. Il me répondit que cet accident l'avoit jeté dans un embarras dont il ne voyoit pas par où il pourroit se tirer. « Vieuville, ajouta-t-il, a détruit toutes les sources de plaisir

que je m'étois flatté de trouver dans l'amitié et dans l'union de ma petite famille : car je vois bien , ma sœur, l'aversion que vous avez pour lui ; et cependant Dorimene (hélas ! elle ne verse point de larme qui ne m'aille jusqu'au cœur), Dorimene paroît résolue à s'abandonner au désespoir, si son frère n'est heureux. De quelque côté que je me tourne, mon imagination ne m'offre que des sujets de douleur ».

Il prononça ces mots d'un ton à me faire croire qu'il étoit au fait de mes véritables inclinations. Je vis bien qu'il étoit inutile d'en faire plus long-temps un secret : et cependant une espèce de pudeur m'attachoit la langue, et ce ne fut qu'avec bien de la peine, et d'une voix mal assurée, que je prononçois enfin le nom de Dumont..... Stainville m'arrêta toutcourt, en disant que je n'avois que faire d'en dire davantage, qu'il avoit remarqué avec plaisir notre amour naissant dès le premier moment de notre connoissance, et qu'il avoit toujours souhaité de me voir unie à l'homme du monde qu'il estimoit le plus. « A la vérité, ajouta-t-il, la maladie de ma femme

avoit attiré toute mon attention un peu avant l'arrivée de Vieuville. Je voulois laisser monter à son comble la passion du chevalier , pour le rendre heureux lorsqu'il s'y attendoit le moins. Vous savez , ma chère sœur , que vous avez assez de bien pour mettre à son aise la personne que vous aimez. C'étoit mon intention de l'augmenter ; et comme je voyois bien que votre choix tomberoit sur Dumont , je comptois que nous ne ferions tous ensemble qu'une seule famille. La passion de Vieuville a dérangé tous mes projets ». Je fus pénétrée de la honte de mon frère ; et , quoiqu'il m'en coûtât , je fus sur le point de me soumettre à l'humeur de sa femme , plutôt que de le voir un moment affligé. Nous nous séparâmes cependant sans rien conclure , et nous nous promîmes de songer , chacun de son côté , aux moyens de sortir d'embarras.

Le hasard , qui avoit formé l'inclination de Vieuville , servit à m'en délivrer mieux que toutes mes réflexions. Un amour comme le sien n'a point d'objet déterminé ; il ne demande qu'à changer : aussi étoit-ce sa vanité que j'avois

piquée , qui l'empêchoit bien plus de se désister , que sa contenance. Une jeune demoiselle vint un jour dîner chez Dorimene : c'étoit , à dire le vrai , une beauté. Vieuville la vit , fut frappé de ses charmes , et en devint aussi-tôt éperdument amoureux. Elle demeuroit près de chez nous , et conçut en peu de temps autant de passion pour son nouvel amant , qu'il en avoit pour elle. Elle étoit riche et maîtresse de son bien , de façon que leur union fut bientôt conclue , et Vieuville emmena chez son père une des plus belles femmes de France , avec moins de joie peut-être que je n'en avois à me défaire de ses importunités.

Mes espérances commençoient à renaître ; je ne voyois plus d'obstacle à mon bonheur. Je me repaissois d'avance du plaisir que Dumont alloit sentir , en apprenant que Stainville approuvoit son amour. Mon frère manda au chevalier le mariage de Vieuville , comme une simple nouvelle. Il me montra peu après la réponse de Dumont , où il remercioit le marquis dans les termes les plus vifs de l'impatience qu'il marquoit de le revoir , et finissoit en lui assurant qu'il seroit avec nous la semaine d'après.

En rendant cette lettre au marquis , je n'eus pas besoin de lui dire ce que je pensois de mon bonheur ; mes regards exprimoient assez ma reconnoissance. Comme nous n'avions rien de secret pour Dorimene , le marquis lui apprit sans façon son intention de m'unir au chevalier. Je remarquai qu'elle changea de couleur , et jeta sur moi des regards sévères , dont la nouveauté me surprit : nous avons toujours été amis intimes. « Voilà sans doute , dit-elle enfin , la cause du mépris qu'on avoit pour mon frère ». Je crus que sa fierté étoit blessée du refus que j'avois fait de Vieuville ; et, au lieu de l'aigrir davantage , je fis tout mon possible pour adoucir son ressentiment.

Ce nouveau retour de fortune m'avoit mis l'esprit en repos. Je ne doutois plus que Stainville ne remplît tous mes souhaits sans que je parusse m'en mêler. Dumont arriva à point nommé. Le deuil de son père étoit fini ; il s'étoit mis d'un air fort galant , et parut à mes yeux avec tous ses avantages. Quoiqu'il n'eût pas les traits réguliers , on voyoit sur son visage un mélange de douceur et de

vigueur , qui , joint à une taille fine , frapport autant qu'une beauté achevée.

Le marquis le reçut à la porte ; Dorimene et moi nous l'attendimes dans la salle. Il fit son compliment plein de respect à Dorimene ; mais lorsqu'il vint à moi , le trouble dont nous fumes saisis l'un et l'autre , nous empêcha de parler. Stainville , qui voyoit clairement dans son ami la même passion , et la même résolution de la cacher , ne voulut plus le laisser dans l'incertitude. Deux jours après son arrivée , il le prit à part , et lui dit qu'il étoit au fait de son inclination pour moi. Dumont , sans lui donner le temps de poursuivre , dit qu'il ne pouvoit s'imaginer par quel accident on avoit pu découvrir des sentimens qu'il avoit toujours étouffés avec une attention scrupuleuse ; qu'il ne lui étoit jamais échappé la moindre plainte , malgré les peines qu'il avoit souffertes ; et que la vue même d'un rival qu'il avoit cru heureux , n'avoit pu lui arracher un aveu , que sa reconnoissance lui défendoit. « Mon cher chevalier , s'écria mon frère , je n'ai garde de vous faire des reproches. Tant s'en faut , que si

je n'avois pas eu auparavant des preuves suffisantes de votre générosité , votre procédé à l'égard de ma sœur m'auroit assez convaincu que rien ne sauroit ébranler en vous ces nobles sentimens qui ont été la base de notre amitié. Je sais par ma propre expérience , que rien n'égale le plaisir de vivre avec la personne qu'on aime , et je rends grace à la fortune qui m'a mis en état de procurer ce plaisir à ma sœur , et à l'homme du monde que j'aime le plus. En un mot , mon cher Dumont , Isabelle est à vous , et j'aurai dans peu la satisfaction de joindre le nom de frère à celui d'ami ».

Dumont fut quelque temps immobile ; il cherchoit en vain des paroles ; l'émotion de son cœur ne lui permettoit pas d'en proférer aucune. Le premier signe de vie qu'il donna , fut d'embrasser le marquis , en l'arrosant de ses pleurs. « Mon cher marquis , lui dit-il , d'une voix foible et entrecoupée , devinez ma reconnoissance ; il m'est impossible de l'exprimer ».

Mon père me fit appeller un moment après. Dès que j'entrai , il me prit par la main et me conduisant vers Dumont :
« Chevalier ,

« Chevalier , lui dit-il , en vous donnant Isabelle , je vous fais un présent dont vous seul étiez digne , et je dois à votre mérite cette occasion de la rendre heureuse. »

A l'air dont je tendis la main à Dumont , il comprit aisément qu'on ne forçoit pas mon penchant , en me donnant à lui. Il la reçut avec des transports qu'on ne peut s'imaginer. Si la gratitude et la tendresse pouvoient se peindre , Dumont en auroit fourni en ce moment le meilleur modèle. Dorimene apprit de son mari notre union. Elle parut avoir oublié le traitement de son père , et nous félicita avec des marques extraordinaires de sincérité.

Stainville , impatient de nous voir au comble de nos vœux , fixa le jour de nos noces. Pendant qu'on en faisoit les apprêts , Dorimene fut attaquée d'une fièvre violente , qui fit désespérer de sa vie en peu de temps. L'affliction de mon frère ne nous laissa en cette occasion d'autre soin que celui de le consoler. Cependant le rétablissement de Dorimene fit bientôt succéder la joie à la douleur , et remit l'amour en liberté. On étoit

convenu une seconde fois du jour où l'on devoit célébrer notre mariage , lorsque je vis disparaître tout-à-coup toute la gaieté du chevalier ; un chagrin sombre et menaçant se répandit sur son visage : au lieu d'embrasser avec ardeur toutes les occasions de m'entretenir , il m'évitoit constamment , et si je le rencontrais par hasard , il jetoit sur moi des regards pleins d'effroi. Il cherchoit tous les jours des prétextes pour différer notre mariage. Dorimene étoit souvent baignée de larmes , et paroissoit retomber dans sa première langueur. Je l'attribuai à la foiblesse où la fièvre l'avoit laissée.

Je craignis bientôt que mon frère n'eût attrapé sa maladie. Il paroissoit troublé par quelque secret déplaisir. Je remarquois qu'il sortoit plus souvent qu'il n'avoit accoutumé , et qu'on me laissoit souvent seule au logis.

Un soir , en retournant dans ma chambre , je trouvai sur ma table une lettre dont l'écriture m'étoit inconnue. Je l'ouvris , et jugez de mon saisissement , lorsque j'y lus ces paroles , « Isabelle , évitez Dumont : votre mariage avec lui seroit infailliblement fatal à tous les

deux ». Je demeurai étourdie de ce coup imprévu. Je crus dans cet instant voir dissiper tout mon bonheur , et me sentir plonger dans un abîme d'horreur et de confusion. Mes conjectures étoient sans fin. Je ne pouvois plier mon cœur à soupçonner l'honnêteté du chevalier. Le trouble et le désespoir où je le voyois tous les jours , me persuadoit qu'il y avoit sous ces apparences lugubres dont j'étois entourée , quelque chose d'extraordinaire , qu'il m'étoit impossible d'approfondir.

Mais avant que de vous donner le reste de mon histoire , il faut que je retourne sur mes pas , et que je vous mette au fait de quelques accidens qui donnèrent lieu à la fatale catastrophe qui arriva dans notre maison , tels que je les appris de la personne même qui fut la source de tous nos malheurs. Permettez-moi d'en remettre le récit jusqu'à demain. Ma douleur devient de temps en temps plus forte que ma résolution et que mon envie de vous favoriser.

A ces mots , Isabelle se retira à son appartement , ayant promis de rejoindre la compagnie le lendemain matin.

CHAPITRE IV.

Conclusion de l'histoire d'Isabelle.

ISABELLE avoit laissé toute la compagnie dans une impatience extrême d'apprendre où aboutiroient toutes ces circonstances menaçantes où elle avoit fini sa narration. Le jour suivant , après le déjeûner , elle continua son histoire en ces termes.

Je vous ai déjà dit que la jeunesse de Dorimene , les avantages qu'elle se figuroit dans le mariage , et les commandemens de son père , étoient les seules raisons qui l'avoient déterminée à donner la main à mon frère. La tendresse excessive qu'il avoit pour elle , et son application continuelle à lui plaire , firent qu'elle tâcha par reconnoissance d'obliger en tout son mari , et lui donna raison de croire qu'il étoit le seul objet de ses inclinations. A dire le vrai , elle me parut toujours beaucoup moins touchée de l'admiration des hommes , que nos coutumes n'auroient pu le lui per-

mettre sans donner prise à la médisance. Mais lorsque le chevalier Dumont nous raconta son histoire, elle en parut émue au dernier point. Les jours entiers se passoient sans qu'elle pût tourner ses pensées d'un autre côté.

Sa tendresse envers sa mère, la peine qu'il prenoit à justifier son père, quelque raison qu'il eût de se plaindre de sa conduite, et son amitié sincère pour le marquis; tout cela remua si fort le cœur de Dorimene, qu'elle crut donner des preuves de sa propre vertu, en ne mettant point de bornes à la haute estime qu'elle se sentoit pour lui. Mais elle s'aperçut bientôt de sa méprise, et vit à regret que les sentimens qu'elle avoit pour le chevalier venoient d'une source plus dangereuse que la justice qu'elle devoit à son mérite. L'agitation de son esprit entre les efforts qu'elle faisoit pour dompter sa passion, et la crainte continuelle où elle étoit de la découvrir, l'avoient réduite à cet épuisement dont on a parlé auparavant.

La politesse du chevalier, et son amitié pour son frère, le portoient à chercher tous les moyens d'amuser la mar-

quise dans sa maladie. D'ailleurs une beauté comme celle de Dorimene ne manque jamais de s'attirer un respect tout particulier de la part des hommes. Cela joint à l'air rêveur de Dumont, et à cette mélancolie dont j'étois la cause, la portoit à se flatter que leur amour étoit réciproque. D'un autre côté, l'horreur qu'elle envisageoit dans ce fatal attachement, lui faisoit trouver la mort plus douce que le sacrifice de sa vertu, ou que la moindre infidélité envers un mari du caractère de Stainville : c'est pour cela qu'elle souhaitoit souvent d'être seule. La vue de Dumont ne servoit qu'à verser un nouveau poison dans sa plaie, et à redoubler son martyre. Les soins continuels que mon frère prenoit à lui plaire, venoient encore aggraver ses chagrins, en lui reprochant continuellement son ingratitude envers un époux si tendre et si passionné.

Lorsque sa résolution lui aidoit à se refuser le plaisir de voir le chevalier, elle espéroit que, quoiqu'il lui en coûtât, elle auroit assez de force pour se contenir dans les bornes de la bienséance et de la vertu. Mais un soir que le mar-

quis l'avoit persuadée de nous souffrir auprès d'elle , espérant par ce moyen de dissiper sa mélancolie ; ses regards jaloux pénétrèrent le fatal secret qui avoit échappé aux yeux même de son amant , et lui apprirent que j'étois sa rivale. Cette découverte abattit toute sa fermeté. Elle ne put plus penser sans angoisse que je pouvois être seule avec le chevalier. Depuis ce jour-là elle feignit de se trouver beaucoup mieux. Son visage prit une gaieté où son cœur n'avoit point de part ; et elle voulut nous avoir continuellement dans sa chambre , sous prétexte que la compagnie la réjouissoit.

Ses passions étoit trop violentes pour être artificieuses , et elle n'auroit pu se contraindre long-temps , si l'arrivée de son frère n'eût donné un nouveau tour aux affaires.

Le rétablissement imprévu de Dorimene , que le marquis attribuoit à la présence de Vieuville , étoit dans le fond l'effet de la joie et des espérances qu'elle concut en voyant la passion de son frère pour moi. Elle se figura que ce nouvel amant me feroit oublier Du-

mont ; et sa vertu lui sembla assez forte , pour ne craindre d'autre épreuve que celle de voir son amant entre les bras de sa rivale. C'est-là ce qui lui faisoit souhaiter si ardemment de me voir unie à Vieuville ; et elle parloit sincèrement , lorsqu'elle disoit que le bonheur de sa vie dépendoit du succès de l'amour de son frère. Le départ de Dumont l'affermi encore plus dans l'opinion que je ne pourrois résister aux charmes de Vieuville. Mais mes refus obstinés lui portèrent un coup si cruel , qu'elle put à peine m'en cacher son ressentiment , et s'empêcher de me quereller.

Lorsqu'elle vit dissiper sans retour ses dernières espérances par le mariage de son frère , l'absence de Dumont et sa santé renaissante l'aidèrent à songer sérieusement à vaincre sa passion. Il lui parut en peu de temps y avoir si bien réussi , qu'elle se flatta qu'elle pouvoit revoir Dumont sans danger. Mon frère délivré du plus pesant de ses soins par la guérison de Dorimene , ne songea plus qu'à rendre son honneur complet , en faisant celui de son ami et de sa sœur.

En apprenant la première nouvelle de

notre union , Dorimene en fut troublée , comme je l'ai déjà dit. Cependant sa fermeté la soutint encore dans cette épreuve : elle la poussa peu après jusqu'à nous féliciter sur notre mariage avec un air serein et tranquille , que je ne lui avois pas vu depuis mon refus de son frère. Mais au même instant un regard du chevalier , où elle vit sa joie et son amour pour moi , réveilla sa jalousie et tous ses desirs. Une fatale expérience lui apprit qu'elle ne devoit sa philosophie qu'à l'absence de son amant.

Elle se remit au lit le même jour , et l'émotion de son esprit lui causa cette fièvre à laquelle elle fut sur le point de succomber. Elle ne releva de sa maladie que pour tomber dans un état plus fâcheux. Elle commença à penser qu'elle avoit assez donné à la vertu , et qu'elle pouvoit en revanche accorder quelque chose à l'amour. Lorsqu'elle voyoit Dumont sur le point de se donner à une autre , elle se sentoit saisie de rage et de désespoir ; ses plus affreuses extrémités ne lui paroissent que des maux légers au prix de ce terrible moment. Elle auroit voulu quelquefois aller le trouver ,

et lui découvrir son amour : mais la pudeur l'arrêtoit en chemin , et lui peignoit cette démarche avec des couleurs si noires , qu'elle en rejetoit la pensée avec dédain. L'idée de la tendresse de son époux , et le secret sentiment de ce qu'elle lui devoit , la soutenoient dans cette résolution , et lui faisoient préférer les plus grands tourmens à l'accomplissement de ses desirs.

Elle ne pouvoit tenir que peu de temps dans cette situation violente : l'image de Dumont se couloit insensiblement dans son cœur , adoucissoit l'amertume de ses réflexions , et éloignoit peu à peu un sentiment de plaisir qui se répandoit dans son ame , et qui en effaçoit tous les autres objets. « Il faut donc , disoit-elle , que j'y renonce à jamais ; il faut que je le cède à Isabelle , que je le voie entre ses bras , et que j'aide moi-même à les unir ». L'horreur et l'extravagance succédoient à ces pensées ; et , au lieu d'embrasser les raisons qui s'offroient pour en condamner sa passion , elle en cherchoit pour l'excuser.

Dorimene essuya plusieurs de ces combats sans d'autres suites que de nou-

veaux tourmens , qu'elle ne soulageoit que par ses soupirs et ses larmes. Mais lorsqu'on eut arrêté une seconde fois le jour de nos noces , sa passion devint furieuse. Le devoir , l'honneur , la vertu et la bienséance ne furent que de foibles digues , qui ne purent tenir contre le torrent impétueux qui l'entraînoit. Elle jura qu'elle empêcheroit mon mariage , quoique sa ruine , celle de son mari , et celle du chevalier même , dussent être les suites de son entreprise.

Un matin que le marquis étoit sorti , et que j'étois dans ma chambre , elle aperçut de sa fenêtre le chevalier qui s'en alloit du côté de cette grotte d'où elle l'avoit vu pour la première fois. Elle attendit qu'il y fût assis , puis elle l'y suivit en tremblant. Dès que Dumont la put voir , il se leva pour aller au devant d'elle : il l'aborda , et lui tint quelques discours indifférens. Lorimene ne l'écoutoit point. Elle s'arrêta tout-à-coup en jetant autour d'elle des regards farouches dont Dumont fut effrayé. Il lui demanda si elle se trouvoit mal. Elle ne lui fit point de réponse ; et tenant les yeux attachés sur la terre , elle paroissoit in-

terdite et confuse comme un criminel devant son juge. Elle s'efforça en vain de franchir le pas , et de déclarer sa pensée. Son corps étoit trop foible pour soutenir l'émotion de son esprit , et elle tomba évanouie aux pieds de Dumont. Il la prit aussi-tôt entre ses bras , et cria au secours de toute sa force. Mais la maison étoit si éloignée , qu'avant qu'on pût entendre ses cris , elle revint , et le pria d'une voix foible et tremblante de la porter jusque dans la grotte. Dès qu'elle y fut assise , elle ne put appeler à son secours que ses larmes. Dumont vit bien qu'elle avoit quelque chagrin sur le cœur , dont elle tâchoit en vain de se soulager : il la pria de lui en faire part , si elle croyoit qu'il pût y remédier , ajoutant qu'il se croiroit trop heureux de sacrifier sa vie au service d'une personne qui étoit si chère au marquis de Stainville.

Dorimene se voyant si avancée , résolut , quoiqu'il lui en coûtât , de saisir ce moment pour ouvrir son cœur au chevalier ; et après avoir un peu hésité : « Ah ! prenez garde à ce que vous dites , s'écria-t-elle. Pour remédier au mal qui
me

me dévore , pour soulager la douleur qui m'accable , il vous faut sacrifier ce qui peut-être vous est plus cher que la vie. Il vous faut renoncer à Isabelle , renoncer à votre amitié pour Stainville ; et , hélas ! le dirai-je ? ajouta-t-elle en rougissant , et en se couvrant le visage de son mouchoir , il vous faut renoncer à tout pour Dorimene ». A ces mots , elle détourna les yeux , de peur de rencontrer ceux du chevalier.

Dumont , frappé d'étonnement et d'horreur à ce coup imprévu , ne pouvoit se persuader qu'il veilloit. Ces paroles , renoncer à Isabelle , renoncer à votre amitié pour Stainville ; ces paroles lui sonnoient sans relâche aux oreilles , et l'étourdissoient si fort , qu'il fut longtemps sans avoir la force d'y répondre. Après un long silence , il se jeta tout-à-coup aux pieds de Dorimene. Il lui dit qu'il ne pouvoit feindre de ne pas entendre les paroles , mais qu'il avoit trop vécu , s'il avoit pu , quoiqu'innocemment , être la cause de sa douleur. « Cependant , continua-t-il , je vous conjure , madame , par tous les liens de la vertu et de l'honneur , de recueillir toutes vos

forces et d'appeller à votre secours cette raison supérieure que vous avez reçue de la nature , pour repousser une malheureuse passion qui semble menacer votre ruine et la mienne. Trahir mon ami ! je frémis d'y penser. Abandonner Isabelle, lorsque je suis sur le point de la posséder pour toute ma vie ! Ah , madame ! révoquez ce fatal arrêt ; rappelez votre vertu , et craignez de sacrifier le repos de toute votre vie à des espérances si déraisonnables ». Dorimene l'écoutoit attentivement , mais chaque argument dont il se servoit , chaque parole qu'il prononçoit , ne faisoit que l'enflammer davantage. C'étoit le plaisir de voir Dumont à ses pieds , et de l'entendre tenir des discours qui attiroient l'attention de son amante. Ses raisons ne la touchoient pas. Elle avoit fait le premier pas , et le plus difficile par conséquent. Elle devenoit à chaque moment plus hardie , et tâchoit d'étouffer un reste de pudeur qui n'abandonne jamais une femme bien née. L'air tendre dont le chevalier prononça mon nom , sa résolution ouverte de ne pas m'abandonner , la jetèrent dans des transports dignes d'une furie et d'une

insensée. « Ton masque de vertu , s'écria-t-elle , ne sauroit m'en imposer ! Ce n'est pas l'honneur qui te touche , c'est ton Isabelle qu'il te coûte de quitter ! Mais je jure par tout ce qu'il y a de plus saint et de plus respectable , que le jour de tes noces sera le dernier de sa vie. Oui , je l'égorgerai de ma main , quoique la destruction de l'univers dût être la suite de sa mort. Ne t'imagines pas que ce soit ma passion qui te parle en ce moment. Non , mes menaces sont l'effet de mes réflexions. Isabelle ne sera jamais ta femme , je l'ai résolu ; et ma résolution est aussi ferme , aussi profondément gravée dans mon cœur , que la douleur qui le ronge , et qui l'a rongé depuis le moment qu'un sort cruel te fit paroître à mes yeux. Si je n'eusse vu ton penchant pour une autre , tu n'aurois jamais sçu mon amour. Jusqu'à ce que ce nouveau tourment soit venu combler mon martyre , j'ai lutté contre ma passion , et j'avois juré de la tenir cachée dans mon sein. A présent que tu la sais , crains la rage d'une femme que ses passions ont réduite à rompre les nœuds les plus respectables , et à sacrifier ce qu'elle avoit

de plus cher, à l'impossibilité de courber son inclination. Pense de quel œil tu peux regarder la mort d'Isabelle, car c'est-là à quoi tu dois t'attendre si tu l'épouses. Le monde entier suppliant à mes pieds, tâcheroit en vain de me faire changer de sentiment ». A ces mots, elle se leva, et sortit brusquement de la grotte.

Je laisse à penser la situation terrible où elle laissa le chevalier. Mille idées confuses se pressoient dans son esprit ; de quelque côté qu'il jetât les yeux, il ne voyoit qu'un avenir effrayant. Avec un cœur rempli de gratitude envers son ami, et de la plus tendre passion pour une femme qu'il étoit à la veille de recevoir de la main même de cet ami généreux, et avec une ame qui reculoit d'horreur à l'ombre de la moindre lâcheté, à quoi pouvoit-il se résoudre dans le pas glissant où il étoit ? La passion de Dorimene étoit trop violente pour l'arrêter, et trop dangereuse pour la mépriser.

La première résolution qu'il prit, fut de cacher, quoiqu'il lui en coûtât, le secret de l'amour de Dorimene ; mais de

renoncer à moi en même-temps , de quitter tout-à-coup ses plus douces espérances , de mépriser en apparence mon amour , et les offres généreuses du marquis , c'étoit un parti trop cruel ; et il n'y avoit que le pressant danger où il me voyoit , qui pût l'y déterminer. Un petit rayon d'espoir venoit quelquefois le consoler , et il se flattoit que le temps et la raison pourroient détacher Dorimene de ses horribles desseins , et l'aider à surmonter sa passion extravagante.

Ce fatal secret qui ne parvint jamais jusqu'à moi , étoit la cause du changement soudain du pauvre Dumont , et répandoit sur son visage cette mélancolie dont je ne pouvois deviner la raison.

Dorimene s'étant abaissée jusqu'à déclarer son amour au chevalier , ne compta plus pour rien toutes les autres bassesses que sa passion put lui suggérer. Elle se dépouilla de toute réserve , et ne songea plus qu'aux moyens d'entretenir Dumont sans témoins. Il avoit beau chercher de nouvelles allées , et les sentiers les plus écartés d'un bois qui joignoit à notre campagne ; les yeux perçans de la furieuse Dorimene le suivoient par-tout, et

savoient le démêler dans les lieux les plus cachés. Dumont chercha de nouveaux argumens pour persuader la marquise à bannir l'affreux dessein qu'elle convoit dans son cœur ; elle s'obstina à ne l'abandonner qu'avec la vie.

Il y avoit chez nous un vieux domestique nommé Pandolphe , que mon frère retenoit en récompense des services qu'il avoit rendus autrefois à mon père. Ce bon homme prit garde à ces entrevues de Dumont avec la marquise dans le bois. Il ne sut d'abord qu'en penser , et résolut d'épier leurs démarches. Il se cachoit quelquefois assez près d'eux , pour voir que leur entretien étoit fort animé ; mais comme il étoit un peu sourd , il ne pouvoit entendre distinctement leurs discours. Il entendoit confusément ces paroles , amour , passion , Stainville , Isabelle , et par tout ce qu'il put attraper par-ci par-là , il crut avoir des preuves convaincantes , d'une intrigue formée entre le chevalier et la marquise.

Le pauvre Pandolphe s'imagina sottement que le plus grand service qu'il pouvoit rendre à son maître , c'étoit de lui découvrir ce secret important. Il

profita pour cela de la première occasion, et lui fit un détail circonstancié de tous ce qu'il avoit vu et entendu. Si jamais personne mérita d'être plaint, ce fut Stainville en cette occasion. Il avoit les passions naturellement très-violentes, et quoique depuis le jour où sa promptitude avoit failli à le priver de son ami, il eût fait tous ses efforts pour se modérer, et pour fermer son cœur aux soupçons, le nom de sa chère Dorimene, joint à l'idée de perfidie, excita un tumulte si furieux dans son cœur, que sa raison n'en put soutenir la violence.

Il se jeta sur son lit, accablé de désespoir, en répétant mille fois les noms de Dumont et de Dorimene avec des gémissemens qui lui fendoient le cœur. « Mais il faut qu'ils soient innocens ! s'écria-t-il tout-à-coup. Pandolphe les a accusés injustement, et sa mort me vengera d'une imposture qui ose attaquer l'honneur de ma femme et de mon ami. « Puis de pensée en pensée il se rappella que Dumont avoit une fois différé notre mariage, sous le prétexte frivole que sa femme sembloit s'étudier à l'éloigner de la maison, et mille autres circonstances auxquelles

il n'avoit point fait d'attention jusque-là ; comme la mélancolie étrange de Dorimene d'abord après l'arrivée de Dumont et l'empressement qu'elle avoit montré à me faire épouser Vieuville. Toutes ces idées se présentoient en foule à son esprit , et sembloient avoir tant de rapport avec l'accusation de Pandolphe , qu'il ne se sentit que trop porté à y ajouter foi. Après s'être abandonné quelque temps à l'impétuosité de sa passion , il résolut de cacher sa jalousie , et d'observer de près le chevalier et sa femme. Il conclut que si Dumont tâchoit encore de différer son mariage avec moi , ce seroit une preuve sensible de sa perfidie. Il n'eut pas plutôt conçu cette idée , que le chevalier entra dans sa chambre exprès pour cela. Il paroissoit si troublé et si confus , que son air servit encore à augmenter les soupçons et la jalousie de mon frère. Il n'eut pas dit quatre mots , que Stainville , qui voyoit où tendoit ce discours , l'interrompit brusquement , en lui disant qu'il n'avoit que faire de chercher des excuses , et que ce n'étoit pas son intention de lui faire épouser sa sœur malgré lui. Il le quitta en même temps en

le regardant d'un air fier , qui n'exprimoit que trop clairement sa colère.

Le pauvre chevalier vit bien le dépit du marquis ; mais il n'en devina pas la véritable cause. Il s'imaginoit que son ressentiment n'alloit qu'au mépris apparent qu'on faisoit de sa sœur ; cette considération seule suffisoit pour déchirer un cœur comme le sien. Il ne pouvoit se justifier auprès de son ami , sans renverser toute sa félicité , qui n'étoit fondée que sur la bonne opinion qu'il avoit de sa femme. Il auroit voulu abandonner à jamais ces lieux qui renfermoient ce qu'il avoit de plus cher au monde , renoncer à son amour , sacrifier tous les plaisirs d'une amitié réciproque , et souffrir même les soupçons et l'indignation de Stainville , si cette démarche avoit pu rendre la paix à ces cœurs d'où il l'avoit bannie innocemment. « Mais que penseroit Isabelle , se disoit-il , de se voir ainsi abandonnée et méprisée par un homme à qui elle a pu avouer une passion si vive et si tendre ? Que penseroit le marquis , de mon ingratitude et de ma lâcheté ? Cela n'augmenteroit-il pas le tourment de deux ames si généreuses ?

Et d'ailleurs, cela appaiseroit-il la furie de Dorimene, qui fait tout le malheur de mon ami » ?

Enfin, ne voyant plus de jour à renvoyer un mariage auquel les menaces de Dorimene lui défendoient de penser, il résolut de faire ensorte que ce retardement vînt de ma part. Il écrivit là-dessus le billet que je trouvai sur ma table, comme je l'ai déjà dit. Il eut l'effet qu'il en attendoit. J'en fus effrayée, et je résolus de ne pas épouser Dumont, jusqu'à ce que je pusse pénétrer le secret de cette lettre, et du soin que mon amant prenoit de m'éviter.

J'allai donc dire à mon frère que j'avois changé de sentiment, et que je ne pouvois encore me déterminer à donner la main au chevalier. Le marquis me regarda fixement, et me dit que si j'avois des raisons d'éviter un engagement pour lequel j'avois montré tant d'inclination, j'avois grand tort de les lui cacher. Dorimene entra dans ce moment, et m'épargna l'embarras de lui répondre.

Je me retirai aussi-tôt dans ma chambre, dans l'impatience d'examiner à loisir les dernières paroles de mon frère,

De quelque façon que je m'y prisse pour les interpréter, j'y entrevoyois les soupçons qu'il avoit de Dumont et de sa femme. J'en attrapai l'infection, et tant de preuves éclatantes s'offrirent à mon imagination pour m'affermir dans ma jalousie, que je puis à peine m'empêcher d'aller trouver le chevalier pour lui reprocher sa perfidie. Je ne faisois aucune réflexion qui n'ajoutât à mon inquiétude. Cependant je pris le même parti que mon frère avoit pris dans le même cas, et je résolus d'attendre des preuves plus convaincantes, avant que m'expliquer.

L'éloignement que je témoignai à conclure mon mariage, produisit un effet sensible sur l'esprit de mon frère et sur celui de Dumont. Il parut au premier une confirmation de ce qu'il avoit appris de Pandolphe; et pour le dernier, quoiqu'il fût lui-même l'auteur de la lettre qui m'avoit poussée à me dédire, sa délicatesse ne put s'empêcher de s'alarmer de ma démarche, et de la considérer comme un refroidissement de ma part. La crainte de m'avoir désobligée, et de perdre mon cœur à jamais, le jetèrent dans un trouble d'esprit si terrible, qu'il

résolus de tout risquer hors son honneur, pour s'en délivrer.

Il prit le temps que le marquis étoit seul dans sa chambre, pour lui aller parler. Il lui dit qu'il venoit de recevoir une lettre de sa mère, dans laquelle elle se plaignoit du mauvais état de sa santé, et le prioit instamment de lui amener sa femme si-tôt qu'il seroit marié. « Je n'ai jamais désobéi à ma mère, ajouta-t-il; et si vous voulez me permettre d'épouser demain mademoiselle votre sœur, et de l'emmener aussi-tôt, vous me rendrez le plus heureux de tous les hommes ».

Quoique mon frère doutât de la sincérité de ce discours, il consentit en apparence à ce qu'on lui demandoit; il avoit ses vues en cela. Dumont embrassa avec ravissement son ami, et le remercia, la larme à l'œil, de sa bonté. Mon frère, dont l'émotion pouvoit à peine se renfermer dans son sein, quitta un moment après le chevalier, sous prétexte de quelque affaire importante.

Le succès de cette entrevue rendit à Dumont une partie de sa belle humeur, et il commença à se flatter qu'il avoit trouvé le moyen de me dérober à la rage
de

de Dorimene. Il portoit même ses espérances jusqu'à s'imaginer que le temps et l'absence effaceroient de son cœur les funestes impressions qu'un amour criminel y avoit faites , et qu'un retour de raison la rendroit à elle-même et à son mari. La froideur avec laquelle le marquis venoit de recevoir ses remerciemens l'avoit frappé , il est vrai ; mais il l'attribuoit à un reste de ressentiment, qu'il s'assuroit d'éloigner bientôt par une conduite toute opposée à celle que la nécessité l'avoit obligé de tenir jusques-là.

Tandis qu'il étoit occupé de ces pensées , j'entrai par hasard dans la chambre où il étoit. Je tressaillis en le voyant. Depuis que j'avois pu soupçonner sa fidélité , j'avois rompu tout commerce avec lui. Je voulus me retirer , mais il m'arrêta. « Ah ! ne me fuyez pas , mademoiselle , s'écria-t-il. Un moment de votre compagnie peut me rendre heureux ; pourriez-vous me le refuser » ? Il prononça ces mots d'un air de tendresse , qui me rendit en un instant toute ma première sensibilité , et renversa les résolutions que j'avois prises de ne plus l'écouter. Je m'assis auprès de lui sans savoir ce

que je faisais , ni où ma complaisance m'alloit mener. Il parut d'abord aussi confus que je pouvois l'être , mais il me dit enfin ce qu'il venoit de conclure avec mon frère. Je sentois réveiller mon ressentiment , à mesure qu'il me parloit. L'amour fit place à la jalousie , et je lui répondis à la hâte que quoiqu'il eût arrêté avec mon frère , je ne consentirois jamais à me donner à lui , à moins qu'il ne me montrât de la raison au procédé que je lui voyois tenir depuis quelque temps ; et qu'après avoir taché si longtemps à me marquer son indifférence , il auroit dû m'informer la première de ce nouveau changement dans ses desseins. Il garda le silence un moment , ses yeux attachés sur les miens , en me jetant des regards qui m'exprimoient mille différens sentimens à-la-fois , et enfin il s'écria : « Isabelle peut-elle donc douter de mon cœur ? Ah ! si vous saviez les tourmens que j'endurois pendant que les apparences me faisoient paroître coupable à vos yeux , j'exciterois votre pitié et non pas votre ressentiment. Mais , hélas ! Dorimene »..... Au moment que ce nom lui sortit de la bouche , il parut effrayé

de ce qu'il avoit dit, et s'enfuit à grands pas.

Peu après qu'il fut sorti, mon frère entra à sa place, et ne s'arrêta que pour me dire ce peu de mots : « Isabelle, n'écoutez plus le chevalier Dumont. Il vous faut renoncer à lui ; le temps vous en apprendra la raison ». Puis il m'échappa aussi vite que le chevalier.

Dans quel état effroyable ne me trouvais-je pas ? Mon frère, Dorimene, Dumont, tous me paroisoient emportés par une manie commune, et je ne savois auquel des trois je pouvois confier ma douleur. Je continuai cependant dans la résolution de ne pas épouser Dumont avant que mes doutes pussent être éclaircis ; et l'ayant rencontré tout seul le même soir, je lui dis qu'il devoit au moins pour quelque temps renoncer au dessein de m'épouser, s'il ne vouloit m'obliger à éviter sa présence pour le reste de ma vie.

Mon frère, en quittant Dumont, étoit allé trouver sa femme, et lui avoit dit qu'il avoit choisi le lendemain pour rendre parfait le bonheur de son ami en le joignant à sa sœur. Son dessein étoit de voir comment elle recevroit une épreuve

si dangereuse. Dorimene , qui étoit toute entière à sa passion , et qui n'étoit pas rusée naturellement , ne vit pas le piège , et répondit sincèrement qu'il devoit mieux consulter son honneur , et ne pas donner si aisément sa sœur à un homme qui l'avoit visiblement méprisée. Le marquis parut tout en feu à cette réponse. « Il paroît , madame , lui dit-il d'un air brusque , que vous consultez votre inclination bien plus que mon honneur dans le conseil que vous me donnez ». Cela dit , il la quitta pour venir me défendre d'épouser le chevalier.

Dorimene étoit si fort enivrée de sa passion , qu'elle ne fit presque pas attention aux paroles de son mari. Pour ce qui est de mon mariage avec Dumont , elle en étoit déjà instruite. Elle guettoit de si près le chevalier , qu'elle étoit au fait de chaque pas qu'il faisoit , et avoit entendu de la porte tout ce qui s'étoit passé entre le marquis et lui. Elle s'étoit cachée lorsque son mari étoit sorti ; mais elle étoit revenue prêter l'oreille au même endroit , lorsqu'elle m'eut vu entrer dans cette chambre. Là elle faillit à étouffer de rage et de dépit , quand

elle entendit prononcer son nom par le chevalier , d'une façon qui lui paroissoit suffisante à m'apprendre un secret qui lui importoit si fort de cacher.

Depuis le jour que mon frère avoit commencé à soupçonner sa femme , il n'avoit jamais couché au logis ; et , feignant que le changement d'air contribuoit à sa santé , il nous avoit dit qu'il couchoit chez un de ses fermiers à une demi-lieue du château , quoiqu'il se tint réellement si près , que Pandolphe en moins de cinq minutes pouvoit l'avertir de ce qui se passoit.

Vers le soir qui suivit toute cette confusion dont je viens de parler , le marquis se retira à l'accoutumée , après avoir ordonné à Pandolphe d'observer tous les pas de sa femme. Dès qu'il fut sorti , Dumont , qui se sentoit porté à la solitude , autant par ses tristes réflexions , que par sa résolution d'éviter Dorimene , se retira aussi-tôt dans sa chambre. Dorimene étoit dans l'impatience de lui parler , pour lui apprendre qu'elle étoit instruite de ses desseins , et qu'il ne les accompliroit pas sans qu'elle effectuât ses menaces. Dès qu'elle le vit échappé ,

elle perdit toute sorte de retenue , et résolut de le faire suivre jusques dans sa chambre , plutôt que de manquer à lui parler ce soir-là.

L'agitation de mon esprit m'avoit fait feindre une légère indisposition pour me retirer de bonne heure , de sorte qu'elle ne vit point d'obstacle à ses desirs. Elle s'avança en chancelant , l'esprit rempli de mille images effrayantes. La porte de la chambre de Dumont lui sembla un précipice ouvert devant elle ; elle sentit une secrète horreur qui l'en repoussoit ; mais la force invincible de sa passion ferma son cœur à la voix des remords et de la raison , et la poussa malgré elle à franchir le pas.

Le trop vigilant Pandolphe ne l'eut pas plutôt vu entrer , qu'il courut en instruire son maître. Le marquis y vola sur les aîles de la rage et de la jalousie. En arrivant , il fut frappé par la vue de Dorimene en pleurs , assise sur le lit auprès du chevalier , dont elle tenoit une main entre les siennes. De pareils momens ne sont pas ceux de la raison. Il cède au penchant de sa fureur , tire son épée , et la plonge dans le sein du malheureux chevalier.

Le coup fut si prompt, que Dorimene ne l'apperçut que lorsqu'il ne fut plus temps de l'empêcher. Dès qu'elle vit couler le sang de son amant, l'horreur et le désespoir dont elle fut saisie lui ôtèrent tout le soin de sa vie et de son honneur. « Ah ! Stainville, s'écria-t-elle, qu'as-tu fait ? Tu as versé le sang du plus fidèle ami dont le Ciel ait jamais fait présent aux hommes. Dumont est innocent, je suis seule coupable. C'est moi dont l'amour insensé le persécutoit ; c'est moi dont les menaces furieuses contre la vie de ta sœur l'ont fait paroître ingrat et infidèle. Mais il ne l'a jamais été, et tous mes efforts n'ont pu le pousser à trahir son amitié. Que tardes-tu donc, ô cruel ! si un reste de rage coule encore dans ton sein, tourne-la contre celle qui la mérite ; et si la pitié y succède déjà à la fureur, qu'elle t'engage à finir les tourmens dont je me sens déchirer ».

Dès que Stainville en eut assez entendu pour ouvrir les yeux sur l'innocence de Dumont, il tourna toutes ses pensées du côté de son malheureux ami, et ne fit plus d'attention aux cris de sa

femme. Il demeura immobile pendant quelques momens , les yeux fixés sur ceux du chevalier , où il lut assez clairement la confirmation de tout ce qu'il venoit d'entendre de la bouche de Dorimene ; puis il se jeta aux genoux de Dumont , en le regardant d'un air qui eût pu attendrir un cœur de diamant. Dumont en fut pénétré ; il vit clairement le repentir et les remords dont le cœur de son ami étoit déchiré , et , lui tendant la main avec une compassion généreuse : « Mon cher Stainville , lui dit-il , je meurs content , si vous êtes convaincu que la beauté même de Dorimene n'a pu me faire oublier ce que je dois à votre amitié. Mais je sens que je meurs ; souffrez que je voie Isabelle pour la dernière fois ». A ces mots , je me meurs , Stainville se réveilla comme d'un profond assoupissement , et courut donner ordre qu'on allât chercher un chirurgien. Il fit emporter par force Dorimene , qui hurloit et se débattoit en furieuse ; puis il s'en vint à ma chambre , et tout palpitant d'effroi : « Venez , Isabelle , me dit-il , venez voir votre amant rendre son dernier soupir , et voyez ma main

criminelle , que la jalousie et la rage ont souillé de son sang ».

Je le suivis sans savoir si j'étois portée en l'air , ou si je touchois encore à la terre , jusqu'au fatal endroit où je devois voir le plus terrible spectacle que la haine du sort pût offrir à mes yeux , et n'être convaincue de la fidélité de mon amant , qu'au moment où je l'allois perdre à jamais. Nous essayâmes en vain tous les moyens imaginables pour arrêter le sang du chevalier. Je restai sans mouvement auprès de lui , fondant en larmes , et presque suffoquée par mes sanglots.

Mon frère ne cessoit d'implorer le pardon du chevalier. Il nous apprit par des paroles entrecoupées , comment Pandolphe avoit excité sa jalousie , et par quels moyens elle étoit montée au point de le priver de sa raison , en le poussant à une action qui le remplissoit de tant d'horreur , qu'il auroit volontiers donné sa vie pour prolonger d'une heure celle de son ami. Le pauvre Dumont étoit si foible , qu'il pouvoit à peine parler. Cependant il fit ses derniers efforts pour m'apprendre qu'il avoit écrit lui-même le billet que j'avois trouvé

dans ma chambre , et ce qu'il avoit souffert depuis la fatale découverte de la passion de Dorimene ; puis , d'une voix mourante : « Isabelle , dit-il , chérissez ma mémoire ; et vous , mon cher Stainville , ne vous reprochez plus une erreur que je ne vous reproche pas. Les apparences étoient si fortes contre moi , qu'il vous étoit impossible de n'y pas céder ; je suis trop foible pour en dire davantage. Hélas ! vous me faites voir tous deux tant de tendresse , que je souhaiterois pouvoir faire durer ce moment une éternité »..... Ici les forces lui manquèrent , et avec des yeux tournés tantôt sur moi , tantôt sur mon frère , et avec les noms de Stainville et d'Isabelle errans sur ses lèvres , il expira dans nos bras , et nous laissa dans un état peu différent de celui où il étoit.

Mon frère embrassa le corps de son ami , et jura que la mort même ne pourroit l'en séparer ; puis se relevant tout-à-coup , il saisit son épée , en s'écriant : « Toi , fatal instrument d'une jalousie infernale , qui as pu percer le sein de mon cher Dumont , venge mon ami , et finis mes tourmens » ! Il se laissa tom-

ber sur son épée , en disant ces paroles , pendant que je courois en vain pour l'en empêcher. Le coup ne lui toucha pas le cœur , mais il perdit tant de sang , qu'il tomba peu après en défaillance , et je le crus mort.

Cependant une de mes filles , qui avoit demeuré avec moi dès son enfance , étoit accourue au bruit qu'on avoit fait en entraînant Dorimene hors de la chambre. Elle entra au moment que mon frère tomba à terre dans son sang , et me vit tomber presque en même temps à côté de lui. Elle cria au secours , et m'emporta à demi-morte hors de cette scène d'horreur. Je ne fis que m'évanouir pendant toute la nuit , avec de courts intervalles , pendant lesquels je résolus de ne pas survivre à la perte de mon frère et de mon amant.

Au matin , une femme de Dorimene vint dans ma chambre , et me pria dans les termes les plus persuasifs , d'aller voir sa maîtresse , qui étoit , disoit-elle , dans les transes de la mort , et qui prononçoit à tous momens le nom d'Isabelle. J'étois si foible , que je pouvois à peine me tenir debout ; et j'avois conçu tant

d'indignation contre celle qui avoit causé toute cette fatale catastrophe , que je crus d'abord que rien ne pourroit me persuader à la revoir. Enfin , lorsqu'on me dit qu'elle paroissoit empressée à m'apprendre quelque chose d'important , je me laissai entraîner dans son appartement.

Dès qu'elle m'apperçut , elle me cria qu'elle n'avoit que quelques momens à me présenter un visage odieux , qu'elle m'avoit vengée elle-même en avalant le poison qu'elle avoit préparé pour moi ; puis elle me raconta toute l'histoire de sa fatale passion , et conclut en disant : « Je n'attends pas , ô Isabelle ! que vous me pardonniez ; il est impossible que vous puissiez jamais oublier les injures irréparables que je vous ai faites. Mais sachez que , malgré tout ce que vous souffrez , vous ne sauriez , étant innocente , avoir une foible idée des tourmens qui déchirent un cœur , qui ajoute le poids intolérable du crime à ses autres afflictions ». Ce mot de crime la remplit tellement d'horreur , que je lui aurois en vain fait une réponse. Elle
perdit

perdit dès-lors le sentiment , et mourut deux heures après.

Le chirurgien que mon frère avoit envoyé chercher , vint assez tôt pour lui donner le secours que le pauvre Dumont n'étoit plus en état de recevoir. Sa blessure n'étoit pas mortelle , quoique dangereuse. L'embarras étoit de lui persuader à souffrir la vie , et de calmer le trouble de son esprit. Cela passoit l'art du chirurgien. Mais la religion fit ce que des secours humains n'auroient pu faire. Un ecclésiastique d'une piété singulière , qui avoit été long-temps son confesseur , vint le voir en cette occasion , et lui représenta de la manière la plus forte , le danger où il étoit , si aux autres malheureux effets de sa passion , il ajoutoit celui d'attenter sur soi-même. Il lui fit voir clairement que c'étoit son devoir de tâcher d'appaiser le tumulte de ses pensées , pour les tourner vers le ciel , et d'aider à sa guérison autant qu'il dépendoit de lui , afin qu'il pût vivre pour réparer par son repentir l'énormité de ses fautes. Ces raisons et d'autres semblables , le portèrent enfin à des sentimens plus modérés ; et comme il étoit d'un tempé-

rament robuste , il recouvra peu-à-peu sa santé. L'amitié qu'il avoit pour moi ne contribua pas peu à lui faire supporter la vie. Dès que je sus qu'il n'étoit pas dans un état désespéré , je courus à sa chambre , et je ne quittai presque plus son chevet pendant toute sa maladie.

La perte de Dumont m'avoit porté un coup si terrible, qu'il ne falloit rien moins que le desir de conserver la vie à mon frère , pour soutenir ma résolution, et pour m'empêcher de suivre mon amant au tombeau. Aussi fus-je sur le point d'expirer le jour de son enterrement. Mais le ciel voulut prêter la main à ma foiblesse , en cette occasion , pour servir à sauver le malheureux Stainville.

Nous avons de fortes protections à la cour. Je leur exposai si vivement la force des apparences par lesquelles le marquis avoit été trompé , que nous obtînmes sa grace du roi , d'autant plus facilement, qu'il n'y eut aucun des parens de Dumont qui sollicitât contre nous. A dire le vrai , chacun étoit si touché du sort de mon frère , que personne n'auroit voulu le punir plus sévèrement qu'il ne s'étoit puni lui-même.

Je n'osai lui apprendre la fin tragique de sa femme , que lorsque sa santé fut entièrement rétablie ; et alors même je lui aurois caché qu'elle se fût empoisonnée , si un domestique ne lui en eût parlé avant moi. Cette terrible circonstance le frappa extrêmement , et, joint à l'horreur du meurtre de Dumont , le jeta dans une noire mélancolie , dont je craignois de fatales suites. Mais enfin , les impressions de piété qu'il avoit reçues , furent plus fortes que ses passions. Il résolut tout-à-coup de dire adieu au monde , et de se faire chartreux , après avoir partagé tout son bien entre la mère de Dumont et moi.

J'aurois voulu aussi me jeter dans un couvent , et céder tout le bien à madame Dumont. Mais mes parens s'y opposèrent et me prièrent si instamment de rester parmi eux , que je me rendis pour quelque temps à leurs importunités. Une de mes tantes , qui avoit une partie de sa famille établie en Angleterre , me proposa de m'y mener , pour m'éloigner , disoit-elle , de la scène de mes malheurs. J'y consentis , mais ma mauvaise fortune me suivoit par-tout. Nous n'eûmes pas

été huit jours à Londres , qu'elle attrapa la petite vérole , et en mourut. Comme je ne l'avois jamais eue moi-même , je fus obligée de quitter ma tante , et de venir loger ici. Dès que j'aurai mis ordre à quelques affaires que ma tante avoit dans ce pays , me disois-je , je retournerai en France , car j'exécuterai mon premier dessein de prendre le voile. Une vie religieuse est le seul recours qui me reste dans les malheurs comme les miens.

Ici Isabelle finit son histoire , et il se passa quelque temps avant qu'aucun de la compagnie eût la force de parler. Enfin, Simple s'écria : « Que je suis malheureux , de trouver dans l'affliction une personne comme mademoiselle , qu'il soit en mon pouvoir de lui donner la moindre consolation » ! Cinthie demanda pardon à Isabelle , de la peine que leur curiosité devoit lui avoir donnée , et lui assura que si elle eût pu deviner le sujet de sa tristesse , elle se seroit bien gardée de lui demander le récit d'une histoire si tragique. « Hélas ! dit Isabelle , si ces malheurs étoient moins grands , peut-être n'aurois-je pas eu la résolution de les retoucher. L'impossibilité même d'y

trouver jamais le moindre remède , a jeté mon esprit dans une mélancolie calme, où il n'entre point de ces transports violens qu'on n'auroit jamais , quoiqu'on en dise , sans une lueur éloignée de plaisir , dont on ne peut détourner les yeux ».

Les raisons qu'Isabelle avoit d'abandonner le monde où il ne s'offroit rien qui pût la consoler de ce qu'elle y avoit perdu , parurent si convaincantes à toute la compagnie , que personne ne tâcha de l'en dissuader. Aussi-tôt qu'elle eut fini les affaires de sa tante , elle partit pour retourner en France.

CHAPITRE V.

*Où j'espère que chacun trouvera
quelque chose de son goût.*

L'HISTOIRE d'Isabelle laissa de tristes impressions sur tous les esprits de notre petite société; ses malheurs furent pendant plusieurs jours presque l'unique sujet de leurs entretiens. Mais comme tout s'use à la fin, ces sombres pensées firent peu à peu place à des idées plus riantes, et de nouveaux accidens donnèrent un nouveau tour à leurs conversations. Ils étoient au printemps, et le retour des beaux jours amenant naturellement le dégoût de la ville, et le desir de voir la campagne, David proposa un matin d'aller passer la journée sur la rivière. Chacun goûta la partie, et ils sortirent aussi-tôt dans ce dessein.

Le temps doux et serein, l'eau calme et unie où les rayons tremblans du soleil sembloient se jouer, le bruit sourd que les rames faisoient en fendant l'onde,

les jetèrent insensiblement dans une douce rêverie. Le changement continuel d'objets depuis cette longue étendue de maisons , où par leur grand nombre et leur proximité elles semblent entassées les unes sur les autres , jusqu'à l'endroit où la perspective change tout-à-coup en une longue suite de scènes rustiques , les mena naturellement à réfléchir sur les vicissitudes de la vie , et ils commencèrent insensiblement un discours sur les misères auxquelles l'envie et la malignité assujettissent les hommes. Cela donna lieu à une dispute , dont le sujet étoit , lequel d'entre eux avoit souffert le plus en sa vie. Simple et Valentin convinrent que Cinthie et Camille avoient été plus malheureuses qu'eux , et le premier ajouta que les souffrances de Camille lui paroissoient surpasser toutes celles dont il avoit jamais ouï parler. Valentin répliqua qu'à la vérité les afflictions de sa sœur avoient été en quelque façon plus violentes que celles de Cinthie ; mais qu'aussi elle avoit joui de quelques plaisirs en sa vie , et avoit été heureuse jusqu'à l'âge de dix-huit ans , au lieu que Cinthie avoit été tou-

mentée et persécutée dès le berceau :
 « Et il est bien plus cruel , disoit-il ,
 de vivre dans un chagrin continuel , que
 de tomber dans une seule disgrâce ,
 quelque terrible qu'elle puisse être. L'es-
 prit s'élève ordinairement et rassemble
 toutes ses forces contre des accidens qui
 lui paroissent à craindre , au lieu que se
 relâchant , et faisant peu de cas de ce
 qui lui semble peu considérable , il y
 résiste mal , et s'en laisse accabler plus
 facilement ». Cinthie et Camille avouè-
 rent qu'elles avoient toujours cru leurs
 malheurs aussi grands qu'il en pût tomber
 sur la nature humaine , avant qu'elles
 eussent entendu l'histoire d'Isabelle.

Tandis qu'ils étoient occupés de ces
 réflexions , ils apperçurent de loin un
 nombre étonnant de barques et de bateaux
 dont la rivière étoit couverte. On leur
 apprit que ce grand concours étoit pour
 voir une course de six bateaux , dont un
 habit et le badge (1) étoient le prix.

(1) Le badge est une plaque d'argent où
 sont gravées les armes des bateliers de Lon-
 dres. Chaque batelier qui est autorisé à tenir
 un bateau pour le passage de la Tamise , dans

Simple fit remarquer aussi-tôt la ressemblance qu'il y a entre la vie humaine et cette contention des six bateliers. « L'ardeur, dit-il, avec laquelle chacun d'eux s'efforce de remporter le prix, représente naïvement les soins et les travaux que les hommes embrassent volontairement pour contenter leur passion favorite. Oui, dit Cinthie, mais ces pauvres gens ont en vue une récompense qui est un avantage réel ? au lieu que la plupart des hommes se fatiguent à la poursuite d'un bien chimérique, qui n'a de prix que dans leur imagination.

Supposons un ambitieux qui réussit dans tous ses desseins : s'il considérait sérieusement toutes les traverses et les dangers qu'il a essuyés pour atteindre à cette grandeur qui a fait si long-temps l'objet de ses desirs, ne trouveroit-il pas son salaire fort inégal à ce qu'il lui en coûte pour l'obtenir ? Le haut du pinacle

la juridiction de Londres, reçoit cette marque de distinction en payant, et est obligé de la porter sur son habit. A badge, en anglais, signifie une marque, ou tout ce qui sert à distinguer.

où il est enfin parvenu après tant de journées fatigantes et de nuits inquiètes, est si étroit et si glissant, qu'il est dans un danger continuel de se précipiter. Mille autre fous, qui, comme lui, s'imaginent que le poste où ils voient, est le seul point de la félicité, quittent tous les jours la base solide où ils étoient placés; ils grimpent, ils s'accrochent, ils s'étendent pour le tirer en bas, et pour prendre eux-mêmes pied sur ce sommet tremblant et ruineux. Qu'un avare, d'un autre côté, amasse plus d'argent qu'il n'en peut compter, s'il vouloit avouer ses soupirs, ses inquiétudes, ses insomnies pour en gagner davantage, comme les alarmes et les transes où le jette sans cesse la peur de perdre ce qu'il possède, je suis sûr qu'il n'y a point de pauvre homme dans son bon sens qui voulût changer d'état avec lui. Mais c'est trop philosopher. Au moins, dit encore David avec un soupir, si les hommes vouloient imiter ces bateliers, avouer de bonne foi qu'ils font tous leurs efforts pour se supplanter les uns les autres, et ne pas feindre faussement un désir égal d'avancer les intérêts de ceux qu'ils travaillent sous main à ruiner ».

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi , un bateau qui passa à la hâte auprès du leur , les éclaboussa de manière qu'ils furent obligés de s'arrêter à une maison voisine pour se sécher. Peu après qu'ils furent entrés , ils entendirent , dans une chambre attenante , des cris pitoyables , parmi lesquels ils crurent distinguer quelques coups. David parut fort inquiet là-dessus , comme on peut se l'imaginer ; et le reste de la compagnie témoignant de l'impatience de savoir ce que c'étoit , ils résolurent tous d'entrer dans la chambre d'où partoît le bruit.

Le premier objet qu'ils apperçurent , fut une femme entre deux âges , qui paroissoit avoir été belle , assise au coin de la chambre , avec des yeux gros de larmes , et une coëffure qui sembloit avoir été dérangée par quelque main grossière et brutale. Un homme trapu , avec un visage bouffi de rage , étoit debout auprès d'elle , et lui présentoit un gros poing de mauvaise volonté , dont elle détournoit la tête en tremblant. Camille s'approcha de la femme , et la pria de lui dire ce qui pouvoit avoir mis cet

homme dans une si terrible colère. « Vous êtes bien bonne , mademoiselle , répondit cette pauvre femme d'une voix douce et prévenante , de prendre part aux déplaisirs d'une malheureuse comme moi. Je ne saurois dire ce qui jette continuellement mon mari dans l'état où vous le voyez. Il y a dix ans que nous sommes mariés , et nous avons vécu bien ensemble jusqu'à l'hiver passé , mais à présent je ne puis ouvrir la bouche qu'il ne me batte , ou ne me maltraite ; il semble s'appliquer à me contrarier , et à me refuser tout ce qui peut me faire plaisir. D'où me vient ce traitement , et en quoi j'ai eu le malheur de lui déplaire ? c'est ce que je ne puis deviner , car je mets toute mon étude à lui obéir ».

Simple se tourna aussi-tôt du côté du mari , et le pria , avec toute la douceur possible , de modérer son ressentiment , représentant que si sa femme avoit fait quelque faute , il valoit mieux la lui faire reconnoître sans s'emporter , et qu'elle tâcheroit une autre fois de le contenter. Mais toute la réponse qu'il put tirer de son homme , fut « qu'il ne souffriroit jamais d'être mené par le nez
par

par sa femme , comme son compère Bonasse l'étoit par la sienne ; que s'il n'avoit pas tant d'esprit que lui en certaines choses , au moins n'étoit-il pas si sot que de complaire comme lui à toutes les fantaisies musquées d'une folle et d'une extravagante ; qu'il feroit voir à tout le monde qu'il étoit maître chez lui , et qu'enfin personne n'auroit raison de le faire passer pour un dandin ». Cinthie et tout le reste de la troupe eurent beau lui prouver qu'il pouvoit être maître chez lui , sans casser les os à sa femme, il demeura inflexible ; et comme ils virent bien qu'ils perdoient leur temps en remontrances , et que cet habile homme ne maltraitoit sa femme , que parce qu'il ne vouloit pas passer pour un imbécille , ils prirent le parti de se retirer.

David ne put s'ôter de tout le jour cette nouvelle rencontre de l'esprit , ni s'empêcher de témoigner l'étonnement que lui causoit la manie de cet extravagant. Camille dit qu'elle croyoit en entrevoir la source. « Je me souviens , dit-elle , d'avoir vu chez mon père un gentilhomme qui avoit vécu plusieurs années.

qui étoit d'ailleurs d'une humeur si douce , que dans sa jeunesse je la crus formée pour être la plus heureuse des femmes. Elle lut un jour ces deux vers de Congrève :

Si l'homme n'est heureux que lorsqu'il
est content ,
Le bonheur est aux sots ; le sage en vain
l'attend.

Et depuis ce moment elle prit la résolution d'imiter Héraclite , et de se chagriner de tout. Je l'ai vu moi-même s'impatienter pour des vétilles , et marcher à grands pas par sa chambre, comme une héroïne de théâtre , en répétant ces deux vers avec emphase. Lorsqu'elle s'étoit débattue quelque temps de la sorte , elle s'asseyoit enfin , et paroissoit fort satisfaite de la preuve qu'elle venoit de donner de son discernement. Une longue habitude lui avoit même si bien appris l'art de s'affliger , que si je ne l'eusse connue de longue main , je m'y serois trompée , et j'aurois cru de bonne-foi qu'elle étoit naturellement d'une humeur chagrine et difficile. C'est ainsi ,



qu'au lieu de tâcher d'adoucir par la réflexion, l'amertume des peines attachées à leur condition, les hommes travaillent à s'en procurer de nouvelles pour satisfaire une vanité ridicule ».

« Valentin ne pouvoit contenir la joie qu'il ressentoit à chaque mot qui sortoit de la bouche de Cinthie. Camille tomba d'accord de la justesse de ses remarques, et Simple s'inquiétoit de voir l'entêtement des hommes, qui négligent ce qui est réellement utile, courir après une ombre de bonheur ».

CHAPITRE VI.

Il ne faut pas toujours juger des hommes par le caractère qu'on leur donne dans le monde.

QUELQUES jours de mauvais temps retinrent au logis notre aimable société. Cinthie, qui cherchoit tous les moyens d'amuser la compagnie, s'offrit de raconter l'histoire de deux dames qu'elle

avoit connues à Paris ; et comme chacun étoit toujours ravi de l'entendre , elle commença aussi-tôt en ces termes :

Pendant que j'étois à Paris , il y vint deux demoiselles anglaises , avec une dame de leurs parentes. Pour la commodité de la narration , j'appellerai l'une Elise , et l'autre Silvie. Quoiqu'elles fussent sœurs , et toutes deux d'une grande beauté , elles différoient totalement d'air et d'humeur. Elise étoit grande et bien proportionnée ; elle avoit le port noble , et des traits vifs et piquans qui attiroient tous les regards. Ses yeux étoient pleins d'un feu qu'elle savoit changer à son gré , en une douceur inexprimable. Elle avoit un ton de voix et un geste différent pour tout ce qu'elle souhaitoit d'exprimer , et c'étoit en elle qu'on pouvoit véritablement dire qu'on trouvoit plusieurs beautés en une. En un mot, la vivacité que lui inspiroit la connoissance qu'elle avoit de ses charmes, en relevoit l'éclat et en redoubloit le pouvoir.

Silvie , quoique plus petite que sa sœur , étoit faite à peindre. Mille graces simples et modestes brilloient sur son visage , et la douceur de son ame étoit

répandue dans tous ses traits. Elle parloit peu , mais ce qu'elle disoit étoit toujours une preuve de son bon sens. Son maintien étoit sérieux et retenu , et elle avoit un air posé , que les étourdis prennent souvent pour froideur ou pour manque de vivacité. Malgré son esprit et sa beauté , elle ignoroit l'art de faire valoir ses charmes , que sa sœur entendoit en perfection ; et tout au contraire d'Elise , elle perdoit souvent l'occasion de gagner des cœurs par sa modestie , et par sa crainte de déplaire.

Ces deux demoiselles firent leur entrée dans le monde avec des maximes bien différentes. Elise plaçoit son bonheur dans une admiration générale ; elle ne se proposoit d'autre but que de faire des conquêtes , et de les garder , et se tenoit pour dit qu'on ne peut se conserver le cœur d'un homme , qu'en le tourmentant quelquefois , et qu'en lui donnant de fréquentes alarmes. « Ce sont les difficultés et les contre-temps , disoit-elle , qui relèvent le goût de tous les plaisirs de la vie ».

Lorsqu'elle étoit parmi les femmes , ses discours ne rouloient que sur ce su-

jet; elle s'étudioit de prouver ses principes par tout ce qui lui tomboit sous les yeux. Un jour qu'elle étoit avec sa sœur et moi , dans une salle ornée de sculpture et de peinture: « Supposé, dit-elle à Silvie , que cette chambre fût à vous , et que vous pussiez y entrer et en sortir à votre gré , ne vous deviendrait-elle pas indifférente avec le temps ? La beauté de ces tableaux s'affoibliroit de jour en jour à vos yeux , et l'habitude enleveroit le pouvoir de plaire , qui semble attaché à ces objets. La variété , au contraire , peut nous rendre agréables les meubles les plus simples et la plus pauvre chaumière ».

Silvie ne put s'empêcher de convenir de cette remarque ; et aussi-tôt Elise continua ainsi , d'un air de triomphe : « Pourquoi donc attendrions-nous que les hommes fussent exceptés , en notre faveur , de cette règle générale de la nature ? Et si nous les rassasions de nos bontés , pourquoi nous en prendre à eux de ce qui en résulte nécessairement : je veux dire de ce qu'ils se lassent de nous ? La santé même perd de ses agrémens chez un homme qui ne sait ce que

c'est que d'être malade , et les richesses n'ont de véritables charmes que pour ceux qui ont tâté de la pauvreté. Enfin, tous les plaisirs de la vie deviennent plus piquans après qu'on a éprouvé leur contraire ; le feu brûle avec plus de force , lorsqu'on y jette un peu d'eau. Il est vrai qu'il faut user de discrétion en ce cas , et n'en pas trop jeter , de peur d'éteindre la flamme , au lieu de l'irriter : il faut connoître les différentes humeurs des hommes , avant que de rien entreprendre , et savoir au juste où l'on peut aller avec eux ».

Ainsi raisoûnoit Elise ; mais Silvie qui n'avoit point de légèreté , méprisoit la sottè vanité d'avoir un grand nombre d'adorateurs. Le seul plaisir qu'elle se proposoit dans la vie , étoit celui d'aimer sincèrement un homme dont elle comptoit se faire aimer par ce seul moyen. Elle disoit souvent , que comme elle ne souhaitoit pas plus d'un amant , elle ne doutoit pas qu'un maintien simple et honnête ne suffît à fixer le cœur d'un galant homme : « Que si je me trompe , et que ma sœur ait raison , ajoutoit-elle , si l'on ne peut gagner les hommes qu'en

usant d'artifice et de dissimulation avec eux , je veux être fille toute ma vie. L'amour d'un homme qu'il faut gagner à ce prix , ne mérite pas notre attention. Si jamais j'ai une inclination , j'y mettrai si peu de finesse , que je ne ferai point de difficulté d'avouer naïvement ma passion à celui que j'aimerai ; et s'il se refroidit là-dessus , je me croirai heureusement délivrée d'un amant de ce génie ». Elise se moquoit de ces raisonnemens , et disoit à sa sœur , qu'elle pouvoit sans danger dire à un homme qu'elle l'aimoit , pourvu qu'elle le reçût de temps en temps avec assez d'indifférence pour lui donner de la jalousie , et lui faire craindre de la perdre.

La beauté de Silvie s'étoit autant fait remarquer en public que celle de sa sœur ; mais parmi les cavaliers qui les voyoient en particulier , Elise enlevait presque tous les cœurs. Elle avoit entre autres six amans dans autant de gentils-hommes anglais qui demeuroient ensemble. Comme le caractère de chacun d'eux avoit son contraste , il faut que je vous les dépeigne avant que d'aller plus loin. Je commencerai par Philinte , qui

passoit parmi presque tous ceux qui le connoissoient, pour l'homme du monde le plus artificieux. Il avoit infiniment d'esprit, et parloit fort pertinemment sur toutes sortes de sujets : mais il n'avoit pas appris la belle leçon de réduire sa doctrine en pratique ; et pendant que chacun le soupçonnoit, et se mettoit sur ses gardes contre les projets dont on le croyoit tout rempli, le pauvre homme qui étoit dans le fond fort crédule, tomboit sans cesse dans les pièges que lui dressoient des personnes qui n'avoient pas la moitié de son discernement. Faisoit-il la démarche du monde la plus indifférente, aussi-tôt tous les petits génies qui pensent donner des marques de leur prudence, en se montrant soupçonneux, croyoient voir cachée sous cette simplicité apparente, quelque trame qui échappoit aux yeux des bonnes gens. Je me suis bien divertie quelquefois à voir cinq ou six de ces sots attroupés, qui pesoient et épluchoient un discours ou une action sans conséquence de Philinte, avec un air stupidement mystérieux, et la gravité du monde la plus risible.

Ce nom d'artificieux coûtoit bien cher au pauvre Philinte. Ce caractère ouvert et sincère , qui étoit assez visible en lui , on disoit qu'il ne s'en paroît que pour couvrir ses finesses , qu'il ne perdoit jamais de vue. Ainsi , parce qu'il ne parloit pas en sot , on concluoit qu'il en agissoit en fourbe : manière de raisonner aussi fausse qu'impertinente. Pour preuve de cela , je vais vous donner le caractère d'un autre de ces messieurs , que j'appellerai Simon , et qui étoit directement l'opposé de Philinte.

Il n'avoit que peu d'esprit ; ce qu'il disoit de meilleur étoit usé ou emprunté. On croyoit dans le monde que c'étoit un sot sans malice , quoique dans le fond il passât tout son temps à former les desseins les plus dangereux que sa petite tête lui pût fournir. Comme les affaires du monde , celles de la plus grande importance même , tournent quelquefois sur de forts petits pivots , et que la capacité de Simon se bornoit précisément aux bagatelles , il réussissoit souvent dans ses projets , mieux que n'auroit fait un homme sensé , dont l'esprit plus étendu contenant de plus grandes idées , passe quel-
quelquefois

quefois des vétilles sans y prendre garde.

Il en est d'un homme d'esprit, et d'un autre qui n'est que rusé, comme d'un homme qui a la vue excellente, et d'un autre qui l'a basse. Le premier a souvent le plaisir de porter ses regards sur les lointains d'une vaste perspective, quoique peut-être il ne voie pas les pierres et les ronces qui sont à ses pieds, et qui peuvent cependant le faire tomber. Le second, au contraire, se trouvant hors d'état d'étendre sa vue à des objets éloignés, est obligé, pour ainsi dire, à l'arrêter sur ceux qui sont à sa portée. Il découvre par-là les obstacles qui se rencontrent sur son chemin, et prend soin de s'en détourner. L'œil de l'esprit, pour parler comme Shakespear, ne sauroit comprendre un grand nombre d'idées, de même que l'œil corporel ne peut embrasser plusieurs objets à-la-fois; et comme il seroit assez naturel qu'étant occupé à admirer les différentes scènes d'un beau païsage, on allât heurter et se blesser contre un tronc d'arbre trop bas pour en être apperçu, il n'est pas étonnant qu'un grand génie qui n'emploie ses pensées sur les sujets les plus nobles

et les plus dignes d'attention , soit quelquefois la dupe d'un petit esprit intrigant , qui rampe à ses pieds , et qui lui tend des pièges à couvert de sa propre bassesse.

Mais pour retourner à mon homme , je l'ai vu réussir à en imposer à plusieurs personnes , de la manière la plus forte , et cela seulement parce qu'on ne pouvoit croire une tête comme la sienne capable de former un projet. Que si l'on appercevoit , par les effets , des preuves visibles de ses mauvais desseins , alors Philinte (quoique celui-ci ne scût rien de ce qui se passoit) , c'étoit Philinte qui l'avoit conseillé , et cela crioit vengeance , de faire servir un pauvre innocent , d'instrument à sa méchanceté. « Simon , ajoutoit-on , y auroit-il jamais pensé de lui-même » ? Je riois quelquefois de voir les peines inutiles que Simon se donnoit pour acquérir le nom de rusé (croyant sottement que c'étoit une preuve d'esprit) , pendant que le pauvre Philinte s'efforçoit avec aussi peu de succès de s'en défaire , pour pouvoir converser avec les hommes sans les épouvanter.

Mon troisième caractère sera celui de

Lisidor ; il passoit pour le meilleur cœur qu'il y eût au monde. Entendoit-il parler d'un malheur qui venoit d'arriver à quelqu'un , « personne n'en étoit plus fâché que lui : il auroit donné tout son bien que la chose fût autrement » : et cependant il n'y pensoit plus un moment après. Dans le fond , toute sa bonté n'étoit que dans ses paroles. Comme il n'avoit pas assez de sensibilité pour aimer réellement qui que ce fût , il étoit toujours gai et de bonne humeur , et n'avoit jamais de ces mauvais momens , de ces chagrins auxquels un cœur bien fait ne sauroit s'empêcher de céder , lorsqu'il se voit traité indignement par la personne en qui il avoit placé toute sa tendresse. Presque tous ceux qui le connoissoient l'aimoient , ou , pour mieux dire , prenoient plaisir à sa compagnie. N'ayant rien sur le cœur qui lui fit de la peine , il avoit plus que personne de cette bonté improprement dite , de cette complaisance frivole , qui fait le caractère de bien des gens , et qui les rend prêts à chanter , à danser , à jouer , à tout faire quand on les en prie. En faut-il davantage pour être bien reçu par-

tout ? Les amitiés d'aujourd'hui sont à-peu-près toutes fondées sur des raisons aussi solides que celle du prince Henri pour Pointz dans Shakespear (1).

Accompagnez quelqu'un dans ses divertissemens , incitez - le dans le choix de ses plaisirs , il vous estimera plus que l'homme du plus grand mérite à qui il aura de bien plus grandes obligations.

Mais passons au caractère de Timon ,

(1) Voici le passage auquel Cinthie fait allusion , traduit aussi exactement que les bienséances de notre langue me l'ont permis.

D. Pourquoi donc le prince est-il entêté de Pointz ?

J. C'est que Pointz a la jambe aussi grosse et aussi bien prise que lui ; qu'il joue bien au palais , qu'il saute une chaise à pieds joints , qu'il boit comme un Suisse , et qu'il jure de bonné grace. C'est pour toutes ces qualités frivoles , qui dénotent un esprit foible et un corps robuste et agile , que le prince l'aime et l'admire , car le prince est tout comme lui ; si l'on pesoit leurs talens , le poids d'un seul cheveu seroit pencher la balance de l'un ou de l'autre côté.

qui faisoit le contraste de celui de Lisidor. Quiconque faisoit tant que de le nommer , étoit sûr de s'entendre dire qu'il étoit le plus bourru et plus hargneux de tous les mortels ; et cependant Timon étoit constamment généreux et bienfaisant envers tout le monde ; mais il avoit le cœur si sensible , que presque tout ce qu'il voyoit le choquoit et l'attristoit. Son amour pour les hommes faisoit qu'il paroissoit les haïr. Souvent , quand il se sentoit le cœur serré de douleur après le mauvais traitement de ses amis , ou après quelque malheur qui leur étoit survenu , il prenoit si peu garde à tout ce qui se passoit autour de lui , qu'il lui arrivoit d'écouter le récit de quelque histoire fort touchante , sans montrer d'en être ému , et avec une indifférence qui le faisoit passer pour un insensible et un brutal.

Mais il n'y a rien de si injuste que les caractères qu'on donne généralement à la plupart des gens , et je crains fort que cela ne vienne plutôt de la malice que de l'ignorance des hommes. Lorsqu'un homme envie le mérite d'un autre , il commence par le priver des bonnes

qualités qu'il a , puis il lui en attribue d'autres qu'il n'a pas. Il laisse au monde à juger s'il se trompe en ce point ; et s'il peut seulement cacher le motif de son procédé , il n'en demande pas davantage.

Celui dont je dois parler ensuite , s'appelle Pirame ; mais je ne saurois lui donner aucun caractère particulier. Son humeur est un composé des passions les plus vives et les plus violentes. Il est tour-à-tour ce qu'il plaît à ses passions. Elles l'entraînent malgré lui ; il n'a pas assez de résolution à leur opposer. Lorsqu'il se trouve avec une personne qu'il aime , et que sa tendresse prend le dessus , l'amour ou l'amitié n'a point de sentimens si doux , dont il ne soit pénétré tout-à-coup. D'un autre côté , s'il croit entrevoir le moindre sujet de ressentiment , il se livre aussi-tôt à sa colère , et les traitemens les plus durs , les discours les plus choquans ne lui coûtent rien. Dès que cette passion s'abat , une ombre de soumission suffit pour effacer l'offense de sa mémoire.

Il oublie aisément les injures qu'on lui fait ; mais le malheur est qu'il se

pardonne ses fautes avec tout autant de facilités qu'il pardonne celles des autres, et cela le rend trop peu circonspect dans ses actions. Il ne fait jamais de mal de propos délibéré ; il voudroit être vertueux : mais s'il arrive qu'une vertu ne s'accorde pas avec ses inclinations, il en détourne aussi-tôt la vue, et n'hésite pas un moment à suivre le torrent qui le pousse.

Rendez-lui le moindre petit service, il paroît accablé de reconnoissance, et il vous comble de remerciemens et de protestations. Et n'allez pas croire qu'il vous flatte, il en agit très-sincèrement ; il n'exprime pas même la moitié de ce qu'il sent. Mais cette idée fait bien vite place à une autre ; et alors faites la moindre chose qui puisse lui être désagréable, d'abord il met son imagination en train pour diminuer tout ce que vous pouvez avoir fait pour lui, son esprit n'est rempli que du tort prétendu qu'on vient de lui faire.

Il me faisoit souvent ressovenir d'un manant, qui, étant tombé dans la Tamise, fut sur le point de se noyer. Un

gentilhomme , qui le vit du bord de la rivière , se jeta aussi-tôt dans l'eau , et le sauva. Dès que le paysan se vit à sec , il embrassa les genoux du gentilhomme , et lui protesta avec des expressions les plus fortes , qu'il étoit prêt à sacrifier à son service la vie qu'il lui avoit sauvée. Le lendemain le gentilhomme l'ayant rencontré , lui demanda s'il ne se trouvoit point mal de la frayeur qu'il avoit eue le jour précédent. Le rustre , loin de paroître aussi reconnoissant qu'il auroit dû l'être , se plaignit rudement à son libérateur de ce qu'il l'avoit tiré si fort par l'oreille en le secouant , qu'elle lui avoit toujours fait mal depuis. C'est ainsi précisément que Pirame en agit à l'égard de tout le monde.

Il ne sauroit voir sans répugnance un visage chagrin et mécontent ; c'est pourquoi , tandis qu'on est avec lui , il n'a pas la résolution de rien refuser de ce qu'on lui demande , fût-ce la chose du monde la plus déraisonnable. L'importunité l'inquiète et l'embarrasse , par conséquent il ne sauroit y résister. Si au contraire vous êtes absent , il ne se met plus en peine de ce que vous souf-

frez , rien ne le touche que ce qu'il voit. Il n'y a point d'affaire si importante , point d'égard qui pût lui faire retarder ses plaisirs d'un moment. Il ne considère jamais si ce qu'il fait est bien ou mal : il court avidement à l'accomplissement de ses desirs , et tout son souci n'est pas d'examiner son penchant , mais de le justifier. A dire le vrai , il s'y prend souvent d'une façon qu'il est difficile de ne se pas laisser séduire par la subtilité de ses faux raisonnemens. Cependant parlez-lui des actions d'un autre , personne n'en juge mieux que lui : il est même trop rigide dans ses décisions. C'est que , ne sentant point les mouvemens des autres , rien ne lui fournit des raisons pour défendre leur folie , ou pour la déguiser à ses yeux.

Il a beaucoup de génie ; et lorsque rien ne le trouble , c'est un des plus agréables esprits que je connoisse. Mais le moindre accident suffit à le démonter et à bouleverser toute sa belle humeur ; et alors il est plus offensant et plus désagréable , que le plus stupide des mortels. Jamais il n'envisage la suite de ce qu'il va faire. Sa fierté mal placée à

ruiné sa sœur. Elle n'a que peu de bien , et étoit promise à un jeune homme de famille fort à son aise , mais dont les affaires ne permettoient pas qu'il conclût d'abord son mariage. Pirame se mit en tête que ce gentilhomme avoit envie de déshonorer sa sœur , et lui envoya un défi. Ils se battirent ; Pirame fut désarmé , et le gentilhomme résolut dès ce jour de rompre avec sa maîtresse , ne voulant pas qu'il fût dit qu'on l'eût obligé à l'épouser. Cette pauvre fille , qui avoit un attachement sincère pour son amant , outre la douleur de le perdre , en a souffert dans sa réputation , et a toujours été inconsolable depuis. Son frère ne peut la voir en cet état sans en être touché ; c'est pourquoi il prend le parti de ne la point voir du tout. Il se tient éloigné d'elle , tâche de se consoler , en se persuadant que c'est son amour pour elle qui a causé son imprudence. Un autre verroit que ce n'est pas sa tendresse , mais sa vanité , qui a été la source d'une démarche si extravagante.

Ce qu'il y a de divertissant en lui , c'est qu'on peut aisément deviner par ses discours , s'il vient de faire une bonne

ou une mauvaise action : car , lorsque la vertu a prévalu dans son choix , et que sa raison s'est trouvée d'accord avec son cœur dans ce qu'il a fait , il ne manque guère de s'étendre sur les louanges de la nature humaine , et de prouver avec beaucoup d'esprit et d'éloquence , qu'il ne tient qu'aux hommes d'être bons et vertueux. Au contraire , lorsqu'en s'abandonnant à la colère , à la vanité , ou à toute autre passion vicieuse , il s'est laissé aller à une action qu'il ne peut approuver , il s'écrie à tous momens sur la méchanceté des hommes , et se travaille à exclure de la société toutes les vertus. L'inégalité de sa conduite lui fait donner plusieurs caractères différens dans le monde. Ceux qui ont été témoins d'une partie de son procédé , le prennent pour un parfait honnête homme , pendant que d'autres qui ont vu quelques-uns de ses mauvais traits , le regardent comme un abandonné. Il ne faut pas s'étonner qu'une personne qui n'a point de principe fixe , et qui obéit constamment à tous ses mouvemens , soit si peu d'accord avec lui-même. Aussi le sait-il bien , et ne voyant d'autre moyen de justifier

ses contrariétés , ses discours roulent le plus souvent sur la force invincible des passions , et il s'efforce de prouver qu'elles sont le seul principe de toutes nos actions. C'est fort mal fait ; et quand quelqu'un a acquis dans le monde la réputation d'homme d'esprit , il doit bien prendre garde à ce qu'il dit. Ceux qui l'écoutent se laissent ordinairement mouvoir par son exemple , et règlent leurs sentimens à ces préceptes.

Il me reste le dernier des caractères que je vous ai promis , et le contraste de celui de Pirame. Ménalque , c'est le nom de la personne en question , n'a qu'un génie médiocre , mais personne n'est plus avide que lui du nom de sensé et de judicieux. Il porte envie à Pirame , parce qu'il voit que celui-ci se fait aimer avec tous ses défauts , et qu'on recherche sa compagnie. Comme il ne sauroit l'égaliser en esprit et en belle humeur , il se retranche sur sa prudence et sa discrétion , et triomphe dans la supériorité qu'il se croit de ce côté-là. Au lieu de se livrer , comme l'autre , à la force de ses penchans , il délibère si long-temps , il pese , il compasse si scrupuleusement

toutes

toutes les circonstances de ce qu'il a en vue, qu'il s'embrouille souvent dans ses objections ; il s'égare, il s'enfonce si avant dans le labyrinthe de sa prudence, qu'il ne sait plus où il en est ; et il lui arrive ordinairement de perdre une occasion fort avantageuse, pendant qu'il rumine le pour et le contre de ce qu'il doit faire. Et ce n'est pas toujours dans des affaires de conséquence qu'il apporte tant de précaution ; il est tout aussi lent dans des bagatelles.

Milédy... et quelques autres dames firent un jour avec ces six messieurs la partie d'aller passer huit jours à Versailles. Ménalque ne put venir à bout de trouver s'il y auroit plus de plaisir ou d'ennui à nous accompagner. Il fut si long-temps à se déterminer, qu'enfin Pirame jura qu'il n'attendoit plus un seul moment. Il ordonna au cocher de toucher, et nous laissâmes notre rêveur à la porte, dans la posture d'un homme qui travaille à résoudre un problème de mathématiques.

Il prétend avoir beaucoup d'amitié pour Pirame, mais je crois fermement qu'il le hait en son cœur. Tous ses dis-

cours ne portent que sur les indiscretions de son ami. Il est vrai qu'il témoigne la peine qu'elles lui font , et qu'il paroît tout mortifié du tort que Pirame se fait par ses brusqueries ; mais , selon moi , il n'affecte d'être inquiet sur son compte , que pour arrêter l'attention de la compagnie sur ses défauts.

Celui qui compâtit réellement aux faiblesses d'un autre , ne tâche pas seulement de les cacher aux yeux du monde , mais il fait tous ses efforts pour se les cacher à soi-même. J'en ai vu de ces amis prétendus , de ces pleureurs , qui viennent vous dire d'un ton mélancolique : « Quel dommage qu'un tel ait de si grands défauts ! ce seroit un homme charmant sans cela » ; puis ils vous les comptent ces défauts l'un après l'autre , sans oublier une seule circonstance. Peut-on donner une plus forte marque d'envie et de haine contre ceux dont ils se disent amis ?

Plusieurs jeunes gens de la connoissance de Pirame et de Ménalque s'appliquoient autant à imiter la vivacité de l'un , qu'à tourner en ridicule la lenteur de l'autre. Pirame avoit accoutumé

de dire que ceux qui avoient l'esprit le plus brillant , avoient généralement les passions les plus vives. Après cette décision de leur oracle , il n'étoit plus permis à aucun de nos étourdis d'avoir l'air posé ; et j'ai vu des personnes du tempérament du monde le plus stégmatique , s'emporter , s'agiter et se débattre à tous propos pour donner des marques de leur génie. Ils ne pouvoient égaler Pirame dans les agrémens de sa conversation ; et , par un discernement tout particulier , ils trouvoient une voie plus aisée de lui ressembler en copiant ses défauts.

J'allai un jour rendre visite à la femme d'un de ces beaux esprits turbulens. Le malheur voulut qu'elle dit quelque chose qui ne plut pas à son mari. Aussi-tôt mon fou se mit à jurer , à pester et à battre des pieds comme un possédé ; et , pour conclusion , il se saisit d'une canne , dont il mit en pièce un des plus beaux services de porcelaine qui nous soit venu de la Chine. La pauvre femme étoit toute interdite , elle ouvroit de grands yeux sur son mari , sans savoir que penser de ce qu'elle voyoit. Lorsque la furie

apparente de notre homme eut duré autant qu'il le crut nécessaire pour prouver son esprit , il jugea à propos de s'apaiser , demanda mille pardons à sa femme de son emportement , et dit qu'il étoit fâché de ne pouvoir se modérer ; mais qu'on ne pouvoit résister à ses passions , et qu'il ne pouvoit qu'y faire si les siennes étoient si violentes ; que ce malheur étoit attaché aux personnes les plus sensées. « Pirame ; par exemple , est tout comme moi , ajouta-t-il ». Je voyois au travers de cette comédie , et j'eus toutes les peines du monde de m'empêcher d'éclater. Je pris mon congé un moment après , pour avoir le loisir de rire en liberté. Je tremblois que mon homme ne se doutât de ce qui se passoit dans mon esprit ; car rien n'est si aisé à se cabrer , qu'un sot qui joue un rôle qui ne lui est pas naturel ; il est dans de continuelles alarmes d'être découvert.

Outre ces personnes que je viens de vous décrire , Elise avoit encore un autre amant. C'étoit un gentilhomme français , nommé Chrysantor. Son esprit étoit à-peu-près de la même trempe que celui de sa maîtresse. La vanité

étoit le ressort principal de toutes ses actions. Il étoit fort riche, et ne pouvoit rien souffrir autour de lui qui ne fût de la meilleure main , non par délicatesse de goût ; mais pour avoir le plaisir de dire et de faire dire qu'il possédoit tout ce qu'il y avoit de plus beau. L'ouvrage le plus achevé qui soit jamais sorti des mains de Raphaël , ou de Michel Ange , lui auroit paru de peu de valeur , si le monde n'avoit pas sçu qu'il étoit entre ses mains ; et , ce qu'il y a de plus étrange , il ne donnoit la préférence à la plus belle femme qu'il connût , qu'afin qu'il fût dit qu'il avoit triomphé d'un cœur auquel tant d'autres avoient aspiré inutilement. Plus Elise gagnoit d'amans , plus il la jugeoit digne de lui , et rien ne le flattoit davantage que la foule d'admirateurs dont elle étoit entourée ; bien entendu qu'elle feroit voir au monde qu'elle le traînoit à sa suite , pendant qu'elle donnoit la main au victorieux Chrysantor.

Nous verrons le reste de cette histoire dans le chapitre suivant.

C H A P I T R E V I I .

*Suite de l'histoire d'Elise et
de Silvie.*

RIEN n'étoit plus divertissant que la manière dont Elise ménageoit tous ces différens caractères. Philinte la traitoit toujours avec beaucoup de respect, et lui parloit de son amour avec la même naïveté avec laquelle il en aigissoit avec tout le monde. Elle le recevoit de son côté avec un air de douceur, qui lui donnoit des espérances éloignées du succès de ses vœux. Comme il n'y avoit point de défaut que Philinte méprisât plus que la coquetterie, il n'étoit pas possible qu'il en soupçonnât sa maîtresse. Elise au contraire ne se méprenoit pas au caractère de Philinte. Elle voyoit bien que le nom de rusé et d'intrigant lui convenoit aussi peu, et que celui de simple et d'ingénu convenoit à Simon. Aussi étoit-elle plus réservée avec ce dernier, et en contremenant sans cesse

tous complots , elle parvint à se mettre bien avant dans son estime. Comme il ne distinguoit pas la finesse de l'esprit , il s'imaginait qu'une femme qui l'égalait en la première de ces qualités , devoit être un génie de la première classe.

Simon étoit reçu d'Elise tantôt avec bonté , tantôt avec indifférence ; elle l'écoutoit et le rebutoit tour-à-tour , et le travailloit en tant de façons différentes , que tantôt il étoit prêt à l'adorer , et tantôt il maudissoit le jour où il l'avoit vue ; et tenant son esprit dans une agitation continuelle , elle ne lui laissoit jamais le temps de reprendre haleine et de songer sérieusement à la quitter. Simon n'estimoit rien de plus dans sa femme , qu'un cœur susceptible , et semblable au sien. C'est pourquoi , lorsqu'elle l'avoit poussé à bout par ses mauvais traitemens , elle lui reprochoit quelque faute légère , et lui faisoit entendre que la crainte qu'il ne l'en méprisât , l'avoit émue à un point , qu'elle n'avoit pu cacher son ressentiment. Par-là il restoit convaincu que sa maîtresse n'avoit d'autres fautes que celles qui sont inséparables d'un cœur tendre et sensible.

Lisidor ne donna pas un grand embarras à sa maîtresse. Comme il ne savoit ce que c'étoit que de se fâcher , elle n'avoit qu'à chanter ou à danser avec lui , pour le convaincre qu'elle étoit la fille du monde qui avoit le plus de complaisance et de gaieté , qualités qu'il admiroit pardessus toutes les autres.

Ménalque ne dit jamais à Elise qu'il l'aimoit. Il n'osoit pas pousser jusque-là, de peur qu'il ne fût plus en son pouvoir de reculer. Il étoit des heures entières auprès d'elle , la parcourant des yeux , et considérant en lui-même s'il auroit de la prudence à déclarer sa passion. Elle voyoit bien qu'elle le tenoit , mais elle ne lui laissoit jamais appercevoir qu'elle entendoit ses regards. Le seul artifice dont elle se servoit avec lui , étoit de flatter sa passion favorite , en lui demandant son avis sur les moindres sujets , et feignant de délibérer sur des choses auxquelles elle n'avoit jamais pensé sérieusement. Il n'en falloit pas davantage pour paroître aux yeux de Ménalque un prodige de discrétion.

Ce qu'il y avoit de plus difficile dans le rôle d'Elise , c'étoit de ménager Pi-

rame. L'impétuosité de ses inclinations ne souffroit aucun délai , et toutes les ruses dont elle amusoit les autres , ne lui parurent pas suffisantes à le regarder long-temps sans l'épouser. Cependant comme Pirame étoit toujours prêt à croire ce qui s'accommodoit avec ses penchans, elle trouva moyen de lui persuader qu'elle ne temporisoit avec lui que par délicatesse. Elle lui fit envisager les étranges discours qu'on feroit d'elle dans le monde , si elle se donnoit à lui sur les premières démarches qu'il faisoit pour la gagner. La bienséance ne demandoit-elle pas un peu de galanterie , avant que d'en venir à la fin du roman ? Comme Pirame avoit réellement un tour d'esprit fort délicat , c'étoit aussi ce qu'il admiroit le plus dans une femme , et il s'applaudissoit d'avoir trouvé cette aimable qualité dans la personne qu'il aimoit. Au reste , Elise étoit obligée de se faire céler à tous ses soupirans , lorsque Pirame étoit auprès d'elle. Il n'est pas aisé d'en imposer à une personne de son humeur ; le moindre soupçon l'auroit jeté dans l'emportement , et porté à des éclats. Elle alloit bride en main avec lui , et

n'excitoit de temps en temps sa jalousie ; que pour voir revenir sa passion avec plus de force.

Pour le vain Chrysantor , il croyoit aisément qu'elle le préféroit au reste des hommes , et l'on ne sauroit se figurer le plaisir qu'il sentoit, en considérant qu'on alloit l'appeller l'heureux époux de la plus belle femme qu'il y eût en France. La possession d'une beauté si accomplie ne lui paroissoit rien , au prix du bruit que son mariage feroit dans le monde. Si on l'avoit obligé à vivre avec elle dans une solitude inaccessible aux regards d'un public envieux et surpris, les charmes de sa femme auroient disparu dans un moment , et le plaisir de la posséder auroit perdu toute la douceur qu'il y trouvoit à l'aide de sa vanité.

Je me trouvai chez Elise un jour que tous ces amans étoient avec elle. Je ne sais par quel accident imprévu on avoit laissé entrer Pirame. Philinte paroissoit se méfier de lui-même , et ne parloit que fort peu. Simon gardoit un silence mystérieux , et avoit l'air d'un homme qui médite quelque projet important. Simon pouvoit à peine s'empêcher d'éclater en

plaintes et en reproches. Lisidor chantoit et cabrioloit par la chambre, et, selon les apparences, étoit aussi content qu'il l'eût jamais été de sa vie. Ménalque essaya de parler deux ou trois fois, mais il n'osa poursuivre, et l'interrompit aux premiers mots, en homme qui n'avoit pas assez considéré si ce qu'il alloit dire étoit conforme aux règles de la discrétion. Pirame perdit d'abord patience, et ne put même se contenir dans les bornes de la politesse. Il s'emporta sans façon contre Elise, la querella, et sortit dans une colère épouvantable. Chrysantor étoit dans une extase de joie sur quelques civilités que lui fit sa maîtresse; il conçut qu'il étoit l'heureux amant. En effet, il est certain qu'Elise lui donnoit la préférence, soit par sympathie, soit que les grands biens de Chrysantor attirassent toute son attention.

Après cette malheureuse entrevue de ses amans, Elise vit bien qu'il lui seroit impossible de les tenir encore tous en haleine, et prit la résolution d'épouser Chrysantor. Elle réfléchit qu'en menant encore une pareille vie, elle passeroit pour une coquette achevée, et perdrait

par-là son empire absolu sur les cœurs ; au lieu qu'en se mariant , elle pourroit , à couvert de la censure , voir toutes les connoissances de son mari , et régner sur une nouvelle foule d'admirateurs. Elle connoissoit assez l'humeur de Chrysantor , pour ne pas ignorer qu'il s'empresseroit à amener chez lui tout ce qu'il avoit d'amis , afin de jouir à leurs yeux de son triomphe , et leur voir envier son bonheur.

Ce furent là les raisons qui la portèrent à donner sa main à Chrysantor ; car , pour de la tendresse , elle n'en avoit jamais senti pour aucun homme , et elle se tenoit pour dit , que c'étoit toujours le trop d'amour pour un homme , qui lui faisoit perdre l'attachement de son mari.

Je la laissai à Paris , aussi contente de son époux , qu'il l'étoit d'elle. Elle ne donne à la coquetterie qu'autant qu'il en faut pour faire comprendre à son mari , que s'il ne prend garde à lui , il est dans un danger éminent de la perdre. Chrysantor de son côté se prête à tous les desirs de sa femme , et fait encore l'amant avec elle , de peur qu'elle ne lui fasse
l'affront

l'affront insupportable de lui donner un rival. Silvie , que j'allois voir toutes les fois que j'en avois la liberté, m'a souvent dit que sa sœur avoit accoutumé de lui demander , si elle croyoit qu'elle auroit pu se maintenir dans une autorité si absolue en s'humiliant et se soumettant à toutes les volontés de son mari, et en négligeant de lui faire voir tous les jours combien il lui étoit obligé de l'avoir préféré à tant d'autres. A propos de cela, voici ce que Silvie m'a raconté.

Un jeune cavalier dina un jour chez Chrysantor. Elise le reçut avec plus d'enjouement qu'à l'ordinaire , et poussa la coquetterie si loin , que son mari s'en alarma , et ne put s'empêcher d'en donner des marques. Elle s'en apperçut, et ne laissa pas pour cela de continuer sur le même ton. Il y avoit une compagnie nombreuse à table , et Elise triomphoit à voir la joie qui brilloit dans les yeux de l'homme qu'elle distinguoit, les regards envieux et inquiets de tous les autres, et la mauvaise humeur de Chrysantor. Ce sont-là des jeux d'une vanité despotique, et Elise voulut ce jour-là en goûter le plaisir dans toute son étendue. Lorsque

la compagnie fut retirée , Chrysantor parut rêveur et chagrin , il ne dit pas le mot de tout le jour. La méthode d'Elise, lorsque son mari jugeoit à propos d'être de cette humeur , étoit de lui laisser reprendre sa gaieté à son aise , et sans en paroître touchée le moins du monde. Elle n'auroit pas employé un seul mot pour le rappeler de son inquiétude. Comme tout son mal ne venoit que de sa vanité , je ne saurois dire que j'eusse pitié de lui. A dire le vrai , si sa tendresse pour sa femme en eût été la cause , elle n'en auroit fait ni plus ni moins. « Une femme , disoit-elle , qui se met en peine de tous les accès de mauvaise humeur dont son mari peut être attaqué , a besoin de beaucoup d'adresse et de patience pour le tenir dans son devoir. Mais lorsqu'elle a assez de fermeté pour tenir bon contre une pitié mal placée , si son mari l'aime , ou s'il aime du moins sa tranquillité , il ne manquera pas de se soumettre à la fin , et la difficulté qu'il trouvera à se réconcilier avec elle , lui fera craindre de l'offenser à l'avenir ».

Il se passa deux ou trois jours sans que Chrysantor relâchât de son chagrin.

Elise de son côté ne rabattit point de sa gaieté , et continua son train ordinaire avec la plus grande indifférence. Enfin il demeura si long-temps ferme , qu'elle commença à s'en inquiéter , et à craindre qu'il ne méditât quelque dessein violent , qui pût donner atteinte à sa réputation. Son orgueil ne lui permettoit pas de songer à la soumission , et elle savoit outre cela , que ce remède n'auroit point d'effet avec un homme du caractère de son mari.

Silvie ne pouvoit approuver la conduite de sa sœur , et cependant elle auroit bien voulu l'aider à faire un accommodement. Mais son ame étoit dénuée d'artifice ; toutes ses paroles , ses regards même exprimoient si clairement sa pensée , qu'elle n'étoit pas propre à seconder les vues subtiles et détournées de sa sœur. Après bien des réflexions , Elise , pour dernier effort , engagea une dame de sa connoissance à l'inviter à dîner elle et Chrysantor. Elles disposèrent les choses de manière que le gentilhomme qui avoit donné lieu à leur différend , se trouva de la partie. Celui-ci n'eut pas plutôt apperçu Elise , qu'il l'aborda d'un air familier , et se

comporta avec elle avec toute l'assurance d'un homme qui se croit aimé. Mais elle avoit alors d'autres vues en tête , et son intérêt demandoit qu'elle tâchât de rendre ridicule la personne même , dont une humeur coquette lui avoit fait nourrir la vanité par les distinctions les plus flatteuses. Aussi mit-elle en usage toute sa vivacité pour mortifier la présomption de ce suffisant , et l'air dont elle s'y prit , fit voir à tout le monde la préférence qu'elle donnoit à son mari. Chrysantor y prit garde plus que personne , et à mesure qu'Élise pousoit son rival prétendu , il sentoit pour sa femme des transports d'amour qu'il n'avoit pas encore éprouvés. Il se soumit à elle dès le même soir , et devint plus que jamais son esclave.

C'est ainsi qu'en suivant la maxime qu'elle avoit épousée dès sa jeunesse , de ne témoigner jamais trop d'amour à un homme qu'on a envie de gouverner , elle réussit si bien , que dans toutes les disputes qui survinrent depuis entre son mari et elle , ce n'étoit jamais qu'après les soumissions les plus basses , et après avoir souffert tout le poids de l'orgueil

d'Elise , qu'il pouvoit en obtenir son pardon. Elle se trouvoit si bien de cette conduite , que , bien loin d'en remarquer les défauts , elle s'en applaudissoit ouvertement ; et il falloit entendre les beaux raisonnemens qu'elle avançoit pour défendre sa coquetterie tyrannique.

« Malgré tous les reproches de légèreté que les femmes souffrent de la part des hommes , disoit-elle quelquefois , un homme qui renonce à sa tranquillité , et qui sacrifie tout son temps à l'ambition , est justement sur le même pied qu'une femme qui fait son unique soin de sa beauté , et qui s'applique à faire valoir des charmes qui doivent lui attirer l'hommage de tous les cœurs. Le même desir de pouvoir inspire les actions de l'un et de l'autre ; et si l'ambitieux trouve tant d'apologistes dans le monde , pourquoi la coquette seroit-elle blâmée d'un consentement universel » ?

Mais il est temps de retourner à Silvie. Quoique la douceur et la tendresse eussent le plus de part à son caractère , elle avoit le goût trop bon pour fixer aisément ses inclinations. Cependant , parmi le grand nombre d'admirateurs dont sa sœur

étoit entourée , elle sentit bien que son cœur distinguoit Philinte d'avec le reste. Elle cacha long-temps ses sentimens à sa sœur , sachant bien la peine qu'elle auroit à se résoudre à la perte d'un de ses amans , ne fut-ce que du plus méprisable de tous. Lorsqu'Elise fut mariée, et que Philinte eut le loisir de comparer le traitement qu'il avoit reçu de sa première maîtresse , avec le procédé sincère et généreux de Silvie , il tourna son attachement vers la personne qui le méritoit. Comme Silvie s'étoit fait une règle de ne cacher son amour à un amant , qu'autant qu'elle douteroit du sien , Philinte ne soupira pas long-temps sans succès. Sa maîtresse ne consulta , après son cœur , que la bienséance pour se déclarer , et leurs noces se firent environ un mois avant que je partisse de Paris. Je n'ai jamais vu de plus belles apparences de bonheur , que dans l'union de ces deux amans. Leur tendresse étoit égale , et fondée sur une estime réciproque.

Ici Cinthie reçut les remerciemens de toute la compagnie , et de Valentin en particulier , qui se répandit en louanges sur le beau tour qu'elle donnoit à tous

ce qu'elle racontoit. Chacun dit son sentiment sur le caractère d'Elise et de Silvie. David dit qu'il n'auroit jamais cru qu'il y eût au monde une personne de l'humeur d'Elise, et qu'un portrait si désavantageux du beau-sexe l'auroit jeté dans de terribles alarmes, si la sincérité et la bonté de Silvie ne l'eussent rassuré, en lui montrant toute l'étendue du bonheur dont on jouit en possédant le cœur d'une femme aimable, tendre et vertueuse. Il prononça ces derniers mots en fixant ses regards sur Camille. Elle rougit, et baissa les yeux d'un air embarrassé; et Simple se hâta de changer de discours.

Cependant Valentin devenoit tous les jours plus rêveur. Plus il voyoit Cinthie, plus il trouvoit de raison de l'aimer, et plus il sentoit augmenter dans son cœur une flamme qu'il s'efforçoit en vain d'étouffer. Il n'avoit d'autre confident que sa sœur, et c'est à elle seule qu'il osoit faire part de ses peines. « Y a-t-il de bonheur semblable à celui d'être aimé de Cinthie ? dit-il à Camille, un jour qu'il la trouva seule dans sa chambre. A quel heureux mortel le ciel l'a-t-il destinée ?

Car enfin , il est inutile de me flatter : quand même elle daigneroit répondre à ma passion , l'état de ma fortune me défendrait d'espérer. Monsieur Simple a déjà poussé si loin sa générosité envers moi , que je ne pourrai jamais me résoudre à en recevoir de nouvelles faveurs. Non : il faut que je bannisse à jamais de mon cœur la seule femme qui mérite mon estime , et qui ait jamais eu mon inclination ». Et là-dessus il s'étendit sur les charmes et sur les vertus de sa maîtresse , sujet plus fertile pour un amoureux , que pour un auteur qui écrit de sang froid.

Camille l'écouta avec douceur jusqu'au bout, et lui promit tous les secours qui dépendoient d'elle. Mais elle lui conseilla en même temps (ce qu'elle avoit craint de faire jusque-là) d'employer toute sa force à surmonter un attachement , dont le succès étoit traversé de tant d'obstacles. Elle le vit pâlir à ces mots , et se hâta de le consoler, en lui disant que, puisque sa passion étoit si forte qu'il ne pouvoit être heureux sans Cinthie , il devoit attendre avec patience que le sort lui offrît une occasion plus favorable de se

déclarer. « En attendant , ajouta-t-elle , je ne doute pas que Cinthie ne soit sensible à votre amour. J'ai toujours remarqué en elle plus que de la politesse à votre égard , et depuis son arrivée ici , il m'a semblé que ses sentimens prenoient un tour encore plus favorable ».

De pareils discours rendoient la vie à Valentin. Il ne pouvoit penser que Cinthie approuvât sa passion , sans passer de la douleur à la joie. Il oublioit aussitôt sa mauvaise fortune , et tous les obstacles qu'il avoit prévus un moment auparavant. La pauvre Camille avoit bien autant de raison de soupirer que son frère , mais je ne sais comment elle ne pouvoit souffrir si aisément que Valentin sur des peines de cette nature.

Simple n'étoit pas plus à son aise qu'eux. Il aimoit tendrement Camille , mais quelque résolution qu'il prit de lui déclarer sa passion , il ne l'approchoit jamais sans se sentir saisi d'une certaine crainte respectueuse , qui lui défendoit de s'exprimer. Cependant son imagination lui peignoit des couleurs les plus vives l'image du bonheur qui étoit attaché à la possession d'une si aimable

femme. Y avoit-il une vertu qu'elle n'eût pas , et pouvoit-on nommer un seul vice dont elle fût atteinte ? Ces pensées étoient alternativement suivies d'espérance et de crainte , de confiance et de doutes , de ravissemens et d'inquiétude , sans que tous ces mouvemens divers eussent d'autre fondement que la violence de sa passion. Mademoiselle Johnson revenoit souvent , malgré lui , s'offrir à sa mémoire ; car c'est-là un des tourmens qui nous suivent long-temps après avoir été trompés dans la bonne opinion que nous avions d'une personne. Ce cruel souvenir vient mêler sans cesse son amertume à tous nos plaisirs. Sur le point même de s'unir à la personne que l'on aime , on ne peut s'empêcher de penser qu'on avoit une fois la même estime pour une autre , qui avec les mêmes dehors d'innocence et de sincérité , a cependant été ingrate et perfide ; et l'idée d'un sort semblable au premier , n'est que trop effrayant , même dans l'éloignement. Cependant Simple n'écoutoit ses craintes qu'en l'absence de Camille ; un moment de sa vue effaçoit à l'instant des pensées si importunes.

C'est ainsi que Simple et Valentin ne pouvoient se résoudre à s'expliquer, de peur de désobliger Camille et Cinthie, pendant qu'elles ne craignoient autre chose, sinon que leurs amans n'en pensassent pas plus qu'ils n'en disoient.

CHAPITRE VIII.

Simple retombe dans ses premières inquiétudes, et recommence à désespérer du succès de ses peines.

UN jour que notre petite société étoit assemblée à l'ordinaire, on entendit tout-à-coup frapper à la porte de la maison attenante, avec tant de violence, que chacun courut à la fenêtre voir ce que ce pouvoit être. Ce bruit étoit causé par l'arrivée d'un carrosse magnifique, d'où l'on vit sortir un cavalier, dont tout l'air disoit qu'il étoit parfaitement content de sa personne et de la figure qu'il faisoit; je veux dire qu'il étoit richement habillé,

et son équipage étoit digne du seigneur le plus galant de la cour. Pendant qu'on lui ouvroit , il leva par hasard les yeux vers la fenêtre où étoit Camille , et les fixa sur elle avec tant d'attention , que le pied lui ayant glissé en descendant du carrosse , il tomba la tête la première. David , qui étoit toujours prêt à donner du secours où il en falloit , courut voir si ce gentilhomme s'étoit blessé. Il avoit en effet donné de la tête sur le seuil de la porte , et s'y étoit fait une forte contusion. Cependant il n'eut pas plutôt vu David , qu'il le pria de le mener dans la maison où il l'avoit vu à la fenêtre avec une jeune demoiselle , à qui il souhaitoit fort de parler , dit-il , ayant de bonnes nouvelles à lui apprendre. Ce seul motif suffit pour déterminer David ; il se hâta de monter et d'appeller Camille. Dès qu'elle parut , on put aisément distinguer à son air , que la personne que Simple venoit d'introduire , ne lui étoit pas inconnue. Elle rougit et pâlit tour-à-tour , et une émotion sensible se fit voir dans tout son maintien. Le cavalier la pria de lui accorder un moment d'entretien en secret,

ce

ce qu'il avoit à lui apprendre , disoit-il , demandant le secret , et ne regardant qu'elle en particulier.

Camille , qui l'avoit d'abord connu pour milord.... , ami intime de sa famille , s'imagina qu'il avoit quelque chose à lui dire de la part de son père ; et sans songer à autre chose , elle pria le reste de la compagnie de la laisser un moment seule avec milord.

Valentin n'avoit jamais vu ce seigneur , mais il jugea que ce devoit être une connaissance de son père , et forma à peu près les mêmes conjectures que Camille sur le dessein de sa venue ; car , pour ce qui est du trouble où sa sœur avoit paru , il l'attribua à la honte qu'elle avoit de paroître devant une personne qui l'avoit connue dans un état bien différent de celui où elle étoit , et qui devoit avoir appris l'histoire scandaleuse qu'on faisoit d'elle dans le monde. Simple ne put s'empêcher d'en tirer un mauvais augure. Mademoiselle Johnson s'offrit aussitôt à son esprit , et le riche équipage , joint au titre de lord , le jetoit dans un abattement terrible.

Milord étoit un de ces hommes qui se

tient pour dit , qu'une femme qui a pu faire un faux pas par un excès de tendresse pour un amant , ne manque jamais de se vendre ensuite au plus offrant. Il avoit toujours eu du penchant pour Camille , mais il l'avoit vue jusque-là dans un état qui ne lui avoit permis d'espérer de la posséder autrement que par mariage ; et comme sa dot n'étoit pas suffisante pour le délivrer d'une hypothèque qu'il y avoit sur une de ses terres , il n'avoit jamais osé lui déclarer sérieusement sa passion. Mais lorsqu'il apprit qu'elle s'étoit évadée honteusement avec son frère , il conclut que ses besoins devoient être si pressans , qu'elle ne manqueroit pas de céder à l'intérêt. Il s'étoit souvent informé d'elle , mais toujours inutilement , jusqu'au moment où il venoit de la voir à la fenêtre.

Dès qu'ils furent seuls , Camille lui demanda avec empressement s'il avoit quelque chose à lui dire de la part de son père. Milord répondit que tout ce qu'il pouvoit lui apprendre touchant son père , c'étoit qu'il demouroit dans le même endroit où elle l'avoit laissé ; mais que ce qui l'amenoit , étoit une affaire

d'une toute autre espèce, et qui ne regardoit personne que lui. Et là-dessus, après une enfilade de complimens grossiers et dégoûtans, qui ne servent qu'à prouver le mépris qu'on a pour la personne à qui on les fait, il lui proposa fort modestement de l'entretenir comme sa maîtresse; ajoutant qu'elle pourroit disposer de sa bourse et de son crédit, et que pour son frère, il lui procureroit une place dans les troupes, sans qu'on pût savoir par quel canal il l'auroit obtenue.

Camille qui n'étoit pas une de ces Lucrèces modernes, dont la vertu bouillante ne se déclare dans de pareilles occasions que par des transports et par des éclats, répondit tranquillement en ces termes. « Milord, malgré tous les faux bruits qu'on a pu semer sur mon compte, je suis aussi innocente à présent, que lorsque vous me vîtes chez mon père. La malice de mes ennemis a bien pu me priver de ma réputation, mais elle ne sauroit me priver de ma vertu, et tout votre bien, Milord, est trop peu de chose pour me porter à une bassesse. Si vous n'avez autre chose à me dire, permettez-moi de rappeler mon frère et le

reste de la compagnie ». Milord avoit trop bonne opinion de lui-même pour se rebuter sur un premier refus ; et comme il vit qu'elle ne s'empressoit pas à appeller son frère , il continua à se servir des argumens les plus pressans pour l'amener à ses fins , mais le tout sans succès. Si Camille ne fit point de bruit en cette occasion , c'est qu'elle craignoit le ressentiment de Valentin , et les suites fâcheuses qu'il pourroit avoir. Enfin , milord ayant remarqué que ses offres et ses beaux discours ne faisoient point d'impression , prit congé et se retira.

Dès qu'il fut sorti , David , Valentin et Cinthie accoururent avec empressement , et trouvèrent Camille dans un désordre extrême. Elle n'avoit pas un instant à réfléchir , et ne savoit pas si elle devoit les informer ou non de ce qui venoit de lui arriver. Valentin se hâta de lui demander si elle avoit ouï des nouvelles de son père ; elle répondit qu'elle n'en avoit rien appris d'important. Elle prononça ces mots en bégayant , et parut souhaiter qu'on ne lui fit plus de questions. David étoit sur les épines ,

et se montra si impatient , qu'elle ne put s'empêcher de lui dire tout ce qui en étoit , en cachant seulement le nom de milord.

Valentin s'emporta : il dit qu'il vouloit savoir absolument qui étoit l'insolent qui avoit pu offenser sa sœur , et jura que ni rang ni autorité ne pourroit le défendre de son ressentiment. Cinthie étoit dans une frayeur mortelle. Elle alléguâ toutes les raisons imaginables pour lui faire changer de sentiment. Camille dit que l'état misérable de sa fortune rendoit en quelque façon excusable l'insolence des propositions qu'on venoit de lui faire. David perdit patience à ces mots , et se retira brusquement dans sa chambre.

La pauvre Camille ne savoit quel parti prendre. Ce n'étoit pas son orgueil qui l'empêchoit de suivre David pour le détrôner. Mais comme il n'avoit jamais marqué que de l'amitié pour elle , elle ne savoit pas bien comment traiter une passion aussi délicate que la jalousie , sans faire semblant de l'appercevoir. Elle demeura quelque temps interdite. L'agitation de son esprit étoit si forte ,

qu'il lui auroit été impossible de cacher long-temps ses sentimens. Elle feignit donc de se trouver indisposée , et se retira dans sa chambre. Elle entroit si peu dans la manière de penser de la plupart des femmes d'aujourd'hui, qu'elle ne trouvoit pas le moindre plaisir à penser que l'homme qui l'aimoit , se désoloit à son sujet. Elle étoit au contraire si novice , qu'elle partageoit le plus sincèrement du monde les peines de son amant ; et il n'y avoit que son attachement inviolable aux lois de la bienséance qui pût lui défendre d'aller le délivrer de son chagrin , en lui faisant toucher au doigt son innocence.

David ne pouvoit penser , sans un accablement total , que Camille pût avoir du penchant pour un autre. Toute sa force l'abandonnoit en ce moment , et il étoit comme un homme qui lute contre les illusions de quelque songe effrayant. Une lueur de raison perçoit quelquefois jusqu'à son esprit , et lui faisoit voir Camille aussi innocente qu'elle l'étoit en effet ; car de quoi l'accuseroit-il ? Elle ne s'étoit pas engagée à lui par la moindre promesse , elle étoit en pleine

liberté d'aimer qui elle vouloit ; mais sa jalousie le replongeoit bientôt dans son premier trouble. Lorsqu'il pensoit qu'il n'étoit pas l'objet de l'amour de Camille, il ne pouvoit lui accorder la moitié des belles qualités dont il l'avoit cru pourvue auparavant. Il éprouvoit dans cet instant un mouvement inconnu, que je n'hésiterois pas d'appeller haine, si ce n'eût été une courte saillie de dépit qui s'évanouissoit aussi-tôt. Un moment de réflexion lui rendoit Camille tout aussi aimable qu'elle lui avoit jamais paru, et ne lui laissoit que son premier abattement, et la crainte de perdre le cœur d'une mortelle si parfaite.

- Valentin et Cinthie, qui avoient remarqué l'émotion de Simple et de Camille, auroient voulu les remettre bien ensemble le même soir ; mais ils s'excusèrent l'un et l'autre de rejoindre la compagnie, sous prétexte qu'ils étoient incommodés. Le lendemain ils ne purent résister à l'envie de se revoir ; ils entrèrent en même temps dans la salle à manger, par deux portes différentes. Leurs visages pâles et abattus exprimoient la situation de leur cœur, bien mieux

que le discours le plus étudié. Ni l'un ni l'autre ne vouloit parler le premier. Comme David n'avoit jamais déclaré sa passion à Camille , il ne pouvoit se plaindre d'elle , ni même lui apprendre le sujet de sa douleur. D'un autre côté, Camille ne pouvoit bonnement commencer par s'excuser d'une faute dont elle étoit innocente , à une personne qui ne l'en accusoit pas , et qui n'avoit pas même le droit de l'en accuser. Valentin étoit aussi embarrassé qu'eux ; il voyoit la jalousie de David , et connoissoit l'innocence de Camille ; et cependant il ne pouvoit se persuader à avancer la moindre chose qui pût passer pour une offre directe de sa sœur , à un homme qui étoit si fort au-dessus d'eux du côté des richesses , le seul côté par où l'on juge des hommes généralement. Pour Cinthie , elle savoit trop bien connoître son monde , pour se mêler d'une affaire aussi délicate que celle-là.

Mais l'auteur de tout ce désordre , par un coup de hasard , plutôt que par un bon dessein , servit à les délivrer lorsqu'ils s'y attendoient le moins. Un domestique entra peu après , avec une lettre

pour Camille. Elle l'ouvrit avec empressement, ne pouvant deviner dans quel coin du monde elle pouvoit avoir un correspondant dans l'état où elle étoit. Pendant qu'elle lisoit, David tenoit les yeux attachés sur elle. Il remarqua qu'elle se troubloit, le cœur lui battoit. Il éprouvoit en lui-même tous les mouvemens qu'il appercevoit en elle, et son visage prenoit toutes les différentes couleurs de celui de Camille. Elle ne le tint en suspens, qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour lire sa lettre; et ayant fait retirer le domestique qui l'avoit apportée, elle la remit entre les mains de David, disant que chacun de la compagnie étant de ses amis, elle croyoit qu'ils étoient tous en droit de savoir ce qui la regardoit. Simple lut la lettre à haute voix; mais jugez de sa surprise, lorsqu'il vit qu'elle contenoit ces paroles.

MADemoiselle,

« Je suis réellement confus de mon procédé à votre égard. Avec le penchant que je me sens pour vous, je n'ai point de peine à me convaincre de votre inno-

cence. Mais cela ne suffit pas , et je voudrois qu'elle parût aussi clairement aux yeux de tout le monde. Si vous voulez retourner chez monsieur votre père , je me fais fort de vous justifier , et de confondre ceux qui ont osé vous calomnier. Après cela , Mademoiselle , si vous y consentez , je vous recevrai pour mon épouse , de la main de monsieur votre père ».

* * * * *

Valentin , Cinthie et Simple , plus que tous , parurent frappés d'étonnement à ces paroles ; ils se regardoient l'un l'autre sans savoir que dire. Camille rompit le silence la première , et jetant les yeux sur David , elle dit que c'étoit à lui , ou à Valentin , à dicter une réponse à la lettre de milord.... Simple pâlit à ces mots ; il se rappella d'avoir ouï dire à mademoiselle Johnson qu'elle espéroit que son amant auroit trop d'amitié pour elle , pour la presser de refuser une offre avantageuse. Il commençoit à craindre que Camille ne pensât de la même façon , et ne lui proposât de faire une réponse à milord.... que pour

le piquer de générosité. Il lui dit donc qu'il croyoit que personne ne devoit mieux savoir qu'elle, ce qu'elle avoit à répondre en cette occasion; et que comme le bonheur d'un cœur bien placé ne dépendoit pas des grandeurs ni des richesses, il ne se croyoit pas obligé à lui conseiller d'accepter l'offre de milord. Camille vit la foiblesse de David, et en eut pitié. Elle l'imputa à la délicatesse de sa passion; et loin d'en être piquée, elle lui répondit sans s'émouvoir, qu'il se trompoit dans le jugement qu'il faisoit d'elle, et qu'elle alloit l'en convaincre. Là-dessus elle écrivit la lettre suivante.

MILORD,

« J'ai à présent autant de sujet de vous témoigner ma reconnoissance, que j'en avois hier de vous marquer mon ressentiment. Des raisons invincibles m'empêchent d'accepter l'honneur que vous voulez me faire; et, pour ce qui est de retourner chez mon père, les traitemens que j'ai reçus me défendent de m'exposer jamais à en recevoir de pareils: ce qui ne manquera pas d'arriver.

tandis que Livie y sera maîtresse. Cependant , Milord , je sens comme je le dois , la bonté de vos offres , et je suis avec beaucoup de respect ,

MILORD

Votre très-humble
et très-obéissante
servante ,

CAMILLE.

Il n'est pas possible d'exprimer l'agitation de David pendant que Camille écrivoit , ni son ravissement lorsqu'elle lut sa lettre. Valentin approuva fort le procédé de sa sœur , et Cinthie lui témoigna le bon gré qu'elle lui savoit de sa résolution. Une vive joie recommença à briller sur le visage de chacun ; tout reprit cet air de paix et de gaieté qui avoit régné jusque-là parmi eux.

Comme ceux qui n'ont guère étudié l'esprit de l'homme , pourroient être surpris de cette saillie de générosité qui prit tout-à-coup à milord.... il est bon , avant que de passer outre , d'expliquer ce qui donna lieu à ce changement surprenant

prenant dans ses sentimens. Lorsque milord quitta Camille après son entretien avec elle, son étonnement étoit si grand, qu'il crut que tout ce qu'il venoit d'entendre, n'étoit que l'illusion d'un songe. Il ne pouvoit comprendre qu'une femme pût tenir à la fois contre son air et contre ses richesses. Son orgueil étoit piqué au vif, et ses desirs augmentèrent à la vue des difficultés.

Pour ce qui est des contes qu'il avoit ouï faire de Camille, il n'y voyoit plus le moindre fondement. Une fille qui pouvoit lui résister, devoit être vertueuse sans contredit. En un mot, il trouva tant de peine de se passer de Camille, qu'il résolut de franchir le pas, et de l'épouser s'il pouvoit trouver le moyen de rétablir sa réputation. Etrange bizarrerie ! lorsqu'il ne voyoit d'autre obstacle à la possession de sa maîtresse que son peu de bien, et qu'il pouvoit la recevoir avec honneur de la main de son père, il eut la force de surmonter sa passion. Comme il n'avoit pas la moindre espérance d'en faire une maîtresse, et qu'il croyoit imprudent de songer à l'épouser, ses desirs cédèrent à l'impossibilité appa-

rente de les satisfaire. Mais lorsqu'il la vit pauvre et perdue d'honneur, il s'assura si fortement de la posséder, qu'il ne put plus se soumettre à un refus; et voyant tant d'obstacles de tous côtés, il se jeta dans le danger pour en éviter l'appréhension.

CHAPITRE IX.

La vie d'un Athée.

Lez lendemain, Simple proposa d'aller à l'église. Il n'avoit, dit-il, jamais eu tant de raison de remercier la bonté du ciel, qui lui avoit accordé le seul bonheur qu'il eût jamais souhaité des personnes qui méritoient également son estime et son amitié. Ces paroles furent reçues d'un chacun avec des marques de la plus vive reconnoissance, et ils allèrent tous ensemble à une église voisine. Le hasard voulut que le ministre qui y prêchoit ce jour-là, étoit justement celui avec qui Cinthie étoit venue à Londres. Elle le reconnut aussi-tôt, et en informa les autres. Chacun fut ravi de voir une personne dont Cinthie leur avoit donné une idée si avantageuse. Le discours qu'ils entendirent acheva de les y affermir. David pensa d'abord à faire connoissance avec lui par le moyen de Cinthie. Le sermon fini, il survint une

pluie si violente , que ne voyant point de carrosse à portée , ils se virent obligés de s'arrêter pendant quelque temps à la porte. Le ministre qui avoit apperçu Cinthie , vint les aborder. Après un moment d'entretien , Simple le pria à dîner. Il accepta poliment l'invitation , et un domestique lui ayant amené un carrosse , ils sortirent tous ensemble.

Le discours tomba naturellement sur le voyage où le ministre avoit fait connoissance avec Cinthie. Elle parla de l'athée , et fit un détail de la conversation qu'ils avoient eue avec lui dans la voiture , et dont elle n'avoit encore parlé qu'en gros. Elle répéta tous les argumens ridicules dont ce malheureux s'étoit servi pour prouver qu'il n'y a point de Dieu. « Est-il possible , s'écria David , qu'il y ait au monde une créature si ennemie d'elle-même , et du reste des hommes , pour tâcher de les priver de la pensée la plus consolante qu'ils puissent avoir » ? Le ministre dit qu'ayant eu quelque affaire à l'endroit où l'athée s'étoit cassé la jambe , il avoit passé chez le chirurgien où ils l'avoient laissé , et avoit appris que le malade

n'ayant point voulu garder de régime malgré tout ce qu'on put lui dire, s'étoit attiré une fièvre violente qui l'avoit emporté en peu de jours. « Mais ce qui m'a le plus touché, continua le ministre, dans ce qu'on m'a raconté de ce pauvre homme, c'est que lorsqu'il se vit hors d'espoir de réchapper, toute son infidélité imaginaire se dissipa tout-à-coup, et fut suivie de remords et d'une horreur inexprimable. Il pria le chirurgien de lui faire venir un ecclésiastique qui demuroit dans le voisinage, et leur dicta l'histoire de sa vie, dont ils m'ont donné une copie que j'ai sur moi ». Chacun ayant prié le ministre d'en faire part à la compagnie, il tira de sa poche un écrit où il lut ces paroles :

« Dans ma jeunesse, je prenois plaisir à lire tous les livres qui s'accordoient le plus avec mes inclinations, je veux dire, ceux qui tâchent de prouver que le plaisir est placé dans le vice ; que ce qu'on peut faire de mieux, c'est de lâcher la bride à ses passions, et de saisir le plaisir présent, sans se mettre en peine d'un avenir incertain. Comme je n'avois que peu d'argent, je m'associai avec une

troupe de joueurs, et sur la parole que je leur donnai de ne faire conscience de rien, ils me promirent ma part du butin. Lorsque la fortune me rioit, j'allois aussi-tôt dépenser mon argent en toutes sortes de débauches. Je n'aimois les femmes qu'autant qu'elles contribuoient à mes plaisirs, et par conséquent je ne me mettois jamais en peine des refus que j'en essuyois. J'allois de l'une à l'autre, sûr de réussir quelque part. Les promesses ne me coûtoient rien; je les prodiguois avec autant de facilité que j'avois de peine à les tenir. Lorsque par ces moyens j'étois venu à bout de séduire une femme, dès que j'en étois las, je ne me faisois aucun scrupule de la laisser dans la pauvreté et dans l'infamie, sans m'embarasser de ce qu'elle deviendrait.

Si-tôt que j'avois dissipé tout mon argent, je retournois au jeu. Enfin, mes associés s'étant un jour apperçus que je les avois fraudés de leur part du gain, convinrent ensemble de me déshonorer. Ils m'observèrent de près, et m'ayant vu tirer de faux dez, ils me prirent sur le fait, et me découvrirent en plein café. J'eus beau défendre mon innocence par

les sermens les plus terribles , on ne m'écouta pas. La personne que j'avois voulu tricher , me reprit tout ce que je lui avois gagné dans la soirée , et me mit hors de la chambre à coups de pied. Sans compter la perte que je venois de faire , j'avois assez d'orgueil pour être outré du mauvais traitement qu'on m'avoit fait , mais je n'eus pas assez de courage pour en tirer raison.

La ressource du jeu m'ayant manqué , je me vis contraint de tourner mes vues d'un autre côté. J'avois un ami généreux , qui me secouroit toutes les fois que je me trouvois dans la misère ; mais je n'en recevois qu'autant qu'il m'en falloit pour payer de temps en temps quelque dette qui m'auroit fait mettre en prison. Cela ne suffisant pas à ma prodigalité , je m'avisai d'un autre expédient. Je m'attachai à des femmes crédules , que je faisois semblant d'aimer , pendant que dans le fond je mettois tout en usage pour les escroquer. Je choisissois pour cela celles qui n'avoient que peu de bien. Si je m'étois adressé aux riches , on auroit bientôt découvert mes vues intéressées ; au lieu qu'en faisant ma cour

aux autres , elles se persuadoient aisément que je n'en voulois pas à leur argent , et que mes démarches étoient sincères. La méthode que j'observois avec elles , étoit de mettre tout en commun entre elles et moi. Lorsqu'elles avoient besoin d'argent , je leur en prêtois. Je passois aussi , auprès d'elles , pour l'homme du monde le plus généreux , jusqu'à ce que je leur eusse donné les dernières preuves de ma perfidie. Quand je leur avois tiré jusqu'au dernier sou , je les laissois déplorer leur folie , et je m'applaudissois du beau coup que je venois de faire. Je fus enfin pris dans mes pièges. Je tombai entre les mains d'une femme qui pénétra mes intentions. Lorsqu'elle m'eut attrappé tout ce que j'avois d'argent , elle me ferma la porte au nez. Une autre , dont j'avois tiré jusqu'à 500 pièces par ma feinte générosité , s'en plaignit à son frère , dont elle étoit si tendrement aimée , qu'elle ne craignoit pas de lui découvrir ses faiblesses. Il me donna des coups de canne en pleine rue , et jura qu'il me traiteroit de même par-tout où il me rencontreroit , jusqu'à ce que j'eusse rendu à sa sœur

jusqu'au dernier sou de ce que je lui devois. Comme je ne voulois ni ne pouvois rendre cet argent , j'étois souvent obligé de me cacher pour éviter mon ennemi , et je ne sortois jamais qu'en tremblant , crainte de le rencontrer.

Après ces deux accidens , je me lassai d'un métier si dangereux , et je cherchai fortune ailleurs. Je m'introduisis dans la compagnie de quelques jeunes gens , où , vantant le prix de la véritable amitié , je comptois d'en tirer tout le fruit. Je suivis encore ici ma vieille maxime , de ne fréquenter que ceux qui n'avoient pas de grands moyens : j'avois souvent éprouvé que les plus riches n'étoient pas les plus généreux. Tout alla au gré de mes desirs pendant quelque temps. Mais comme j'avois accoutumé d'abandonner aussi-tôt tous ceux que j'avois plumés , et que je réglois toujours mon amitié à l'argent que je tirois de mes dupes , je devins bientôt l'exécration de toutes mes connoissances. Quelques jeunes déterminés qui ne purent digérer la lâcheté de mon procédé , me rouèrent de coups , et je n'osai plus me montrer dans leur voisinage.

Pauvre et déshonoré , j'avois encore

— la manie de me croire un habile homme, et toutes ces traverses ne suffirent pas à m'ouvrir les yeux sur l'indigne train de vie que je menois.

Je changeai de quartier , et je fis de nouvelles connoissances , que je tâchai de prévenir en ma faveur par une nouvelle espèce d'hypocrisie. Je faisois le dévôt ; je ne parlois que de vertu et de religion. Je ne voyois que de vieilles femmes , sachant bien que la compagnie des jeunes nuiroit au caractère que j'avois envie de me donner. J'attrapois cependant de l'argent , que me donnoient des personnes charitables pour en assister de pauvres familles , dont je leur faisois les contes les plus touchans. Cela ne dura pas long-temps. Mon penchant au vice étoit si fort , qu'on l'entrevoit dans toutes les occasions. Je ne pouvois m'empêcher de boire , et le vin , malgré moi , mettoit bientôt au jour la vérité. On se récria contre moi , on me diffama , et je fus obligé de me dérober par la fuite à la furie du voisinage.

Je parus ensuite dans le monde sous le caractère de philosophe. Je tâchai de décrir la religion , et de lui substituer

la morale ; j'en imposois par-là à plusieurs ignorans , qui , croyant attraper dans mes discours extravagans quelque trait qui pût leur donner la réputation de gens d'esprit , s'estimoient heureux de me connoître. Nous étions une bande d'étourdis , qui nous assemblions tous les soirs dans un café , où , dès que le vin nous avoit mis en train de babiller , chacun étaloit son éloquence en invectives contre ce que nous appellions superstitions , ou en des éloges outrés de la philosophie. Pas un de nous ne doutoit d'atteindre au comble de la sagesse , sans le secours de la religion. Chacun épui-soit sa mémoire à répéter tous les contes scandaleux qu'il eût jamais ouï faire des gens d'église. Pour moi , mes discours étoient principalement tournés contre la mauvaise foi. Je m'étendois sur la bassesse qu'il y avoit à abuser de la confiance de ses amis. Je voulois que chacun apportât tant d'honnêteté dans toutes ses actions , que sa simple parole fût aussi sacrée que les sermens les plus solennels. Après de pareilles déclarations , il n'y eut pas une bourse dans la compagnie qui ne fût à ma disposition ; et si l'argent

de mes amis avoit duré , on ne m'eût pas connu de long-temps. Mais lorsque j'eus épuisé leur fond , et qu'ils me virent prodiguer en folles dépenses l'argent qu'ils m'avoient prêté , pendant que je refusois de leur en rendre une obole , ils apperçurent leur erreur , et la source de ma morale. Je ne leur avois point fait de billet , par conséquent ils n'avoient aucun moyen de rattraper ce qu'ils m'avoient prêté. Mais un d'entre eux sachant que je devois cinquante pièces à un marchand de ma connoissance , lui apprit à qui il avoit à faire , et le persuada de me faire arrêter.

« Réduit à la triste alternative de payer ou d'aller en prison , je ne sus par où me tirer de ce mauvais pas. Je craignois que la personne qui m'avoit jusque-là tendu la main dans mes nécessités , ne fût lasse de mes extravagances ; cependant c'étoit-là la seule ressource qui me restoit. Je m'adressai donc encore à cet ami. Il s'offrit de payer cette dette , si je voulois lui promettre d'aller demeurer à la campagne , et d'y vivre d'une pension qu'il s'engageoit à me payer tous les quartiers. Quelques dures que ces conditions

conditions me parussent , je fus obligé d'y souscrire, plutôt que de me laisser traîner en prison. Mon bienfaicteur paya la dette , me donna de l'argent pour mon voyage , et me tint ensuite parole fort ponctuellement.

» Dans cet état , si je n'eusse été entièrement dépourvu de bon sens , ou que j'eusse fait la moindre attention à mes véritables intérêts , j'avois une belle occasion de rétablir ma santé. Je l'avois si fort ruinée par mes débauches , que quoique jeune , je me voyois attaqué de presque toutes les infirmités qui accompagnent la vieillesse : mais au lieu de voir combien j'avois été toute ma vie la dupe de mes fausses maximes , et jusqu'où je m'étois trompé en pensant tromper les autres , je n'écoutai que mon désespoir , et le dépit de me voir relégué à la campagne. Privé de tant d'occasions de me faire du mal que j'avois eu à Londres , j'embrassai la seule qui me restoit , et je m'abandonnai si fort à l'ivrognerie , que j'étois rarement le maître de ce peu de raison que mes désordres m'avoient laissé. Mes nécessités augmentant tous les jours , je commen-

çai à m'en prendre à l'auteur de mon être , de tous les maux que je m'étois attirés , au point que mon extravagance , et la peur de la justice divine , me firent souhaiter qu'il n'y eût point de Dieu , et me rendirent enfin athée de profession. Ma petite pension m'ayant à peine suffi pour un mois de débauche , je songeai à retourner à Londres à quelque prix que ce fût , résolu d'en venir aux dernières extrémités , et d'aller voler sur les grands chemins , plutôt que de gêner mes penchans déréglés. J'allois en effet à Londres , lorsqu'il m'arriva ce malheur qui m'a réduit à l'état où je suis. Je ne saurois dire que j'aie jamais été heureux de ma vie. L'anxiété où me jetoit sans cesse l'attente de l'issue de mes projets , la crainte d'être découvert , et le succès malheureux de mes fourberies , outre l'envie qui me fongeoit sans relâche à la vue du bonheur des autres , m'ont rendu dès ma jeunesse le plus misérable de tous les hommes ». Il s'arrêta en cet endroit , et se trouva si fatigué d'avoir parlé si long-temps , qu'il s'endormit insensiblement.

Il eut un transport au cerveau , en

s'éveillant. Dans son délire , il ne fit que parler de son frère. Lorsqu'il fut un peu calme , il dit que la honte lui avoit fait cacher une partie de son histoire , et là-dessus il pria le chirurgien de lui ramener l'ecclésiastique. Dès qu'il fut entré : « J'avois supprimé , dit le malade , le plus mauvais endroit de ma vie ; mais je sens bien que je n'aurai point de repos jusqu'à ce que je vous l'aie révélé.

» Les secours que je recevois continuellement dans mes détresses , je le sais bien , quoiqu'on ne voulût pas me le dire , je les devois à mon frère , le plus aimable et le plus généreux de tous les hommes ; mais au-lieu de lui tenir compte de ses bontés , je riois en moi-même de sa sottise.

» Pendant la dernière maladie de mon père , l'envie de m'approprier tout son bien me fit forger un testament , que je substituai à la place du véritable , et par lequel je privois mon frère de sa part de l'héritage ».

Pendant ce discours , Simple changea si souvent de couleur , et tomba peu-à-peu dans un abattement si visible , que

toute la compagnie tourna les yeux sur lui , et Camille lui demanda s'il se trouvoit mal. « Hélas ! dit David tout tremblant et d'une voix mal assurée , ce malheureux , dont vous venez d'entendre l'histoire , je reconnois à quelques circonstances que c'étoit mon frère. Je l'ai aimé tendrement , tandis que je l'ai cru vertueux ; et , malgré sa conduite , je ne puis apprendre ses malheurs sans la douleur la plus vive. Il est vrai que je l'assistois secrettement dans l'indigence ; j'espérois qu'il reconnoitroit un jour ses travers , et qu'il en reviendrait. Si j'avois sçu son repentir , j'aurois volé pour le voir et pour l'embrasser avant qu'il mourût. Pardonnez à mes larmes , je ne saurois m'empêcher d'en donner à sa mémoire ». En disant ces mots , il se couvrit les yeux de son mouchoir.

CHAPITRE X.

Différence qu'il y a entre les fautes qui sont l'effet d'une passion violente , et celles qui doivent leur origine à la malignité et à une rancune invétérée.

PENDANT ces entrefaites , un domestique vint dire à Camille qu'un vieux gentilhomme étoit à la porte et demandoit avec empressement à lui parler. Elle courut en bas aussi-tôt , avec une précipitation qui surprit tous ceux qui la virent : mais leur étonnement fut bien plus grand , lorsqu'ils l'entendirent jeter un cri des plus perçans , comme s'il lui fût arrivé quelque terrible accident. Le bruit qu'elle fit réveilla David ; il perdit l'idée de tout , hors de sa chère Camille , et vola à son secours , suivi de tout ce qu'il y avoit de monde dans la maison. Ils rencontrèrent en descendant un vieillard de bonne mine , qui la

portoit entre ses bras , et qui s'écria en les voyant ! « Ah ! de grace , laissez-moi passer ! En trouvant ma chère enfant , je l'ai perdue à jamais ; mais morte ou en vie , elle ne sortira pas de mes bras , et je mourrai avec elle ».

Chacun reconnut à ces mots le père de Camille , et Valentin tout en pleurs le mena dans une chambre , où il mit tout doucement sa fille sur le lit. On ne pensa d'abord qu'aux moyens de la faire revenir. Au moment qu'elle ouvrit les yeux , elle les fixa sur son père , sans avoir la force de parler. Enfin , ayant soulagé son cœur par un torrent de larmes : « Suis-je donc enfin assez heureuse , dit-elle , d'une voix entrecoupée , pour que mon père me croie digne de sa pitié ? Est-il bien vrai , mon cher père , que vous avez eu la bonté de me chercher ? Est-ce bien vous que je vois » ? Ses sanglots l'empêchèrent de poursuivre. Valentin s'étoit jeté en même temps aux pieds de son père , qui le releva en le regardant d'un air tendre , et se jetant à son cou. « Ah , mon fils ! lui dit-il , rien au monde n'auroit pu m'empêcher de vous embrasser auparavant que l'état

où je voyois votre sœur. Il retourna ensuite à Camille et de Camille à Valentin , partageant entre eux sa tendresse , et les serrant tour-à-tour entre ses bras. Enfin , pressé par les mouvemens de son cœur : Mes chers enfans , s'écria-t-il en se mettant à genoux devant eux , mes chers enfans , si j'ose encore vous appeller de ce nom , pardonnez-moi mes foiblesses , je ne demande au ciel qu'assez de temps pour réparer le tort que je vous ai fait : oui , mes enfans , je ne souhaite de vivre que pour travailler à votre félicité ». Camille , qui s'étoit déjà jetée en bas du lit , courut avec Valentin relever son père , en lui assurant que la plus grande consolation qu'il pouvoit leur donner , c'étoit de leur rendre sa tendresse. On ne sauroit représenter une scène si touchante , qu'en avouant l'impossibilité de la dépeindre. Simple et Cinthie sentoient tous les transports de joie et de tendresse dont ils étoient témoins , et le bon ecclésiastique se réjouissoit d'avoir trouvé tant de vertu et de bonté parmi les hommes. Il se retira peu après , craignant d'être incommode , et promit de revenir dans deux ou trois jours.

Le saisissement et l'émotion où étoit le père de Camille et de Valentin, ne lui permit pas de leur faire aucun discours suivi, ni de leur apprendre les accidens qui le rendoient à leurs vœux. Tout ce qu'ils purent tirer de lui, ce fut que Livie étoit morte, et qu'ils apprendroient le reste à loisir. Il auroit voulu leur demander par quels moyens ils avoient pu se maintenir pendant qu'ils avoient été séparés de lui ; il leur fit mille questions toujours interrompues par de nouveaux témoignages de tendresse. Cependant, par le peu qu'ils purent lui en apprendre, le pauvre homme parut pénétré de la plus vive reconnoissance envers David. Camille voyant à quel point son père étoit ému, le persuada avec bien de la peine de s'aller coucher.

David voyant que Camille avoit retrouvé la seule personne dont elle dépendoit, résolut de lui ouvrir son cœur dès le soir même, et de la prier de consentir au dessein qu'il avoit de la demander à son père.

Je ne m'arrêterai pas long-temps sur cet endroit de mon histoire, malgré l'usage reçu de la part des écrivains, d'intro-

duire le lecteur à une scène d'amour qui n'intéresse que ceux qui en sont les acteurs. Tout ce que je dirai là-dessus, c'est que Camille, après des preuves convaincantes d'un attachement sincère qu'elle avoit reçues de David, jugea à propos de retrancher la plus grande partie des cérémonies que les femmes ont accoutumé de prescrire aux hommes avant de leur découvrir leurs véritables sentimens. Comme elle savoit bien que la moindre parole qu'elle diroit, causeroit à son amant la joie ou la douleur la plus sensible, elle ne fit point difficulté de lui avouer naïvement qu'elle l'aimoit, et que si son père y consentoit, le plus grand bonheur qui pût lui arriver seroit de passer sa vie avec lui.

Qui voudroit se former une idée qui approchât de la joie dont Simple fut saisi en ce moment, pourroit se représenter les transports d'une petite fille, lorsque ses parens lui donnent imprudemment la préférence sur toutes ses sœurs; puis la remarquer dans un âge plus avancé, lorsqu'elle essaie son premier manteau. Il faudroit ensuite la suivre au bal, et voir le brillant de ses

yeux , et les mouvemens convulsifs de sa petite personne , lorsqu'elle reçoit les premiers complimens d'un cavalier. Mais qu'on ne la perde pas de vue jusqu'à ce qu'on l'ait placée dans une assemblée nombreuse , où elle entend condamner les indiscretions de sa rivale ; et déchirer sa réputation ; qu'on lui dispute le marquis ou le chevalier , l'officier ou l'avocat , n'importe , l'injure est égale : elle desire avec la même ardeur , l'adoration de tout le monde , et sa haine embrasse toutes les femmes qui peuvent la priver d'une distinction si flatteuse. Ce n'est pas encore tout : qu'on s'imagine les transports d'un jeune officier qui monte sa première garde , ou le ravissement d'un courtisan ambitieux , qui vient de supplanter son compétiteur ; mais qu'on s'imagine ce qu'on voudra , à moins qu'on n'ait expérimenté ce que c'est qu'un amour sincère et heureux , on ne sauroit rien sentir qui approche de la joie de David.

« C'est vous , mademoiselle , dit-il à Camille , qui venez de me délivrer de la crainte où j'étois , qu'il n'y a point de véritable bonheur dans ce monde.

Lorsque le ciel vous offrit à mes yeux, j'étois sur le point de m'aller ensevelir dans quelque solitude inaccessible à tout le reste des hommes. Y a-t-il en effet de malheur semblable à celui de vivre parmi des gens qui nous forcent tous les jours à les mépriser ? C'est à vous, mademoiselle, à qui je dois le plaisir délicat de voir mon penchant d'accord avec ma raison. Vous savez que j'offris ma main à Cinthie ; car pourquoi l'aurois-je caché ? Je croyois, à dire le vrai, avoir trouvé en elle ce que je cherchois depuis long-temps, une femme qui méritât mon estime. Ma raison se rendit à ses vertus ; mais vous seule avez sçu toucher mon cœur, et mériter en même temps mon admiration ».

La joie de Camille étoit égale à celle de David. Elle entendit nommer Cinthie sans la moindre émotion ; ce nom ne lui rappella que la passion de Valentin ; et comme elle ne pouvoit être parfaitement contente pendant que son frère et son amie ne l'étoient pas, elle ne put s'empêcher de soupirer, en réfléchissant aux obstacles qui s'opposoient à leur bonheur.

Simple entendit ce soupir , et dit qu'A n'auroit pas cru mériter la bonne opinion qu'elle avoit de lui , s'il eût pu goûter un plaisir parfait pendant que Valentin étoit affligé ; que la mort de son frère lui rendoit une partie de son revenu , et qu'il se voyoit d'ailleurs assez de bien pour mettre tous ses amis à leur aise , sans besoins et sans abondance , ce qui suffisoit pour remplir les desirs de tout homme raisonnable. Camille étoit de plus en plus charmée de la vertu de son amant ; et voyant bien qu'il ne prenoit plaisir à d'autres dépenses qu'à celles qui contribuoient aux plaisirs de ceux qu'il aimoit , elle crut qu'il y avoit plus de générosité à lui laisser contenter sa passion favorite , qu'à refuser des offres , qui , en retranchant d'un bien qu'elle devoit posséder , alloient rendre heureux son frère et son amie.

Ils allèrent ensemble retrouver Valentin et Cinthie , dont l'air triste et rêveur les inquiéta au premier abord. S'étant informés du sujet de ce changement , ils apprirent que Valentin ayant prié Cinthie de lui permettre de demander le consentement de son père ,
elle

elle lui avoit déclaré sa résolution de se retirer le lendemain , disant qu'elle ne pourroit jamais se résoudre à entrer dans une famille où elle seroit à charge le reste de ses jours. Si elle eût eu du bien , disoit-elle , elle se seroit crue heureuse de le partager avec Valentin , pour qui elle avoit eu les sentimens les plus avantageux depuis sa jeunesse ; mais que l'état où elle se voyoit , lui défendoit de souscrire à un engagement qui ne promettoit qu'un fâcheux avenir.

Simple la pria de considérer qu'en faisant le bonheur de Valentin , elle feroit celui de tous ses proches , qui en étoit inséparable. Camille se joignit à David , et ils alléguèrent tant de raisons , qu'enfin ils ébranlèrent la résolution de Cinthie. Elle les pria cependant de lui donner quelque temps pour se déterminer et se résoudre , et elle se retira dans sa chambre. Valentin approuva sa conduite, quelque impatience qu'il eût d'entendre l'arrêt de sa destinée. David et Camille lui tinrent compagnie pendant quelque temps : son émotion étoit si forte , qu'elle ne lui permettoit pas de prendre le moindre repos. Cinthie seule , occupoit

toutes ses pensées : la peine qu'elle avoit prise à lui persuader de surmonter sa passion , n'avoit fait que l'augmenter. Cependant , malgré la violence de son penchant , il sentoit une certaine répugnance à le contenter aux dépens d'un ami aussi généreux que David.

Le lendemain matin , dès que Valentin et Camille eurent appris que leur père étoit éveillé , ils allèrent lui souhaiter le bon jour. Leur joie étoit excessive , de pouvoir renouveler un devoir qui avoit fait leur plus grand plaisir dès leur enfance. Le bon vieillard n'avoit jamais éprouvé , pas même le jour qu'il avoit épousé sa Livie , les transports qu'il sentit à la vue de ses chers enfans. Dès qu'il fut levé, et qu'ils eurent tous déjeuné ensemble , Camille pria son père de leur apprendre ce qui lui étoit arrivé depuis leur fatale séparation. Son père , qui étoit alors tout entier à lui-même , suivit son penchant naturel de ne pas différer un moment ce qui pouvoit faire plaisir à sa fille , et il parla ainsi.

« Je devrois avoir honte de m'être laissé entraîner à mon âge par une passion déraisonnable , au préjudice de

deux enfans qui méritoient si fort ma tendresse. Par où pourrai-je reconnoître la main généreuse par laquelle je me les vois rendus ?

» Depuis le jour que vous m'eûtes abandonné, et que je me laissai prévenir de votre crime, je sentis augmenter de plus en plus mon attachement pour Livie. Elle me plioit et me tournoit à son gré. Mon imagination n'étoit remplie que de ses charmes ; et tous mes desirs ne tendoient qu'à la rendre heureuse. Cependant, en dépit de mon entêtement, le souvenir de mes enfans que j'avois perdus, m'arrachoit souvent des soupirs. Je ne faisais point difficulté d'ouvrir mon cœur à Livie, mais je ne lui parlois jamais de vous, qu'elle ne parût troublée et inquiète. Elle me faisait des reproches qui sembloient couler de l'amour le plus sincère ; elle se plaignoit avec une douceur affectée de ce qu'elle tenoit si peu de place dans mon cœur, que la désobéissance la plus criante, et les crimes les plus honteux ne pouvoient effacer de ma mémoire des ingrats que j'aimois beaucoup plus qu'elle. En un mot, il n'y a point d'artifice dont elle

ne se servit pour vous éloigner de ma pensée. Elle y employoit tour-à-tour la complaisance et les plaintes, les pleurs et les caresses; et s'il arrivoit que sa conduite me donnât le moindre soupçon de sa sincérité, un regard, un souris me jetoit un moment après dans des transports de tendresse, et toute autre pensée faisoit place à la joie qu'elle m'inspiroit.

» Quoique tout mon argent fût entre ses mains, il ne pouvoit suffire à sa vanité, et à ses caprices. Elle poussa si loin son extravagance, qu'enfin j'y succombai, et je me vis obligé à m'enfermer chez moi à cause de mes créanciers. Cependant ma passion pour Livie étoit toujours la même. Enfin, la crainte continuelle, de la voir réduite à la misère, et la pensée effrayante qui me revenoit toujours malgré moi des dangers où mes enfans pouvoient être exposés, me jetèrent dans de violens désordres, qui achevèrent de ruiner ma santé.

» J'étois dans cette affreuse situation, ne sachant comment me maintenir, ni moi, ni ma femme, lorsque le frère de Livie mourut. Il avoit perdu peu auparavant sa femme et ses enfans; et

sachant bien ce que l'humeur prodigue de sa sœur m'avoit coûté , il me laissa en possession de tout son bien , qui se montoit à vingt mille livres sterlings. Jamais secours ne pouvoient m'arriver plus à propos que celui-là. Il se passa cependant bien du temps avant que je pusse me ravoir entièrement. Pendant tout le temps de mon indisposition , Livie prit de moi tout le soin qu'auroit pu prendre la plus tendre des femmes. Elle comptoit de s'assurer par-là toute ma dépouille. Elle veilloit auprès de moi des nuits entières , et je devins enfin tellement la dupe de sa flatterie et de ma sotte tendresse , que j'oubliai d'avoir jamais été père. M'étant ainsi délivré de la plus importune de mes pensées , et me voyant maître d'un bien considérable , je recouvrai bientôt ma vigueur ordinaire ; mais la disimulation de ma femme lui coûta la vie ; la délicatesse de son tempérament ne put tenir contre la fatigue qu'elle avoit endurée pendant ma maladie ; elle tomba dans une fièvre ardente dont elle mourut.

» Cette maladie remplit ordinairement l'esprit d'idées effrayantes ; les crimes

de Livie en redoubloient l'horreur. Le désordre où elle étoit l'obligea enfin de m'avouer tous les artifices dont elle s'étoit servie pour vous mettre mal dans mon esprit , et que , pour m'ôter tous les moyens de me réconcilier avec vous , elle vous avoit enfin chargés d'un crime , dont elle n'avoit pas la moindre raison de vous soupçonner.

» Figurez-vous , mes chers enfans , ce que je sentis , lorsque la découverte de la perfidie de cette femme me remit devant les yeux toutes vos bonnes qualités. Quand je considérois la misère et les traverses où vous deviez être exposés dans l'abandon total où vous étiez , je pensai perdre l'esprit. Je lui demandai quelle manie avoit pu la pousser à méditer la ruine d'un homme qui l'aimoit à la folie , et qui mettoit tout son bonheur à lui plaire ? Tout ce que je pus tirer d'elle , ce fut qu'elle avoit cru ses intérêts incompatibles avec les vôtres ; et qu'elle avoit regardé tout ce que je pouvois faire pour vous , comme autant de rabattu sur ses espérances ; qu'elle s'étoit bientôt apperçue du chagrin que vous donnoit mon changement à votre égard ,

et que , comme elle vous haïssoit , elle avoit conclu que vous deviez assurément la haïr. Cette pensée , disoit-elle , avoit porté sa malice au-delà de ce qu'elle s'étoit d'abord proposée. Elle mourut peu de temps après cette terrible confession , et me laissa dans un état que je ne saurois dépeindre , et que votre tendresse ne pouvoit envisager sans horreur.

» Hier , pendant que je repassois dans mon esprit tous les moyens dont je pourrois me servir pour vous retrouver , milord.... vint chez moi. Mes domestiques dirent d'abord que je n'étois pas en état de voir qui que ce fût. Milord voulut monter à toute force , disant qu'il avoit une affaire de la dernière conséquence à me communiquer. Au moment qu'il entra dans ma chambre , il me dit qu'il vous avoit rencontré par accident. Je faillis à mourir de joie à cette nouvelle inespérée. Je fis mille questions , sans lui donner le temps de répondre à aucune. Dès qu'il put me parler sans être interrompu , il me dit , ma chère Camille , que votre procédé envers lui l'avoit convaincu de votre innocence , et que si je voulois vous envoyer chercher , et

l'aider à vous justifier des calomnies dont on vous avoit chargée , il se croiroit heureux de vous épouser. Je fus étonné de ces paroles : cependant je ne m'arrêtai avec lui qu'autant qu'il le fallut pour le remercier des bonnes nouvelles qu'il venoit de m'apprendre , et de l'honneur qu'il vouloit me faire. Je me fis donner le nom de la rue et de la personne chez qui vous logiez , et je volai vers vous , dans l'impatience de vous embrasser , et de vous demander pardon de mon injustice.

» Il me reste dix mille pièces de bien , partagez-les entre vous. Tout ce que je souhaite , c'est de vous voir heureux. Puis s'adressant à David : Pour vous , monsieur , lui dit-il , disposez de ma vie , et de tout ce qui est à moi. Rien ne sauroit m'acquitter des obligations que je vous ai ».

Simple , qui n'avoit fait que trembler depuis le moment où il avoit ouï nommer milord.... saisit l'occasion qui se présentoit de s'expliquer , et répondit sur-le-champ : « S'il est vrai , monsieur , que vous croyez devoir quelque chose aux petits services que j'ai rendus à vos

enfans , quoique j'en sois assez récompensé par le plaisir de l'avoir fait , il ne tient qu'à vous de m'accorder le seul bien qui puisse flatter mes desirs. Consentez à m'appeller votre fils , en me joignant par des nœuds éternels à Camille, et l'univers n'aura point d'homme plus heureux que moi ». Camille ajouta que c'étoit tout ce qu'elle souhaitoit le plus , et raconta de quelle façon elle avoit déjà refusé les offres de milord.... Là-dessus cet heureux père joignit aussitôt les mains des deux amans , assurant Simple qu'il aimoit mieux voir sa fille unie à une personne qui lui avoit donné des preuves si convaincantes de son amour, qu'au premier prince de la terre.

Camille vit que Valentin craignoit de s'expliquer , Cinthie ne lui en ayant pas encore donné la permission ; c'est pourquoi elle l'entreprit elle-même ; impatiente de rendre son bonheur parfait , en faisant celui de son frère. Elle dit à son père , qu'il ne manquoit plus à la satisfaction générale , que son consentement à l'union de Cinthie et de Valentin. Valentin se jeta aux genoux de son père , en disant que sa sœur venoit de demander

la seule chose qui pouvoit le rendre heureux. Ses vœux ne furent pas plutôt sçus qu'approuvés d'un père qui vivoit plus pour ses enfans que pour lui-même.

Cinthie apprenant que Valentin avoit de quoi vivre dans une honnête médiocrité , crut qu'elle ne devoit plus lui refuser le plaisir délicat de faire la fortune de la personne qu'il aimoit. Simple dit que tout le bien qu'il possédoit seroit désormais en commun , et tous ensemble ils prièrent leur père de passer avec eux le reste de ses jours. Rien ne put égaler la satisfaction qui régnoit dans cette heureuse famille. Le ministre dont nous avons parlé vint les voir le lendemain , et quoiqu'il aimât véritablement Cinthie, il avoit si peu d'amour-propre, qu'il les félicita tous sincèrement de leur bonheur, et l'on choisit le lendemain pour la célébration de leurs noces.

CHAPITRE XI.

*Deux Mariages, et par conséquent
la conclusion de l'histoire.*

LE lendemain matin, dès que Camille fut levée, elle alla dans la chambre de Cinthie, où elles se félicitèrent mutuellement sur le bonheur dont elles étoient sur le point de jouir, après tant de chagrins et de traverses par où elles avoient passé. Elles rirent bien ensemble des alarmes où Camille avoit été, en apprenant l'inclination que Simple avoit eue pour Cinthie. « Je ne saurois nier, dit celle-ci, que monsieur Simple ne m'ait marqué de la passion. L'état où il me trouva, lui inspira assez de pitié pour lui faire croire qu'il m'aimoit : mais je vois avec plaisir que c'étoit vous seule, ma chère Camille, dont le cœur étoit nécessaire au bonheur du sien ». Camille rougit à ces mots, et sentit en ce moment un redoublement de tendresse pour Cinthie; mais avant qu'elle eût le temps

de lui répondre , un domestique vint les avertir de se rendre dans un autre appartement, où David, Valentin et le ministre les attendoient ; de-là ils allèrent tous ensemble à l'église, où la cérémonie de leur mariage fut célébrée. L'extase de Simple et de Valentin ne sauroit s'exprimer. Camille et Cinthie donnèrent, avec une joie modeste, la main où leurs cœurs étoient liés depuis long-temps. Leur père pleuroit de plaisir, de voir que tous les artifices de Livie, la folle passion qu'il avoit eu pour elle, n'avoient pu l'empêcher de faire le bonheur de ses enfans. Pour ce qui est du ministre, la bonté de son cœur lui faisoit partager la satisfaction qu'il remarquoit dans les autres.

On pourroit peut-être s'attendre ici aux portraits des principaux personnages de mon histoire ; mais comme les écrivains de nouvelles et de romans ont déjà épuisé toutes les beautés de la nature, pour en orner leurs héros et leurs héroïnes, je laisserai à l'imagination de chacun de mes lecteurs le soin de les former selon la figure qui leur revient le plus. Ce sont les esprits de mes personnages

nages que je me suis le plus appliqué à dépeindre , et de-là on pourra aisément juger quel fut le succès de leur union.

Simple voyoit ses recherches heureusement finies , et se croyoit amplement récompensé de toutes les peines et des contre-temps qu'elles lui avoient coûté par le mérite et la tendresse de son épouse. Camille , de son côté , trouvoit un plaisir sans mélange dans l'assurance où elle étoit de faire le sort d'un époux qu'elle estimoit et chérissoit également, dans la vue de son frère élevé de la plus misérable condition au comble de ses desirs , dans la compagnie de sa plus chère amie , et enfin dans la tendresse de son père qu'elle avoit retrouvé après une si longue absence. Valentin et Cinthie ne formoient point de desirs au-delà du sort dont ils jouissoient ; et la joie , l'amitié et le respect de tous ensemble , donnoient à leur père toute la satisfaction dont son âge étoit capable.

Tous les incidens de la vie se changeoient en plaisirs pour toute la famille, chacun s'efforçant de faire contribuer les choses les plus indifférentes au contentement de tout le reste. Tout au re-

bours de la plupart des hommes , chacun étoit toujours prêt à condamner ses moindres foiblesses , et à exténuier celles des autres. Les infirmités même , attachées à la nature humaine , devenoient légères par leurs soins , et ils en tiroient de nouvelles occasions de se témoigner leur tendresse réciproque.

Toute chargée que puisse paroître cette peinture de leur condition , il n'y a point de société qui ne puisse y parvenir aisément. Chaque membre n'a pour cela qu'à s'acquitter de bonne-foi du rôle qui lui est tombé en partage , en rapportant toutes ses démarches au bien de tout le corps. Au lieu de couvrir une lâche envie des avantages que la nature ou la fortune a accordés à nos semblables , on n'a qu'à étendre sa vue un peu plus loin , et considérer que comme les plus petites parties d'une machine contribuent autant que les plus grandes au but de l'ouvrier , ainsi chacun , dans son état , en faisant son devoir , est également utile à la société. Dans la vie comme sur le théâtre , on voit que le mauvais succès des auteurs vient le plus souvent de l'ambition que

quelques-uns ont de jouer des rôles qui sont au-dessus de leur capacité. Il y auroit autant de confusion et de désordre dans tout le reste de l'univers, qu'il y en a parmi les hommes, si chaque partie n'y gardoit constamment la place qui lui a été marquée par la nature :

Où la diversité règne avec l'harmonie ,
Et tout a du rapport, quoique tout y varie.

Le buisson rampant, et l'humble arbrisseau, contribuent à embellir la perspective, autant que le haut peuplier ou le chêne majestueux; et, sans l'envie et l'ambition, les diverses humeurs et les différens génies dont le monde est rempli, loin de contribuer à la discorde, ne manqueroient pas de produire une parfaite harmonie.

Si tous ceux qui ont été le mieux partagés du côté de l'esprit, au lieu de l'employer à tourner en ridicule les faiblesses d'autrui, le faisoient servir à l'amusement et à l'instruction de la société à laquelle ils sont particulièrement attachés; et si les petits génies, au lieu de nourrir une secrète envie contre ceux

qui les surpassent , vouloient profiter modestement de leurs leçons , et suppléer par les qualités du cœur , à ce qui leur manque du côté de l'esprit , de quel plaisir ne jouiroit-on pas dans la vie ? qui pourroit se plaindre d'être malheureux ?

Ce sont ces attentions , cette honté , cette tendresse , qui firent le bonheur de Simple et de son aimable compagnie. Ce sont ces belles qualités seules qui peuvent nous donner des plaisirs parfaits, et nous faire trouver dans le monde cette félicité qu'on voudroit en exclure , et dont nos vices seuls nous empêchent de jouir.

Fin du troisième et dernier volume.

T A B L E

Des Chapitres contenus dans ce
troisième Volume.

L I V R E I I I.

CHAPITRE I. <i>Suite de l'histoire d'Isabelle.</i>	page 1
CHAP. II. <i>Continuation de l'histoire d'Isabelle.</i>	15
CHAP. III. <i>Suite de l'histoire d'Isa- belle.</i>	33
CHAP. IV. <i>Conclusion de l'histoire d'Isabelle.</i>	52
CHAP. V. <i>Où j'espère que chacun trouvera quelque chose de son goût.</i>	90
CHAP. VI. <i>Il ne faut pas toujours juger des hommes par le caractère qu'on leur donne dans le monde.</i>	101
CHAP. VII. <i>Suite de l'histoire d'Elise et de Silvie.</i>	126

- CHAP. VIII. *Simple retombe dans ses premières inquiétudes , et recommence à désespérer du succès de ses peines.* page 143
- CHAP. IX. *La vie d'un athée.* 159
- CHAP. X. *Différence qu'il y a entre les fautes qui sont l'effet d'une passion violente , et celles qui doivent leur origine à la malignité et à une rancune invétérée.* 173
- CHAP. XI. *Deux mariages , et par conséquent la conclusion de l'histoire.* 191

Fin de la Table du troisième et dernier volume.



